COLLECTION DES ROMANS D'AVENTURES ET D'ACTION

MAURICE LEBLANC

AVENTURES EXTRAORDINAIRES
D'ARSÈNE LUPIN



LE TRIANGLE D'OR

Ire PARTIE

LA PLUIE D'ÉTINCELLES

Editions Pierre Lafitte
2f50

COLLECTION DES ROMANS D'AVENTURES ET D'ACTION

MAURICE LEBLANC

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN

LE TRIANGLE D'OR

Ire PARTIE

LA PLUIE D'ÉTINCELLES

Editions Pierre Lafitte 2f50

IDÉAL-BIBLIOTHÈQUE

COLLECTION ILLUSTRÉE PIERRE LAFITTE
POUVANT ÊTRE LUE PAR TOUT LE MONDE

ABOUT (Edmond)....	L'Homme à l'oreille cassée
»	Le Roi des Montagnes.
»	Trente et quarante.
ADAM (Paul)	La Force.
»	La Ruse.
»	L'Enfant d'Austerlitz.
»	Au Soleil de Juillet.
»	Robes Rouges.
BALZAC (H. de).......	Eugénie Grandet.
»	L'Auberge Rouge
»	Le Cousin Pons.
»	Le Médecin de Campagne.
»	Une Ténébreuse Affaire.
BERTHEROY (Jean)....	Le Journal de Marguerite Plantin.
»	Les trois Filles de Pieter Waldorp.
»	Le Frisson sacré.
BOISSIÈRE (A.).......	La Tragique Aventure du Mime Properce.
»	Un Crime a été commis.
BRUNO-RUBY..........	Madame Cotte.
CAPUS (Alfred)	Années d'Aventures.
CLARETIE (Jules)....	Le Petit Jacques.
»	Moi et l'Autre.
CONAN DOYLE.	Du Mystérieux au Tragique
»	La Grande Ombre.
»	Raffles Haw.
»	La Main Brune.
»	Un Crime Étrange.
»	La Marque des Quatre.
DAUDET (Alphonse) .	Le Petit Chose.
DES GACHONS (J.)	Le Chemin de Sable.
»	La Maison des Dames Renoir.
DICKENS Charles)...	Conte de Noël.
DICKENS et COLLINS.	L'Abime.
DOSTOIEVSKI.........	Netochka.
DUVERNOIS (H.).......	Popote.
ERCKMANN-CHATRIAN	L'Ami Fritz.
»	Hist. d'un Conscrit de 1813.
»	Madame Thérèse.
»	L'Invasion.
»	Waterloo.
»	Contes des Bords du Rhin.
»	Maître Daniel Rock.
ESPARBÈS (G. d')......	Le Briseur de Fers
»	Le Vent du Boulet.
FABRE (Ferd.)........	Julien Savignac.
FÉVAL (Paul).........	Madame Eliane.
»	Le Mari Embaumé.
FLAUBERT (G.)........	Un Cœur simple.
FOLEY (Ch.)	Guilleri-Guilloré.
»	Kowa la Mystérieuse.
GAUTIER (Théoph.)...	Jettatura.
GÉNIAUX (Ch.)........	Notre petit Gourbi.
GONCOURT (E. de) ...	Les Frères Zemganno.
GOLSWORTHY (A.)....	Un Cri dans la Nuit.
GREENE (A.-K.)......	Le Crime de Gramercy Park.
HARAUCOURT (Ed.)...	La Peur.
HORNUNG (E.-W.).....	Raffles, cambrioleur pour le bon motif.
JALOUX (Ed.)....	L'Éventail de Crêpe.
JOSEPH-RENAUD (J.)...	Le Meurtre de Miss Elliott.
»	Un Amateur de Mystères.
KIPLING (R.)	Capitaines Courageux.
LEBLANC (M.).	La Robe d'Écailles Roses.
»	La Frontière.
LE GOFFIC	Le Pirate de l'Ile Lern.
LEMONNIER (Ed.). ...	Comme va le Ruisseau.
»	La Chanson du Carillon.
LE ROUX (Hugues) ...	O mon Passé.
»	Le Maître de l'Heure.
LESUEUR (Daniel) ..	Une Ame de vingt ans.
LICHTENBERGER (A.) .	La Folle Aventure.
LORRAIN (Jean).......	Ellen.
MAIZEROY (René).....	Trop Jolie.
»	Joujou.
MANDELSTAMM (V.)...	Un Aviateur.
MARGUERITTE (P. et V.)	L'eau Souterraine.
MARRIOTT...........	L'Ile des Vaisseaux perdus.
MENDÈS (Catulle).....	Grande-Maguet.
»	Luscignole
MIOMANDRE (F. de)...	Les Mirages de l'Argent.
MUSSET (Alf. de)	Mimi Pinson.
PARN (Franc.)	La Bête dans les Neiges.
POE (Edgar)	Contes Etranges.
»	Nouveaux Contes Étranges.
»	Aventures de Gordon Pym.
RENARD (Maurice)...	L'Homme Truqué.
RICHEPIN (Jean)	Braves Gens.
ROSNY (J.-H.) Aîné ..	Le Testament volé.
»	Vers la Toison d'Or.
»	La Guerre du Feu.
SANDEAU (J.).	Mlle de la Seiglière.
SIENKIEWICZ (H.). ..	Quo Vadis.
»	Barteck le Vainqueur.
STEVENSON (R.).....	L'Ile au Trésor.
THEURIET (A.).......	Le Fils Maugars.
TOLSTOI (L.)	Sébastopol.
TOUDOUZE (G.).......	Le Vertige de l'Inconnu.
VAUCAIRE (Maur.) .	La Demoiselle du Cinéma.
VAUTEL (Clém.)......	La Machine à fabriquer des Rêves.
VILLETARD (Pierre) .	Le Droit d'aimer.
VIGNY (Alf. de)	Servitude et Grandeur Militaires.
WALTER SCOTT ...	Quentin Durward.
WELLS (H.-G.) .... (Trad. A. Savine et M. Georges-Michel)	L'Etrange Aventure de M. Hoopdriver.
ZOLA (E.)...	Le Rêve.

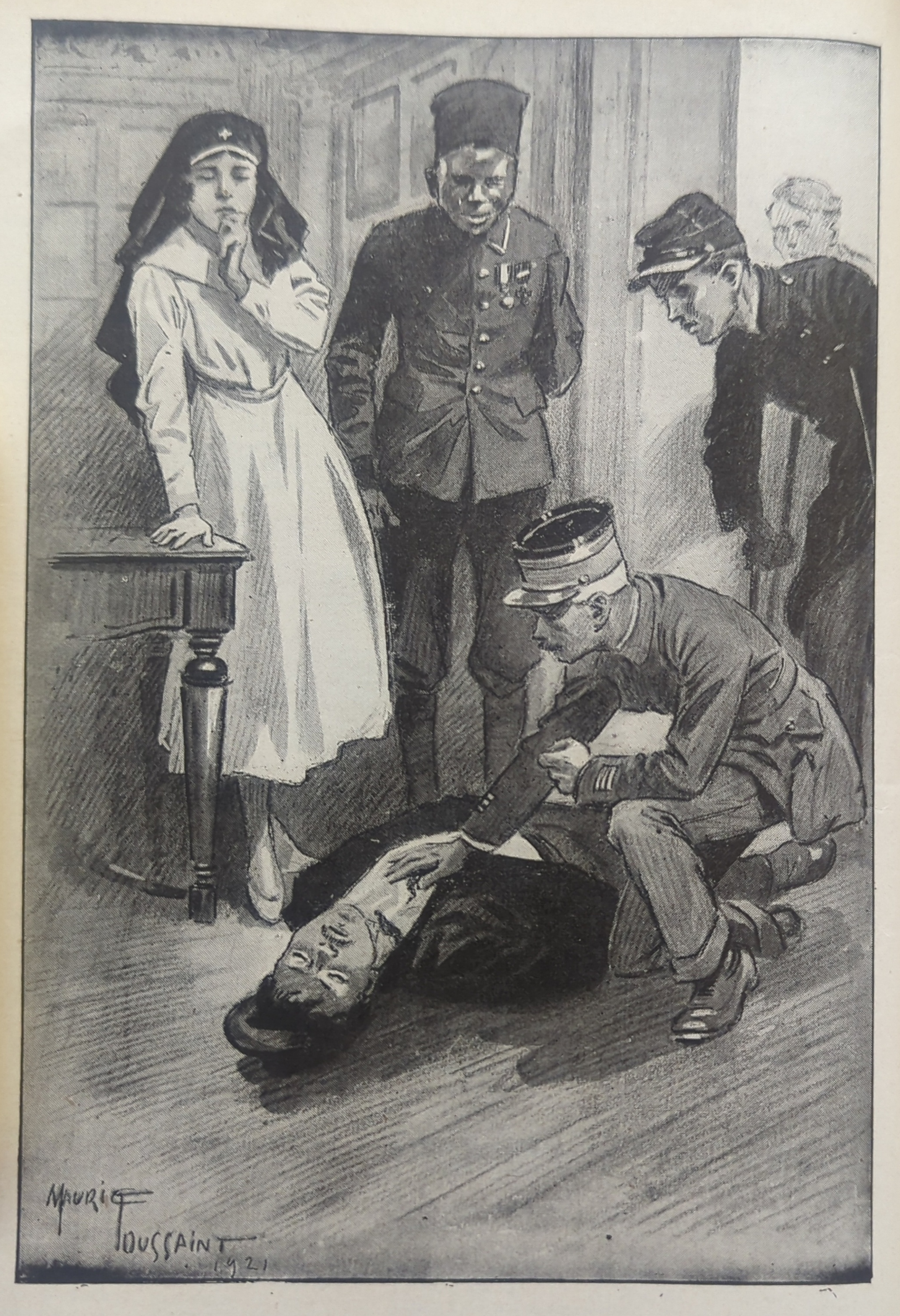
LE TRIANGLE D'OR



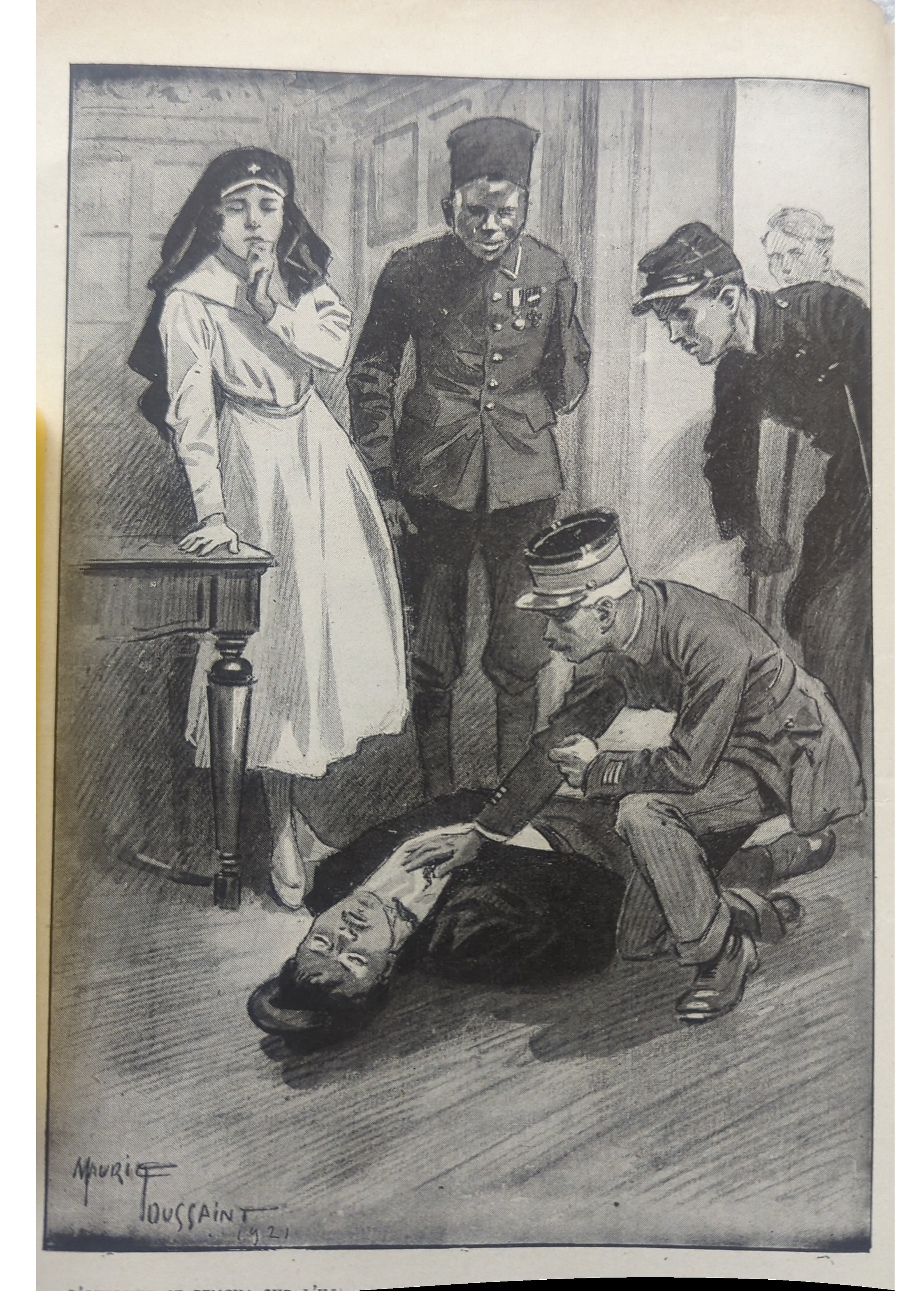
PREMIÈRE PARTIE

LA PLUIE D'ÉTINCELLES





L'OFFICIER SE PENCHA SUR L'HOMME, LE PALPA ET, CONSTATANT QU'IL N'ÉTAIT QU'ÉVANOUI, DIT A L'INFIRMIÈRE : « VOUS LE RECONNAISSEZ? » (P. 9).


MAURICE TOUSSAINT
1921

MAURICE LEBLANC

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN

LE
TRIANGLE D'OR

PREMIÈRE PARTIE : *LA PLUIE D'ÉTINCELLES*

ILLUSTRATIONS DE M. TOUSSAINT ET R. BRODERS



ÉDITIONS PIERRE LAFITTE
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 90
P A R I S



Toutes les Aventures d'Arsène Lupin

Arsène Lupin, héros mystérieux et charmant, si vivant, qu'il semble faire partie du monde réel qui nous entoure, si populaire, que ses aventures prodigieuses, racontées par MAURICE LEBLANC avec tout le talent d'un véritable écrivain, sont connues dans tous les pays! On ne se lasse pas de les lire et de les relire. Elles forment un *enchaînement d'histoires* qu'il faut et que l'on veut connaître toutes; elles nous proposent une suite d'énigmes toutes passionnantes à déchiffrer. C'est l'épopée la plus étrange qui soit, tragique et bouffonne, pleine d'humour et d'amour, de fantaisie et de gaîté, et si diverse qu'à chaque épisode de ces *Aventures* vraiment *extraordinaires*, Arsène Lupin nous apparaît comme un nouveau personnage, chaque fois plus pittoresque, plus ingénieux et plus déconcertant.

Cet ouvrage :

LE TRIANGLE D'OR

en deux volumes :

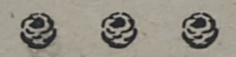
1re Partie. — **LA PLUIE D'ÉTINCELLES**

2e Partie. — **LA VICTOIRE D'ARSÈNE LUPIN**

est la continuation des

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN

dont le lecteur trouvera les titres au verso de la couverture.





L'AUTO SE RAPPROCHA D'ELLE ENCORE, ET VINT A LONGER LE TROTTOIR. (p. 7.)

LE TRIANGLE D'OR

PREMIÈRE PARTIE

LA PLUIE D'ÉTINCELLES

I

MAMAN CORALIE

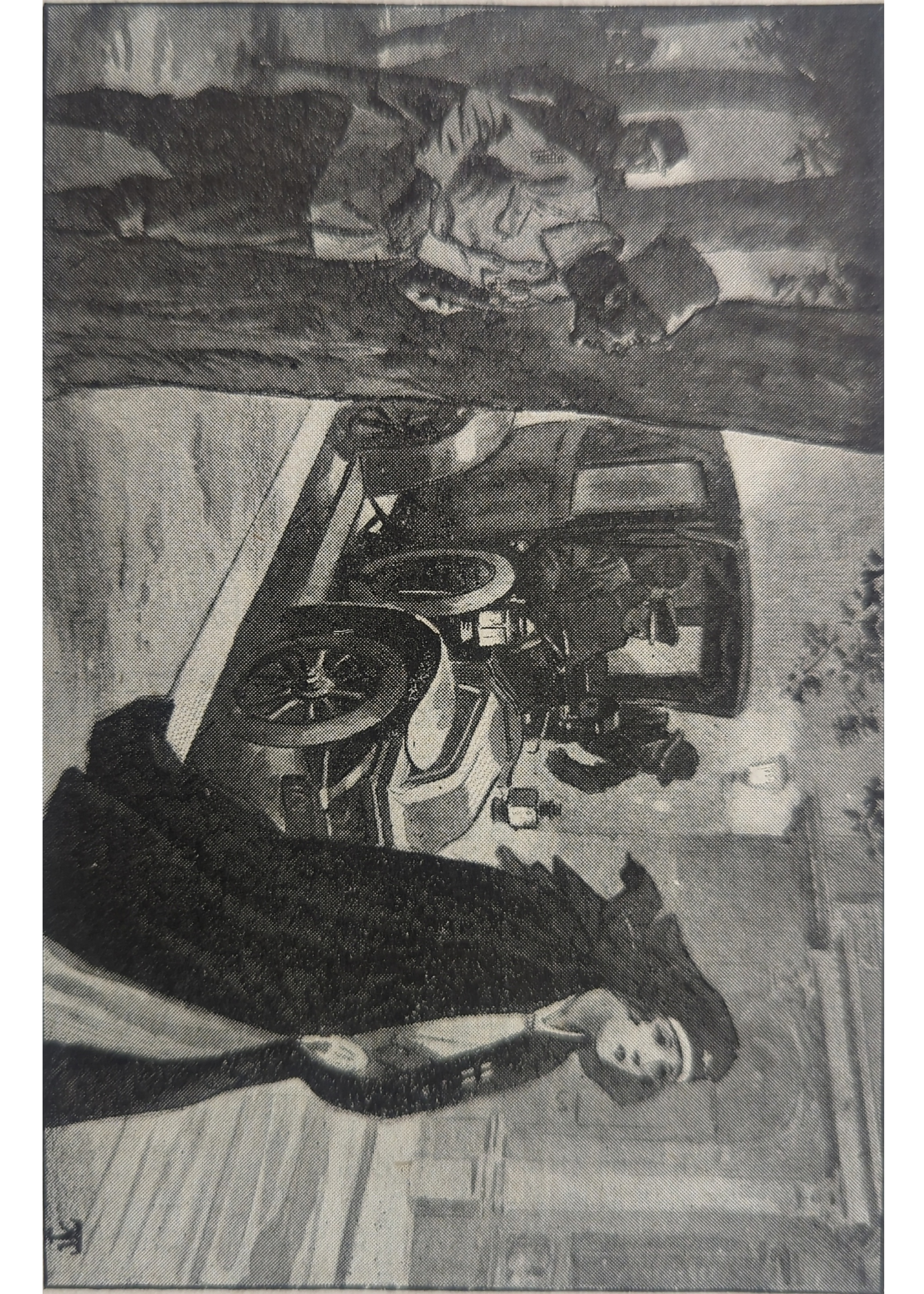
Un peu avant que sonnât la demie de six heures, comme les ombres du soir devenaient plus épaisses, deux soldats atteignirent le petit carrefour, planté d'arbres, que forme en face du musée Galliera, la rencontre de la rue de Chaillot et de la rue Pierre-Charron.

L'un portait la capote bleu horizon du fantassin ; l'autre, un Sénégalais, ces vêtements de laine beige, à large culotte et à veston cintré, dont on a habillé, depuis la guerre, les zouaves et les troupes d'Afrique. L'un n'avait plus qu'une jambe, la gauche ; l'autre, plus qu'un bras, le droit.

Ils firent le tour de l'esplanade, au centre de laquelle se dresse un joli groupe de Silènes, et s'arrêtèrent. Le fantassin jeta sa cigarette. Le Sénégalais la ramassa, en tira vivement quelques bouffées, la pressa, pour l'éteindre, entre le pouce et l'index et la mit dans sa poche.

Tout cela sans un mot.

Presque en même temps, de la rue Galliera, débouchèrent deux autres soldats, dont il eût été impossible de dire à quelle arme ils appartenaient, leur tenue militaire se composant des effets civils les plus disparates. Cependant, l'un arborait la chéchia du



zouave; l'autre, le képi de l'artilleur. Le premier marchait avec des béquilles, le second avec des cannes.

Ceux-là se tinrent auprès du kiosque qui s'élève au bord du trottoir.

Par les rues Pierre-Charron, Brignoles et de Chaillot, il en vint encore, isolément, trois : un chasseur à pied manchot, un sapeur qui boitait, un marsouin dont une hanche était comme tordue. Ils allèrent droit, chacun vers un arbre, auquel chacun s'appuya.

Entre eux, nulle parole ne fut échangée. Aucun de ces sept mutilés ne semblait connaître ses compagnons et ne semblait s'occuper ni même s'apercevoir de leur présence.

Debout derrière leurs arbres, ou derrière le kiosque, ou derrière le groupe de Silènes, ils ne bougeaient pas. Et les rares passants qui traversaient, en cette soirée du 3 avril 1915, ce carrefour peu fréquenté, que des réverbères encapuchonnés éclairaient à peine, ne s'attardaient pas à noter leurs silhouettes immobiles.

La demie de six heures sonna.

A ce moment, la porte d'une des maisons qui ont vue sur la place s'ouvrit. Un homme sortit de cette maison, referma la porte, franchit la rue de Chaillot et contourna l'esplanade.

C'était un officier, vêtu de kaki. Sous son bonnet de police rouge, orné de trois soutaches d'or, un large bandeau de linge enveloppait sa tête, cachant son front et sa nuque. L'homme était grand et très mince. Sa jambe droite se terminait par un pilon de bois muni d'une rondelle de caoutchouc. Il s'appuyait sur une canne.

Ayant quitté la place, il descendit sur la chaussée de la rue Pierre-Charron. Là, il se retourna et regarda posément, de plusieurs endroits.

Ce minutieux examen le ramena jusqu'à l'un des arbres de l'esplanade. Du bout de sa canne, il toucha doucement un ventre qui dépassait. Le ventre se rentra. L'officier repartit.

Cette fois, il s'éloigna définitivement par la rue Pierre-Charron vers le centre de Paris. Il gagna ainsi l'avenue des Champs-Elysées, qu'il remonta sur le trottoir de gauche.

Deux cents pas plus loin, il y avait un vaste hôtel, transformé, ainsi que l'annonçait une banderole, en ambulance. L'officier se posta à quelque distance, de façon à n'être point vu de ceux qui en sortaient, et il attendit.

Les trois quarts, puis sept heures sonnèrent.

Il s'écoula encore quelques minutes.

Cinq personnes s'en allèrent de l'hôtel. Il y en eut encore deux autres. Enfin, une dame apparut au seuil du vestibule, une infirmière vêtue d'un grand manteau bleu que marquait la croix rouge.

« La voici », murmura l'officier.

Elle prit le chemin qu'il avait pris lui-même et gagna la rue Pierre-Charron, qu'elle suivit sur le trottoir de droite, se dirigeant ainsi vers le carrefour de la rue de Chaillot.

Elle avançait légèrement, le pas souple et cadencé. Le vent que heurtait sa course rapide gonflait le long voile bleu qui flottait autour de ses épaules. Malgré l'ampleur du manteau, on devinait le rythme de ses hanches et la jeunesse de son allure.

L'officier restait en arrière et marchait d'un air distrait, faisant des moulinets avec sa canne, ainsi qu'un promeneur qui flane.

En cet instant, il n'y avait point d'autres personnes visibles, en cette partie de la rue, qu'elle et lui.

Mais, comme elle venait de traverser l'avenue Marceau, et, bien avant que lui-même y parvînt, une automobile qui stationnait le long de l'avenue, s'ébranla et se mit à rouler dans le même sens que la jeune femme, tout en gardant un intervalle qui ne se modifiait pas.

C'était un taxi-auto. Et l'officier remarqua deux choses : d'abord, qu'il y avait deux hommes à l'intérieur, et, ensuite, qu'un de ces hommes, dont il put distinguer un moment la figure barrée d'une forte moustache et surmontée d'un feutre gris, se tenait presque constamment penché en dehors de

la portière et s'entretenait avec le chauffeur. L'infirmière, cependant, marchait sans se retourner. L'officier avait changé de trottoir et hâtait le pas, d'autant plus qu'il lui semblait que l'automobile accélérait aussi sa vitesse, à mesure que la jeune femme approchait du carrefour.

De l'endroit où il se trouvait, l'officier embrassait d'un coup d'œil presque toute la petite place; et, quelle que fût l'acuité de son regard, il ne discernait rien dans l'ombre qui pût déceler la présence des sept mutilés. En outre, aucun passant. Aucune voiture. A l'horizon seulement, parmi les ténèbres des larges avenues qui se croisaient, deux tramways, leurs stores descendus, troublaient le silence.

La jeune femme, non plus, en admettant qu'elle fît attention aux spectacles de la rue, ne paraissait rien voir qui fût de nature à l'inquiéter. Elle ne donnait point le moindre signe d'hésitation. Et le manège de l'automobile qui la suivait ne devait pas l'avoir frappée davantage, car elle ne se retourna pas une seule fois.

L'auto, pourtant, gagnait du terrain. Aux abords de la place, dix à quinze mètres au plus la séparaient de l'infirmière, et lorsque celle-ci, toujours absorbée, parvint aux premiers arbres, l'auto se rapprocha d'elle encore, et, quittant le milieu de la chaussée, se mit à longer le trottoir, tandis que, du côté opposé à ce trottoir, à gauche par conséquent, celui des deux hommes qui se tenait en dehors avait ouvert la portière et descendait sur le marchepied.

L'officier traversa de nouveau, vivement, sans crainte d'être vu, tellement ces gens, au point où les choses en étaient, paraissaient insoucieux de tout ce qui n'était pas leur manœuvre. Il porta un sifflet à sa bouche. Il n'y avait point de doute que l'événement prévu ne fût près de se produire.

De fait, l'auto stoppa brusquement.

Par les deux portières, les deux hommes surgirent et bondirent sur le trottoir de la place, quelques mètres avant le kiosque.

Il y eut, en même temps, un cri de frayeur poussé par la jeune femme, et un coup de sifflet strident jeté par l'officier. Et, en même temps aussi, les deux hommes atteignaient et saisissaient leur proie, qu'ils entraînaient aussitôt vers la voiture, et les sept soldats blessés, semblant jaillir du tronc même des arbres qui les dissimulaient, couraient sus aux deux agresseurs.

La bataille dura peu. Ou plutôt il n'y eut pas de bataille. Dès le début, le chauffeur du taxi, constatant qu'on ripostait à l'attaque, démarrait et filait au plus vite. Quant aux deux hommes, voyant leur entreprise manquée, se trouvant en face d'une levée de cannes et de béquilles menaçantes, et sous le canon d'un revolver que l'officier braquait sur eux, ils lâchèrent la jeune femme, firent des zigzags pour qu'on ne pût pas les viser, et se perdirent dans l'ombre de la rue Brignoles.

« Galope, Ya-Bon, commanda l'officier au Sénégalais manchot, et rapporte-m'en un par la peau du cou. »

Il soutenait de son bras la jeune femme toute tremblante et qui paraissait près de s'évanouir. Il lui dit avec beaucoup de sollicitude :

« Ne craignez rien, maman Coralie, c'est moi, le capitaine Belval... Patrice Belval... »

Elle balbutia :

« Ah! c'est vous, capitaine...

— Oui, et ce sont tous vos amis réunis pour vous défendre, tous vos anciens blessés de l'ambulance que j'ai retrouvés à l'annexe des convalescents.

— Merci... merci... »

Et elle ajouta, d'une voix qui frémissait :

« Les autres? Ces deux hommes?

— Envolés. Ya-Bon les poursuit.

— Mais que me voulaient-ils? Et par quel miracle étiez-vous là?

— On en causera plus tard, maman Coralie. Parlons de vous d'abord. Où faut-il vous conduire? Tenez, vous devriez venir jusqu'ici... le temps de vous remettre et de prendre un peu de repos. »

Avec l'aide d'un des soldats, il la poussait doucement vers la maison d'où

avait eu lieu déjà deux fois avant la guerre, une sorte designal nocturne dont on se promettait d'épier le retour possible afin d'agir en hâte dès qu'il se produirait. Tout cela ne vous indique rien?

— Non... Pourquoi?

— Vous allez voir. Ah! j'oubliais encore de vous dire que les deux interlocuteurs s'exprimaient en anglais, et d'une façon correcte, mais avec des intonations qui me permettent d'affirmer que ni l'un ni l'autre n'étaient Anglais. Leurs paroles, les voici fidèlement traduites :

« Donc, pour conclure, fit l'un d'eux, tout est bien réglé. Vous serez, vous et lui, ce soir, un peu avant sept heures, à l'endroit désigné.

— Nous y serons, colonel. Notre automobile est retenue.

— Bien. Rappelez-vous que la petite sort de son ambulance à sept heures.

— Soyez sans crainte. Aucune erreur n'est possible, puisqu'elle suit toujours le même chemin, en passant par la rue Pierre-Charron.

— Et tout votre plan est arrêté?

— Point par point. La chose aura lieu sur la place où aboutit la rue de Chaillot. En admettant même qu'il y ait quelques personnes, on n'aura pas le temps de secourir la dame, tellement nous agirons avec rapidité.

— Vous êtes sûr de votre chauffeur?

— Je suis sûr que nous le payons de manière qu'il nous obéisse. Cela suffit.

— Parfait. Moi, je vous attends où vous savez, dans une automobile. Vous me passerez la petite. Dès lors, nous sommes maîtres de la situation.

— Et vous de la petite, colonel, ce qui n'est pas désagréable, car elle est diablement jolie.

— Diablement. Il y a longtemps que je la connais de vue, mais je n'ai jamais pu réussir à me faire présenter... Aussi je compte bien profiter de l'occasion pour mener les choses tambour battant. »

Le colonel ajouta :

« Il y aura peut-être des pleurs, des cris, des grincements de dents. Tant mieux! J'adore qu'on me résiste... quand je suis le plus fort. »

Il se mit à rire grossièrement. L'autre en fit autant. Comme ils payaient leurs consommations, je me levai aussitôt et me dirigeai vers la porte du boulevard, mais un seul des deux sortit par cette porte, un homme à grosse moustache tombante, et qui portait un feutre gris. L'autre s'en était allé par la porte d'une rue perpendiculaire. A ce moment, il n'y avait sur la chaussée qu'un taxi. L'homme le prit et je dus renoncer à le suivre. Seulement... seulement... comme je savais que, chaque soir, vous quittiez l'ambulance à sept heures et que vous suiviez la rue Pierre-Charron, alors, n'est-ce pas? j'étais fondé à croire... »

Le capitaine se tut. La jeune femme réfléchissait d'un air soucieux. Au bout d'un instant, elle prononça :

« Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie? »

Il s'écria :

« Vous avertir! Et si, après tout, il ne s'était pas agi de vous? Pourquoi vous inquiéter? Et si, au contraire, il s'agissait de vous, pourquoi vous mettre en garde? Le coup manqué, vos ennemis vous auraient tendu un autre piège, et, l'ignorant, nous n'aurions pas pu le prévenir. Non, le mieux était d'engager la lutte. J'ai enrôlé la petite bande de vos anciens malades, en traitement à l'annexe, et comme justement l'ami que j'attendais habite sur cette place, ici même, à tout hasard, je l'ai prié de mettre son appartement à ma disposition, de six heures à neuf heures. Voilà ce que j'ai fait, maman Coralie. Et maintenant que vous en savez autant que moi, qu'en pensez-vous? »

Elle lui tendit la main.

« Je pense que vous m'avez sauvée d'un péril que j'ignore, mais qui semble redoutable, et je vous en remercie.

— Ah! non, dit-il, je n'accepte pas le remerciement. C'est une telle joie pour moi d'avoir réussi! Non, ce que

je vous demande, c'est votre opinion sur l'affaire elle-même. »

Elle n'hésita pas une seconde et répondit nettement :

« Je n'en ai pas. Aucun mot, aucun incident, parmi tout ce que vous me racontez, n'éveille en moi la moindre idée qui puisse nous renseigner.

— Vous ne vous connaissez pas d'ennemis?

— Personnellement, non.

— Et cet homme à qui vos deux agresseurs devaient vous livrer, et qui prétend que vous lui êtes connue? »

Elle rougit un peu et déclara :

« Toute femme, n'est-ce pas? a rencontré dans sa vie des hommes qui la poursuivent plus ou moins ouvertement. Je ne saurais dire de qui il s'agit. »

Le capitaine garda le silence assez longtemps, puis repartit :

« En fin de compte, nous ne pouvons espérer quelque éclaircissement que par l'interrogatoire de notre prisonnier. S'il se refuse à nous répondre, tant pis pour lui... je le confie à la police, qui, elle, saura débrouiller l'affaire. »

La jeune femme tressaillit.

« La police?

— Evidemment. Que voulez-vous que je fasse de cet individu? Il ne m'appartient pas. Il appartient à la police.

— Mais non! mais non! s'écria-t-elle vivement. A aucun prix! Comment! on entrerait dans ma vie!... Il y aurait des enquêtes!... mon nom serait mêlé à toutes ces histoires!...

— Pourtant, maman Coralie, je ne puis pas...

— Ah! je vous en prie, je vous en supplie, mon ami, trouvez un moyen, mais qu'on ne parle pas de moi! Je ne veux pas qu'on parle de moi! »

Le capitaine l'observa, assez étonné de la voir dans une telle agitation, et il dit :

« On ne parlera pas de vous, maman Coralie, je m'y engage.

— Et alors, qu'allez-vous faire de cet homme? »

« Mon Dieu, dit-il en riant, je vais d'abord lui demander respectueusement s'il daigne répondre à mes questions, puis le remercier des attentions qu'il a eues pour vous, et, enfin, le prier de bien vouloir prendre la peine de se retirer. »

Il se leva.

« Vous désirez le voir, maman Coralie?

— Non, dit-elle. Je suis si lasse! Si vous n'avez pas besoin de moi, interrogez-le seul à seul. Vous me raconterez ensuite... »

Elle semblait épuisée, en effet, par cette émotion et cette fatigue nouvelles, ajoutées à toutes celles qui déjà rendaient si pénible sa vie d'infirmière. Le capitaine n'insista pas et sortit en ramenant sur lui la porte du salon.

Elle l'entendit qui disait :

« Eh bien, Ya-Bon, tu as fait bonne garde? Rien de nouveau. Et ton prisonnier? Ah! vous voilà, camarade? Commencez-vous à respirer? Ah! c'est que la main de Ya-Bon est un peu dure... Hein? Quoi? vous ne répondez pas... Ah ça! mais, qu'est-ce qu'il a? Il ne bouge pas... Crebleu, mais on dirait... »

Il laissa échapper un cri. La jeune femme courut jusqu'au vestibule. Elle rencontra le capitaine qui essaya de lui barrer le passage, et qui, très vivement, lui dit :

« Ne venez pas. A quoi bon?

— Mais vous êtes blessé! s'exclama-t-elle.

— Moi?

— Vous avez du sang, là, sur votre manchette?

— En effet, mais ce n'est rien, c'est le sang de cet homme qui m'a taché.

— Il a donc reçu une blessure?

— Oui, ou du moins il saignait par la bouche. Quelque rupture de vaisseau...

— Comment! Mais Ya-Bon n'avait pas serré à ce point...

— Ce n'est pas Ya-Bon.

— Qui, alors?

— Les complices.

— Ils sont donc revenus?

— Oui, et ils l'ont étranglé.

— Ils l'ont étranglé! Mais non, voyons, ce n'est pas croyable. »

Elle réussit à passer et s'approcha du prisonnier. Il ne bougeait plus. Son visage avait la pâleur de la mort. Une fine cordelette de soie rouge, tressée fin, munie d'une boucle à chaque extrémité, lui entourait le cou.

II

LA MAIN DROITE ET LA JAMBE GAUCHE

« Un coquin de moins, maman Coralie, s'écria Patrice Belval, après avoir ramené la jeune femme dans le salon et fait une enquête rapide avec Ya-Bon. Rappelez-vous son nom, que j'ai trouvé gravé sur sa montre : « Mustapha Rovalaïoff », le nom d'un coquin. »

Il prononça ces mots d'un ton allègre, où il n'y avait plus trace d'émotion, et il reprit, tout en allant et venant à travers la pièce :

« Nous qui avons assisté à tant de catastrophes et vu mourir tant de braves gens, maman Coralie, ne pleurons pas la mort de Mustapha Rovalaïof, assassiné par ses complices. Pas même d'oraison funèbre, n'est-ce pas? Ya-Bon l'a pris sous son bras, et profitant d'un moment où il n'y avait personne sur la place, il l'a emporté vers la rue Brignoles, avec ordre de jeter le personnage par-dessus la grille, dans le jardin du musée Galliera. La grille est haute. Mais la main droite de Yabon ne connaît pas d'obstacles. Ainsi donc, maman Coralie, l'affaire est enterrée. On ne parlera pas de vous, et, pour cette fois, je réclame un remerciement. »

Il se mit à rire.

« Un remerciement, mais pas de compliment. Saperlotte, quel mauvais gardien de prison je fais! Et avec quelle dextérité les autres m'ont soufflé mon captif! Comment n'ai-je pas prévu que le second de vos agresseurs, l'homme au feutre gris, irait avertir le troisième complice qui attendait dans son auto, et que tous deux ensemble viendraient au secours de leur compagnon? Et voilà qu'ils sont venus. Et, tandis que vous et moi nous bavardions, ils ont forcé l'entrée de service, ont passé par la cuisine, sont arrivés devant la petite porte qui sépare l'office du vestibule et ont entre-bâillé cette porte. Là, tout près d'eux, sur son canapé, le personnage est toujours évanoui, et solidement attaché. Comment faire? Impossible de le tirer hors du vestibule sans donner l'éveil à Ya-Bon. Et pourtant, si on ne le délivre pas, il parlera, il vendra ses complices, il empêchera d'aboutir un plan soigneusement préparé. Alors? Alors un des compagnons se penche furtivement, avance le bras, entoure de sa cordelette cette gorge que Ya-Bon a déjà rudement endommagée, ramène les boucles des deux extrémités, et serre, serre lentement, serre tranquillement, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Aucun bruit. Pas un soupir. Tout cela s'opère dans le silence. On est venu, on tue, et l'on s'en va. Bonsoir. Le tour est joué, le camarade ne parlera pas. »

La gaieté du capitaine redoubla.

« Le camarade ne parlera pas, reprit-il, et la justice, qui retrouvera son cadavre demain matin dans un jardin clôturé, ne comprendra rien à l'affaire. Et nous non plus, maman Coralie, et nous ne saurons jamais pourquoi ces gens-là voulaient vous enlever. Vrai! si je ne vaux pas grand'chose comme gardien de prison, comme policier je suis au-dessous de tout. »

Il continuait de se promener d'un bout à l'autre de la pièce. L'amputation de sa jambe, ou plutôt de son mollet, ne paraissait guère le gêner, et provoquait tout au plus à chaque pas, les articulations de la cuisse et du genou ayant gardé leur souplesse, un certain désaccord des hanches et des épaules. D'ailleurs sa haute taille corrigeait plutôt ce défaut d'harmonie, que la désinvolture de ses gestes et l'insouciance avec laquelle il avait l'air de l'accepter

réduisaient en apparence à d'insignifiantes proportions.

La figure était ouverte, assez forte en couleur, brûlée par le soleil et durcie par les intempéries, d'expression franche, enjouée, souvent gouailleuse. Le capitaine Belval devait avoir vingt-huit à trente ans. Il rappelait un peu par son allure ces officiers du Premier Empire auxquels la vie des camps donnait un air spécial, qu'ils gardaient par la suite dans les salons et près des femmes.

Il s'arrêta pour contempler Coralie dont le joli profil se détachait sur les lueurs de la cheminée, puis il revint s'asseoir à ses côtés, et il lui dit doucement :

« Je ne sais rien de vous. A l'ambulance les infirmières et les docteurs vous appellent Madame Coralie. Vos blessés prononcent maman. Quel est votre nom de femme ou de jeune fille? Etes-vous mariée ou veuve? Où habitez-vous? On l'ignore. Chaque jour, aux mêmes heures, vous arrivez et vous vous en allez par la même rue. Quelquefois, un vieux serviteur à longs cheveux gris et à barbe embroussaillée, un cache-nez autour du cour, des lunettes jaunes sur les yeux, vous accompagne ou vient vous chercher. Quelquefois aussi, il vous attend, assis sur la même chaise, dans la cour vitrée. On l'a interrogé, mais il ne répond à personne.

« Je ne sais donc rien de vous qu'une chose, c'est que vous êtes adorablement bonne et charitable, et que vous êtes aussi, je puis le dire, n'est-ce pas? adorablement belle. Et c'est peut-être, maman Coralie, parce que toute votre existence m'est inconnue que je me l'imagine si mystérieuse, et, en quelque sorte, si douloureuse, oui, si douloureuse! Vous donnez l'impression de vivre dans la peine et dans l'inquiétude. On vous sent toute seule. Personne ne se dévoue à votre bonheur et à votre sécurité. Alors j'ai pensé... il y a longtemps que je pense à cela et que j'attends l'occasion de vous l'avouer... j'ai pensé que vous aviez sans doute besoin d'un ami, d'un frère qui vous guide et qui vous défende. Me suis-je trompé, maman Coralie? »

A mesure qu'il parlait, on eût dit que la jeune femme se resserrait en elle-même et qu'elle mettait un peu plus de distance entre elle et lui, comme si elle n'eût pas voulu qu'il pénétrât dans ces régions secrètes qu'il dénonçait. Elle murmura :

« Si, vous vous êtes trompé. Ma vie est toute simple, je n'ai pas besoin d'être défendue.

— Vous n'avez pas besoin d'être défendue! s'écria-t-il avec une animation croissante. Et alors ces hommes qui ont essayé de vous enlever? Ce complot ourdi contre vous? Ce complot dont vos agresseurs redoutent tellement la découverte qu'ils vont jusqu'à supprimer celui d'entre eux qui s'est laissé prendre? Alors, quoi, ce n'est rien tout cela? Je me trompe en affirmant que vous êtes environnée de périls? que vous avez des ennemis d'une audace extraordinaire? qu'il faut vous défendre contre leurs entreprises? et que, si vous n'acceptez pas l'offre de mon assistance... eh bien... eh bien... »

Elle s'obstinait dans le silence, de plus en plus lointaine, presque hostile.

L'officier frappa du poing le marbre de la cheminée et, se penchant sur la jeune femme :

« Eh bien, dit-il, achevant sa phrase d'un ton résolu, eh bien, si vous n'acceptez pas l'offre de mon assistance, moi, je vous l'impose. »

Elle secoua la tête.

« Je vous l'impose, répéta-t-il fermement. C'est mon devoir et c'est mon droit.

— Non, fit-elle à demi-voix.

— Mon droit absolu, reprit le capitaine Belval, et cela pour une raison qui prime toutes les autres et qui me dispense même de vous consulter, maman Coralie.

— Laquelle? dit la jeune femme en le regardant.

— C'est que je vous aime. »

Il lui jeta ces mots nettement, non pas comme un amoureux qui risque un

aveu timide, mais comme un homme fier du sentiment qu'il éprouve et heureux de le déclarer.

Elle baissa les yeux en rougissant, et il s'écria, d'une voix joyeuse :

« Je ne vous l'envoie pas dire, hein maman? Pas de tirades enflammées, pas de soupirs, ni de grands gestes, ni de mains jointes. Non, trois petits mots seulement que je vous adresse sans me mettre à genoux. Et cela m'est d'autant plus facile que vous le saviez. Mais oui, maman Coralie, vous avez beau prendre vos airs farouches, vous savez bien que je vous aime, et vous le savez depuis aussi longtemps que moi. Nous l'avons vu naître ensemble, ce sentiment-là, lorsque vos petites mains adorées touchaient ma tête sanglante. Les autres me torturaient. Vous, c'étaient autant de caresses. Autant de caresses aussi, vos regards de compassion. Autant de caresses, vos larmes qui tombaient parce que je souffrais. Mais, d'abord, est-ce qu'on peut vous voir sans vous aimer? Vos sept malades de tout à l'heure sont amoureux de vous, maman Coralie. Ya-Bon vous adore. Seulement ce sont de simples soldats. Ils se taisent. Moi, je suis capitaine. Et je parle sans embarras, la tête haute, croyez-le bien. »

La jeune femme avait posé ses mains sur ses joues brûlantes, et le buste incliné, elle se taisait. Il reprit, d'une voix qui sonnait clairement :

« Vous comprenez ce que je veux vous dire en déclarant que je parle sans embarras et la tête haute? Oui, n'est-ce pas? Si j'avais été, avant la guerre, tel que je suis aujourd'hui, mutilé, je n'aurais pas eu cette assurance, et c'est humblement, en vous demandant pardon de mon audace, que je vous aurais avoué mon amour. Mais maintenant... Ah! croyez bien, maman Coralie, que là, en face de vous, qui êtes une femme et que j'aime passionnément, je n'y pense même pas, à mon infirmité. Pas un instant, je n'ai l'impression que je puis vous paraître ridicule ou présomptueux. »

Il s'arrêta, comme pour reprendre haleine, puis, se levant, il repartit :

« Et il faut qu'il en soit ainsi. Il faut que l'on sache bien que les mutilés de cette guerre ne se considèrent pas comme des parias, des malchanceux et des disgraciés, mais comme des hommes absolument normaux. Eh oui, normaux! Une jambe de moins? Et après? Est-ce que cela fait qu'on n'ait point de cerveau ni de cœur? Alors, parce que la guerre m'aura pris une jambe ou un bras, même les deux jambes ou les deux bras, je n'aurai pas le droit d'aimer, sous peine de risquer une rebuffade ou de deviner qu'on a pitié de moi? De la pitié? Mais nous ne voulons pas qu'on nous plaigne, ni qu'on fasse un effort pour nous aimer, ni même qu'on se croie charitable parce qu'on nous traite gentiment. Ce que nous exigeons, devant la femme comme devant la société, devant le passant qui nous croise comme devant le monde dont nous faisons partie, c'est l'égalité totale entre nous et ceux que leur bonne étoile ou que leur lâcheté auront garantis. »

Le capitaine frappa de nouveau la cheminée.

« Oui, l'égalité totale. Nous tous, boiteux, manchots, borgnes, aveugles, estropiés, difformes, nous prétendons valoir, physiquement et moralement, autant, et peut-être plus que le premier venu. Comment! ceux qui se sont servis de leurs deux jambes pour courir plus vite à l'attaque, une fois amputés, seraient distancés dans la vie par ceux qui se sont chauffés les deux pattes sur les chenêts d'un bureau? Allons donc! Place pour nous comme pour les autres! Et croyez que cette place, qui nous est due, nous saurons bien la prendre, et nous saurons bien la tenir. Il n'y a pas de bonheur auquel nous n'ayons le droit d'atteindre et pas de besogne dont nous ne soyons capables, avec un peu d'exercice et d'entraînement. La main droite de Ya-Bon vaut déjà toutes les paires de mains de l'univers, et la jambe gauche du capitaine Belval lui permet d'abattre ses deux lieues à l'heure, s'il le veut. »



ILS S'ÉTAIENT ENDORMIS DANS UN FAUTEUIL DEVANT LES CARTES ÉTALÉES. (p. 20.)

Il se mit à rire, tout en poursuivant : « La main droite et la jambe gauche... la main gauche et la jambe droite... Qu'importe ce qui nous reste si nous savons nous en servir? En quoi avons-nous déchu? Qu'il s'agisse d'obtenir un poste, ou qu'il s'agisse de perpétuer la race, ne sommes-nous pas ce que nous étions auparavant? Et, mieux encore peut-être. Je crois pouvoir dire que les enfants que nous donnerons à la patrie seront tout aussi bien bâtis, qu'ils auront bras et jambes, et le reste... sans compter un fameux héritage de cœur et d'entrain. Voilà nos prétentions, maman Coralie. Nous n'admettons pas que nos pilons de bois nous empêchent d'aller de l'avant et que, dans la vie, nous ne soyons pas d'aplomb sur nos béquilles, comme sur des jambes en chair et en os. Nous n'estimons pas que ce soit un sacrifice que de se dévouer à nous, et qu'il soit nécessaire de crier à l'héroïsme parce que telle jeune fille a l'honneur d'épouser un soldat aveugle!

« Encore une fois, nous ne sommes pas des êtres à part. Aucune déchéance, je le répète, ne nous a frappés, et c'est là une vérité à laquelle tout le monde se pliera, durant deux ou trois générations. Vous comprenez que, dans un pays comme la France, lorsque l'on rencontrera des mutilés par centaines de mille, la conception de ce qu'est un homme complet ne sera plus aussi rigide, et que, en fin de compte, il y aura, dans cette humanité nouvelle qui se prépare, des hommes avec deux bras et des hommes avec un seul bras, comme il y a des hommes bruns et des hommes blonds, des gens qui portent la barbe et d'autres qui n'en portent pas. Et tout cela semblera très naturel. Et chacun vivra la vie qu'il lui plaira, sans avoir besoin d'être intact. Et comme ma vie est en vous, maman Coralie, et que mon bonheur dépend de vous, je n'ai pas attendu plus longtemps pour vous placer mon petit discours. Ouf! c'est fini. J'aurais encore bien des choses à dire là-dessus, mais, n'est-ce pas, ce n'est pas en un jour... »

Il s'interrompit, intimidé malgré tout



par le silence de la jeune femme.

Elle n'avait pas bougé depuis les premières paroles d'amour qu'il avait prononcées. Ses mains avaient glissé sur sa figure jusqu'à son front. Un léger frémissement secouait ses épaules.

Il se courba, et, avec une douceur infinie, écartant les doigts fragiles, il découvrit le joli visage. « Pourquoi pleures-tu, maman Coralie? »

Le tutoiement ne la troubla point. Entre l'homme et la femme qui s'est penchée sur ses plaies, il s'établit des relations d'une nature spéciale, et en particulier, le capitaine Belval avait de ces façons un peu familières, mais respectueuses, dont on ne pouvait s'offusquer. Il lui demanda :

« Est-ce moi qui les fais couler, ces larmes?

— Non, dit-elle à voix basse, c'est votre gaîté, votre manière, non pas même de vous soumettre au destin, mais de le dominer de toute votre hauteur. Le plus humble d'entre vous s'élève sans effort au-dessus de sa nature, et je ne sais rien de plus beau et de plus émouvant que cette insouciance. »

Il se rassit auprès d'elle.

« Alors vous ne m'en voulez pas de vous avoir dit... ce que je vous ai dit?

— Vous en vouloir? répliqua-t-elle, affectant de se tromper sur le sens de la question. Mais toutes les femmes sont d'accord avec vous! Si leur tendresse doit faire un choix entre ceux qui reviendront de la guerre, ce sera, j'en suis certaine, en faveur de ceux qui ont souffert le plus cruellement. »

Il hocha la tête.

« C'est que moi, je demande autre chose que de la tendresse, et une réponse plus précise à certaines de mes paroles. Dois-je vous les rappeler?

— Non.

— Alors la réponse...

— La réponse, mon ami, c'est que vous ne les direz plus, ces paroles. »

Il prit un air solennel.

« Vous me le défendez?

— Je vous le défends!

— En ce cas, je vous jure de me taire jusqu'à la prochaine fois où je vous verrai... » Elle murmura :

« Vous ne me verrez plus. »

Cette affirmation divertit fort le capitaine Belval.

« Oh! oh! pourquoi ne vous verrai-je plus, maman Coralie?

— Parce que je ne le veux pas.

— Et la raison de cette volonté?

— La raison?... »

Elle tourna les yeux vers lui, et, lentement, prononça :

« Je suis mariée. »

Cette déclaration ne parut pas déconcerter le capitaine, qui affirma le plus tranquillement du monde :

« Eh bien, vous vous marierez une seconde fois. Il est hors de doute que votre mari est vieux et que vous ne l'aimez pas. Il comprendra donc fort bien qu'étant aimée...

— Ne plaisantez pas, mon ami... »

Il saisit vivement la main de la jeune femme, à l'instant où elle se levait, prête à partir.

« Vous avez raison, maman Coralie, et je m'excuse même de n'avoir pas pris un ton plus sérieux pour vous dire des choses très graves. Il s'agit de ma vie, et il s'agit de votre vie. J'ai la conviction profonde qu'elles vont l'une vers l'autre, sans que votre volonté puisse y mettre obstacle, et c'est pourquoi votre réponse est inutile. Je ne vous demande rien. J'attends tout du destin. C'est lui qui nous réunira.

— Non, dit-elle.

— Si, affirma-t-il, les choses se passeront ainsi.

— Les choses ne se passeront pas ainsi. Elles ne doivent pas se passer ainsi. Vous allez me promettre sur l'honneur de ne plus chercher à me voir ni même à connaître mon nom. J'aurais pu accorder davantage à votre amitié. L'aveu que vous m'avez fait nous éloigne l'un de l'autre. Je ne veux personne dans ma vie... personne. »

Elle mit une certaine véhémence dans sa déclaration et, en même temps, elle essayait de dégager son bras de l'étreinte qui la serrait.

Patrice Belval s'y opposa en disant:

« Vous avez tort... Vous n'avez pas

le droit de vous exposer ainsi... Je vous en prie, réfléchissez... »

Elle le repoussa. Et c'est alors qu'il se produisit par hasard un étrange incident. Dans le mouvement qu'elle fit, un petit sac qu'elle avait placé sur la cheminée fut heurté et tomba sur le tapis. Mal fermé, il s'ouvrit. Deux ou trois objets en sortirent, qu'elle ramassa, tandis que Patrice Belval se baissait rapidement.

« Tenez, dit-il, il y a encore ceci. »

C'était un étui, un petit étui en paille tressée que le choc avait ouvert également et d'où s'échappaient les grains d'un chapelet.

Debout, ils se turent tous deux. Le capitaine examinait le chapelet. Et il murmura :

« Curieuse coïncidence... ces grains d'améthyste... cette monture ancienne en filigrane d'or... C'est étrange de retrouver le même travail et la même matière... »

Il tressaillit, et si nettement que la jeune femme interrogea :

« Qu'y a-t-il donc? »

Il tenait entre ses doigts un des grains, plus gros que les autres et auquel se réunissaient, d'une part, le collier des dizaines et, de l'autre, la courte chaîne des prières. Or, ce grain-là était cassé par le milieu, presque au ras des griffes d'or qui l'enchâssaient.

« Il y a, dit-il, il y a que la coïncidence est si inconcevable que j'ose à peine... Cependant, je pourrais vérifier le fait sur-le-champ... Mais auparavant un mot : qui vous a donné ce chapelet?...

— Personne ne me l'a donné, dit-elle. Je l'ai toujours eu.

— Pourtant, il appartenait à quelqu'un, avant de vous appartenir?

— A ma mère, sans doute.

— Ah! il vous vient de votre mère?

— Oui, je suppose qu'il me vient d'elle, au même titre que les différents bijoux qu'elle m'a laissés.

— Vous avez perdu votre mère?

— Oui. J'avais quatre ans à sa mort. A peine ai-je gardé d'elle un souvenir très confus. Mais pourquoi me demandez-vous cela, à propos d'un chapelet?

— C'est à propos de ceci, dit-il, à propos de ce grain d'améthyste qui est cassé en deux... »

Il ouvrit son dolman et tira sa montre de la poche de son gilet. Plusieurs breloques étaient attachées à cette montre par une petite châtelaine de cuir et d'argent.

Une de ces breloques était constituée par la moitié d'une boule d'améthyste également cassée vers sa face extérieure, également enchâssée dans des griffes de filigrane. La grosseur des deux boules semblait identique. Les améthystes étaient de même couleur, montées sur le même filigrane.

Ils se regardèrent anxieusement. La jeune femme balbutia :

« Il n'y a là qu'un hasard, pas autre chose qu'un hasard...

— Certes, dit-il, mais admettons que ces deux moitiés de boule s'adaptent exactement l'une à l'autre...

— Ce n'est pas possible, » dit-elle, effrayée elle aussi à l'idée du petit geste si simple qu'il fallait faire pour avoir l'indiscutable preuve.

Ce geste, pourtant, l'officier s'y décida. Sa main droite qui tenait le grain de chapelet et sa main gauche qui tenait la breloque se rapprochèrent. La rencontre eut lieu. Les mains hésitèrent et tâtonnèrent, puis ne bougèrent plus. Le contact s'était produit.

Les inégalités de la cassure correspondaient strictement les unes aux autres. Les reliefs trouvaient des vides équivalents. Les deux moitiés d'améthyste étaient les deux moitiés de la même améthyste. Réunies, elles formaient une seule et même boule.

Il y eut un long silence chargé d'émotion et de mystère. Le capitaine Belval dit à voix basse :

« Moi non plus, je ne sais pas au juste la provenance de cette breloque. Dès mon enfance, je l'ai vue, mêlée à des objets sans grande valeur que je gardais dans un carton, des clefs de montre, des vieilles bagues, des cachets anciens, parmi lesquels j'ai choisi ces breloques, il y a deux ou trois ans. D'où vient celle-ci? Je l'ignore. Mais

ce que je sais... » Il avait séparé les deux fragments et, les examinant avec attention, il concluait :

« Ce que je sais, à n'en point douter, c'est que la plus grosse boule de ce chapelet se détacha autrefois et se brisa, que les deux moitiés de cette boule furent recueillies, que l'une d'elle retrouva sa place, et que l'autre, avec sa monture, forma la breloque que voici. Nous possédons donc, vous et moi, les deux moitiés d'une chose que quelqu'un possédait entière il y a une vingtaine d'années. »

Il se rapprocha d'elle et reprit, d'un même ton, bas et un peu grave :

« Vous protestiez tout à l'heure quand j'affirmais ma foi dans le destin et la certitude que les événements nous menaient l'un vers l'autre. Le niez-vous encore? Car enfin il s'agit là, ou bien d'un hasard, si extraordinaire que nous n'avons pas le droit de l'admettre, — ou bien d'un fait réel qui montre que nos deux existences se sont touchées déjà dans le passé par quelque point mystérieux, et qu'elles se retrouveront dans l'avenir, pour ne plus se séparer. Et c'est pourquoi, sans attendre cet avenir peut-être lointain, je vous offre, aujourd'hui que vous êtes menacée, l'appui de mon amitié. Remarquez que je ne vous parle plus d'amour, mais d'amitié seulement. Acceptez-vous? »

Elle demeurait interdite, et tellement troublée par tout ce qu'il y avait de miraculeux dans l'union complète des deux fragments d'améthyste, qu'elle ne semblait pas entendre la voix du capitaine.

« Acceptez-vous? » répéta-t-il.

Au bout d'un instant, elle répondit :

« Non.

— Alors, dit-il avec bonne humeur, la preuve que le destin vous donne de sa volonté ne vous suffit pas? »

Elle déclara :

« Nous ne devons plus nous voir.

— Soit. Je m'en remets aux circonstances. Ce ne sera pas long. En attendant, je vous jure de ne rien faire pour chercher à vous revoir.

— Et de ne rien faire pour connaître mon nom?

— Rien. Je vous le jure. »

Elle lui tendit la main.

« Adieu », dit-elle.

Il répondit :

« Au revoir. »

Elle s'éloigna. Sur le seuil de la porte, elle se retourna et parut hésiter. Il se tenait immobile auprès de la cheminée. Elle dit encore :

« Adieu. »

Une seconde fois il répliqua :

« Au revoir, maman Coralie. »

Tout était dit entre eux pour l'instant. Il ne tenta plus de la retenir.

Elle s'en alla.

Lorsque la porte de la rue fut refermée et seulement alors, le capitaine Belval se dirigea vers une des fenêtres. Il aperçut la jeune femme qui passait entre les arbres, toute menue dans les ténèbres. Son cœur se serra :

La reverrait-il jamais?

« Si je la reverrai! s'écria-t-il. Mais demain peut-être. Ne suis-je pas favorisé par les dieux? »

Et prenant sa canne, il partit, comme il le disait, du pilon droit.

Le soir, après avoir dîné dans un restaurant voisin, le capitaine Belval arrivait à Neuilly. L'annexe de l'ambulance, jolie villa située au début du boulevard Maillot, avait vue sur le bois de Boulogne. La discipline y étant assez relâchée, le capitaine pouvait rentrer à toute heure de la nuit, et les hommes obtenaient aisément des permissions de la surveillante.

« Ya-Bon est là? demanda-t-il à celle-ci.

— Oui, mon capitaine, il joue aux cartes avec son flirt.

— C'est son droit d'aimer et d'être aimé, dit-il. Pas de lettres pour moi?

— Non, mon capitaine, un paquet seulement.

— De la part de qui?

— C'est un commissionnaire qui l'a apporté, sans rien dire que ces mots : « Pour le capitaine Belval. » Je l'ai déposé dans votre chambre. »

L'officier gagna sa chambre, qu'il

avait choisie au dernier étage, et vit le paquet sur la table, ficelé et enveloppé d'un papier.

Il ouvrit. C'était une boîte. Et cette boîte contenait une clef, une grosse clef vêtue de rouille, et qui était d'une forme et d'une fabrication évidemment peu récentes.

Que diable cela signifiait-il? La boîte ne portait aucune adresse ni aucune marque. Il supposa qu'il y avait là quelque erreur qui s'expliquerait d'elle-même, et il mit la clef dans sa poche.

« Assez d'énigmes pour aujourd'hui, se dit-il, couchons-nous. »

Mais, comme il allait tirer les grands rideaux de sa fenêtre, il aperçut à travers les vitres, par-dessus les arbres du bois de Boulogne, un jaillissement d'étincelles qui s'épanouissait assez loin, dans l'ombre épaisse de la nuit.

Et il se souvint de la conversation qu'il avait surprise au restaurant et de cette pluie d'étincelles dont avaient parlé ceux-mêmes qui complotaient l'enlèvement de maman Coralie.

III

LA CLEF ROUILLÉE

A l'âge de huit ans, Patrice Belval, qui jusqu'alors avait habité Paris avec son père, fut expédié dans une école française de Londres, d'où il ne sortit que dix ans plus tard.

Les premiers temps, il reçut chaque semaine des nouvelles de son père. Puis, un jour, le directeur de l'école lui apprit qu'il était orphelin, que les frais de son éducation étaient assurés, et, que, à sa majorité, il toucherait, par l'intermédiaire d'un solicitor anglais, une somme de deux cent mille francs environ, qui composaient l'héritage paternel.

Deux cent mille francs, cela ne pouvait suffire à un garçon dont les goûts se révélèrent dispendieux et qui, envoyé en Algérie pour son service militaire, trouva le moyen, n'ayant pas encore d'argent, de faire vingt mille francs de dettes.

Il commença donc par dissiper l'héritage, puis se mit au travail. Esprit ingénieux, actif, sans vocation spéciale, mais apte à tout ce qui exige de l'initiative et de la résolution, plein d'idées, sachant vouloir et sachant exécuter, il inspira confiance, trouva des capitaux et monta des affaires.

Affaires d'électricité, achats de sources et de cascades, organisation de services automobiles, lignes de bateaux, exploitations minières ; en quelques années, il improvisa une douzaine d'entreprises qui, toutes, réussirent.

La guerre fut pour lui une aventure merveilleuse. Il s'y jeta à corps perdu. Sergent de troupes coloniales, il gagna ses galons de lieutenant sur la Marne. Le 15 septembre, atteint au mollet, il était amputé le jour même. Deux mois après, on ne sait à la suite de quelles intrigues, lui, le mutilé, il montait comme observateur dans l'avion d'un de nos meilleurs pilotes. Un schrapnell mettait fin, le 10 janvier, aux exploits des deux héros. Cette fois le capitaine Belval, blessé grièvement à la tête, était évacué sur l'ambulance de l'avenue des Champs-Elysées. Vers la même époque, celle qu'il devait appeler maman Coralie entrait également à cette ambulance comme infirmière.

L'opération du trépan, qu'on dut lui faire, réussit. Mais il y eut des complications. Il souffrit beaucoup, sans jamais se plaindre, cependant, et en soutenant de sa bonne humeur ses compagnons de misère, qui, tous, éprouvaient pour lui une véritable affection. Il les faisait rire. Il les consolait et les remontait avec sa verve et avec sa manière toujours heureuse d'envisager les pires situations. Aucun d'eux n'oubliera jamais la façon dont il accueillit un fabricant qui venait lui proposer une jambe articulée.

— Ah! ah! une jambe articulée! Et pourquoi faire, monsieur? Sans doute pour tromper le monde et pour qu'on

ne s'aperçoive pas que je suis amputé, n'est-ce pas? Par conséquent, monsieur, vous considérez que c'est une tare d'être amputé et que moi, officier français, je dois m'en cacher comme d'une chose honteuse?

— Pas du tout, mon capitaine. Cependant...

— Et combien coûte-t-elle, votre mécanique?

— Cinq cents francs.

— Cinq cents francs! Et vous me jugez capable de mettre cinq cents francs pour une jambe articulée, lorsqu'il y aura cent mille pauvres bougres amputés comme moi, et qui seront contraints d'exhiber leurs pilons de bois? »

Les hommes qui se trouvaient là s'épanouissaient d'aise. Maman Coralie elle-même écoutait en souriant. Et que n'aurait point donné Patrice Belval pour un sourire de maman Coralie?

Comme il le lui avait dit, dès les premiers jours il s'était épris d'elle, de sa beauté touchante, de sa grâce ingénue, de ses yeux tendres, de son âme douce qui se penchait sur les malades et qui semblait vous effleurer comme une caresse bienfaisante. Dès les premiers jours, le charme s'insinuait en lui et l'enveloppait à la fois. Sa voix le ranimait. Elle l'enchantait de son regard et de son parfum. Et cependant, bien qu'il se soumît à l'empire de cet amour, il éprouvait en même temps un immense besoin de se dévouer et de mettre sa force au service de cette créature menue et délicate qu'il sentait environnée de périls.

Et voilà que les événements lui donnaient raison, que ces périls se précisaient, et qu'il avait eu le bonheur d'arracher la jeune femme à l'étreinte de ses ennemis. Première bataille dont l'issue le réjouissait, mais qu'il ne pouvait croire terminée. Les attaques recommenceraient. Et déjà n'était-il pas en droit de se demander s'il n'y avait point corrélation étroite entre le complot préparé le matin contre la jeune femme et cette sorte de signal que révélait la pluie des étincelles? Les deux faits annoncés par les deux interlocuteurs n'appartenaient-ils pas à la même machination ténébreuse? Les étincelles continuaient à scintiller là-bas.

Autant que Patrice Belval pouvait en juger, cela s'élevait du côté de la Seine, entre deux points extrêmes qui eussent été le Trocadéro, à gauche, et la gare de Passy, à droite.

« Donc, se dit-il, à deux ou trois kilomètres au plus à vol d'oiseau. Allons-y. Nous verrons bien. »

Au second étage, un peu de lumière filtrait par la serrure d'une porte. Ya-Bon habitait là, et l'officier savait par la surveillante que Ya-Bon jouait aux cartes avec son flirt. Il entra.

Ya-Bon ne jouait plus. Il s'était endormi dans un fauteuil devant les cartes étalées, et, sur la manche retournée qui pendait à l'épaule gauche, reposait une tête de femme — une tête de la plus effarante vulgarité, dont les lèvres épaisses comme celles de Ya-Bon, s'ouvraient sur des dents noires, et dont la peau grasse et jaune semblait imprégnée d'huile. C'était Angèle, la fille de cuisine, le flirt de Ya-Bon. Elle ronflait.

Patrice les contempla avec satisfaction. Ce spectacle affirmait la justesse de ses théories. Si Ya-Bon trouvait une amoureuse, les plus mutilés des héros ne pouvaient-ils pas prétendre, eux aussi, à toutes les joies de l'amour?

Il toucha l'épaule du Sénégalais. Celui-ci s'éveilla et sourit, ou plutôt même, ayant deviné la présence de son capitaine, sourit avant de s'éveiller.

« J'ai besoin de toi, Ya-Bon. »

Ya-Bon grogna de plaisir et repoussa Angèle qui s'écroula sur la table et continua de ronfler.

Dehors, Patrice ne vit plus les étincelles. La masse des arbres les lui cachait. Il suivit le boulevard, et, pour gagner du temps, prit le train de Ceinture jusqu'à l'avenue Henri-Martin. De là, il s'engagea dans la rue de La Tour, qui aboutit à Passy.

En route, il ne cessa d'entretenir Ya-Bon de ses préoccupations, bien qu'il sût que le nègre n'y pouvait pas comprendre grand'chose. Mais c'était

une habitude chez lui. Ya-Bon, son compagnon de guerre, puis son ordonnance, lui était dévoué comme un chien. Amputé le même jour que son chef, atteint le même jour que lui à la tête, Ya-Bon se croyait destiné à toutes les mêmes épreuves, et il se réjouissait d'être deux fois blessé, comme il se fût réjoui de mourir en même temps que le capitaine Belval. Le capitaine répondait à cette soumission de bête fidèle par une camaraderie affectueuse, un peu taquine, souvent même assez rude qui exaltait l'affection du nègre. Ya-Bon jouait le rôle du confident passif que l'on consulte sans l'écouter, et sur qui l'on passe sa mauvaise humeur.

« Qu'est-ce que tu penses de tout cela, monsieur Ya-Bon? disait-il en marchant bras dessus, bras dessous avec lui. J'ai idée que c'est toujours la même histoire. C'est ton avis, hein? »

Ya-Bon avait deux grognements, l'un qui signifiait oui, l'autre non.

Il grogna :

« Oui.

— Donc, pas de doute, déclara l'officier, et nous devons admettre que maman Coralie court un nouveau danger, n'est-ce pas?

— Oui, grogna Ya-Bon, qui, par principe, approuvait toujours.

— Bien. Reste à savoir, maintenant, ce que veut dire cette pluie d'étincelles. Un moment, comme les zeppelins nous ont rendu une première visite, il y a une huitaine de jours, j'ai supposé... Mais tu m'écoutes?

— Oui...

— J'ai supposé que c'était un signal de trahison ayant pour objet une seconde visite de zeppelins...

— Oui...

— Mais non, imbécile, pas oui. Comment veux-tu que ce soit un signal pour zeppelins, puisque, selon la conversation surprise par moi, le signal a déjà eu lieu deux fois avant la guerre. Et puis, d'ailleurs, est-ce réellement un signal?

— Non.

— Comment non? Alors qu'est-ce que ce serait, triple idiot? Tu ferais mieux de te taire et de m'écouter, d'autant que tu ne sais même pas de quoi il s'agit... Moi non plus, du reste, et j'avoue que j'y perds mon latin. Dieu! que tout cela est compliqué, et que je suis peu qualifié pour résoudre de tels problèmes! »

Patrice Belval fut encore plus embarrassé quand il déboucha de la rue de La Tour. Plusieurs chemins s'offraient à lui. Lequel choisir? En outre, quoiqu'il se trouvât au centre même de Passy, aucune étincelle ne luisait dans le ciel obscur.

« Sans doute est-ce terminé, dit-il, et nous en sommes pour nos frais. C'est de ta faute, Ya-Bon. Si tu ne m'avais pas fait perdre des minutes précieuses à t'arracher des bras de ta bien-aimée, nous arrivions à temps. Je m'incline devant les charmes d'Angèle, mais enfin... »

Il s'orienta, de plus en plus indécis. L'expédition entreprise au hasard, et sans informations suffisantes, n'amenait décidément aucun résultat, et il songeait à l'abandonner, lorsque, à ce moment, une automobile surgit de la rue Franklin, venant ainsi du Trocadéro, et une personne qui était à l'intérieur, cria par le tube acoustique :

« Obliquez à gauche... et tout droit ensuite, jusqu'à ce que je vous avertisse. »

Or, il sembla au capitaine Belval que cette voix avait les mêmes inflexions étrangères que l'une des voix entendues le matin au restaurant.

« Serait-ce l'individu au chapeau gris? murmura-t-il, c'est-à-dire un de ceux qui ont essayé d'enlever maman Coralie?

— Oui, grogna Ya-Bon.

— N'est-ce pas? Le signal des étincelles explique sa présence dans ces parages. Il s'agit de ne pas lâcher cette piste-là. Galope, Ya-Bon. »

Mais il était inutile que Ya-Bon galopât. La voiture — une limousine de maître — avait enfilé la rue Raynouard, et le capitaine put arriver lui-même au moment où elle s'arrêtait à trois ou quatre cents mètres du carre-

four, devant une grande porte cochère, située sur la gauche.

Cinq hommes descendirent.

L'un d'eux sonna.

Il s'écoula trente à quarante secondes. Puis une deuxième fois Patrice perçut la vibration du timbre. Les cinq hommes massés sur le trottoir attendaient. Enfin, après un troisième coup de timbre, une petite entrée pratiquée dans l'un des vantaux fut entrebâillée. Il y eut une pause. On parlementait. La personne qui avait ouvert devait demander des explications. Mais soudain deux des hommes appuyèrent fortement sur le vantail qui céda sous la poussée et livra passage à toute la bande. Un bruit violent. La porte se referma. Aussitôt le capitaine étudia les lieux.

La rue Raynouard est un ancien chemin de campagne qui serpentait jadis parmi les maisons et les jardins du village de Passy, au flanc des collines que baigne la Seine. Elle a gardé en certains endroits, de plus en plus rares, hélas! un air de province. De vieux domaines la bordent. De vieilles demeures s'y cachent au milieu des arbres. On y conserve la maison que Balzac habita. C'est là que se trouvait le jardin mystérieux où Arsène Lupin découvrit, dans la fente d'un antique cadran solaire, les diamants d'un fermier général.

La maison que les cinq individus avaient envahie, et près de laquelle stationnait encore l'automobile, ce qui empêchait le capitaine d'en approcher, faisait suite à un mur. Elle avait l'apparence des vieux hôtels construits sous le Premier Empire. Des fenêtres rondes, grillagées au rez-de-chaussée, condamnées par des volets pleins au premier étage, s'alignaient sur la très longue façade. Un autre bâtiment s'y ajoutait plus loin comme une aile indépendante.

« Rien à faire de ce côté, dit le capitaine. C'est clos comme une forteresse féodale. Cherchons ailleurs. »

De la rue Raynouard, des ruelles étroites, qui séparaient les anciens domaines, dégringolent vers le fleuve. L'une d'elles côtoyait le mur qui précédait la maison. Le capitaine s'y engagea avec Ya-Bon. Elle était faite en mauvais cailloux pointus, coupée de marches, et faiblement éclairée par la lueur d'un réverbère.

« Un coup de main, Ya-Bon. Le mur est trop haut. Mais peut-être qu'avec le poteau de ce réverbère... »

Aidé par le nègre, il se hissa jusqu'à la lanterne et tendait déjà une de ses mains, lorsqu'il s'aperçut que toute cette partie du faîte était garnie de morceaux de verre qui en rendaient l'abord absolument impossible.

Il descendit, furieux.

« Crebleu, Ya-Bon, tu aurais pu me prévenir. Un peu plus tu me faisais taillader les mains. A quoi penses-tu? En vérité, je me demande la raison pour laquelle tu as voulu à tout prix m'accompagner. »

Il y eut un tournant. La ruelle n'étant plus éclairée devint tout à fait obscure, et le capitaine n'avançait qu'à tâtons. La main du Sénégalais s'abattit sur son épaule.

« Que veux-tu, Ya-Bon? »

La main le poussa contre le mur. Il y avait à cet endroit le renfoncement d'une porte.

« Evidemment, dit-il, c'est une porte. T'imagines-tu que je ne l'avais pas vue? Non, mais il n'y a que monsieur Ya-Bon qui ait des yeux! »

Ya-Bon lui présenta une boîte d'allumettes. Il en alluma plusieurs, les unes à la suite des autres, afin d'examiner la porte.

« Qu'est-ce que je t'avais dit? bougonna-t-il. Rien à faire. Du bois massif, renforcé de barres et de clous... Regarde, il n'y a pas de poignée de ce côté... tout juste un trou de serrure... Ah! ce qu'il en faudrait une de clef, taillée exprès et faite sur mesure!... tiens, une clef du genre de celle qu'un commissionnaire a déposée tantôt pour moi à l'annexe. »

Il se tut. Une idée absurde lui traversait le cerveau, et cependant, si absurde qu'elle fût, il se sentait inca-

pable de résister au petit geste qu'elle lui suggérait.

Il revint donc sur ses pas. Cette clef, il l'avait sur lui. Il la tira de sa poche. La porte fut éclairée de nouveau. Le trou de la serrure apparut. Du premier coup, le capitaine introduisit la clef. Il fit un effort à gauche : la clef tourna. Il poussa : la porte s'ouvrit.

« Entrons », dit-il.

Le nègre ne bougea pas. Patrice devina sa stupeur. Au fond, sa stupeur, à lui, n'était pas moindre. Par quel prodige la personne inconnue qui la lui avait envoyée avait-elle pu deviner qu'il serait à même, sans autre avertissement, d'en user?... Par quel prodige?... Mais Patrice avait résolu d'agir sans chercher le mot des énigmes qu'un hasard malicieux semblait prendre plaisir à lui poser.

« Entrons », répéta-t-il victorieusement.

Des branches d'arbre lui fouettèrent le visage et il se rendit compte qu'il marchait sur de l'herbe et qu'un jardin devait s'étendre devant lui. L'obscurité était si grande qu'on ne distinguait pas les allées dans la masse noire des pelouses et qu'après avoir marché pendant une ou deux minutes, il se heurta à des rochers sur lesquels glissait une nappe d'eau.

« Zut! maugréa-t-il, me voilà tout mouillé. Sacré Ya-Bon! »

Il n'avait pas fini de parler qu'un aboiement furieux se fit entendre dans les profondeurs du jardin et, tout de suite, le bruit de cet aboiement se rapprocha avec une extrême rapidité. Patrice comprit qu'un chien de garde, averti de leur présence, se ruait vers eux, et, si brave qu'il fût, il frissonna, tellement cette attaque en pleine nuit avait quelque chose d'impressionnant. Comment se défendre? Un coup de feu les eût dénoncés et, cependant, il n'avait pas d'autre arme que son revolver.

La bête se précipitait, puissante, à en juger par le fracas de sa galopade, qui évoquait la course d'un sanglier dans les taillis. Elle devait avoir cassé sa chaîne, car un bruit de ferraille l'accompagnait. Patrice s'arcbouta. Mais à travers les ténèbres, il vit que Ya-Bon passait devant lui pour le protéger, et, presque aussitôt, le choc eut lieu.

« Hardi, Ya-Bon, pourquoi ne m'as-tu pas laissé en avant? Hardi, mon gars... me voilà. »

Les deux adversaires avaient roulé sur l'herbe. Patrice se courba, cherchant à secourir le nègre. Il toucha le pelage d'une bête, puis les vêtements de Ya-Bon. Mais tout cela se convulsait à terre en un bloc si uni et combattait avec une telle frénésie que son intervention ne pouvait servir à rien.

D'ailleurs, la lutte fut brève. Au bout de quelques minutes les adversaires ne bougeaient plus. Un râle confus sortait du groupe qu'ils formaient.

« Eh bien? eh bien, Ya-Bon? murmurait le capitaine, anxieux. »

Le nègre se releva en grognant. A la lueur d'une allumette, Patrice vit qu'il tenait au bout de son bras, de son bras unique avec lequel il lui avait fallu se défendre, un énorme chien qui râlait, serré à la gorge par cinq doigts implacables. Une chaîne brisée pendait de son collier.

« Merci, Ya-Bon, je l'ai échappé belle. Maintenant tu peux le lâcher. Il doit être inoffensif. »

Ya-Bon obéit. Mais il avait sans doute serré trop fort. Le chien se tordit un instant sur l'herbe, poussa quelques gémissements et demeura immobile.

« Le pauvre animal, dit Patrice, il n'avait pourtant fait que son devoir en se jetant sur les cambrioleurs que nous sommes. Faisons le nôtre, Ya-Bon, qui est beaucoup moins clair. »

Quelque chose qui brillait comme la vitre d'une fenêtre dirigea ses pas et le conduisit, par une série d'escaliers taillés dans le roc et de plates-formes superposées, à la terrasse sur laquelle était construite la maison. De ce côté également, toutes les fenêtres, rondes et hautes comme celles de la rue, se barricadaient de volets. Mais l'un d'eux laissait filtrer cette lumière qu'il avait aperçue d'en bas.

Ayant ordonné à Ya-Bon de se cacher dans les massifs, il s'approcha de la façade, écouta, perçut le bruit confus de paroles, constata que la solide fermeture des volets ne lui permettait ni de voir ni d'entendre, et parvint ainsi, après la quatrième fenêtre, jusqu'aux degrés d'un perron.

Au bout de ce perron, une porte...

« Puisque, se dit-il, on m'a envoyé la clef du jardin, il n'y a aucune raison pour que la porte qui donne de la maison dans le jardin ne soit pas ouverte. » Elle était ouverte.

A l'intérieur, le bruit des voix fut plus net, et le capitaine se rendit compte que ce bruit lui arrivait par la cage de l'escalier, et que cet escalier, qui semblait desservir une partie inhabitée de la maison, était vaguement éclairé au-dessus de lui. Il monta.

De fait, au premier étage, une porte était entrebâillée. Il glissa la tête par l'ouverture, puis, se courbant, passa.

Alors il se trouva sur un balcon étroit qui courait à mi-hauteur d'une vaste salle. Cette galerie longeait des rayons de livres qui atteignaient le plafond, et elle tournait sur trois côtés de la pièce. Deux escaliers de fer, en forme de vis, descendaient contre le mur, à chaque extrémité.

Des piles de livres s'amoncelaient aussi contre les barreaux de la rampe qui protégeait la galerie, de sorte que Patrice ne pouvait être vu des gens groupés en bas, trois ou quatre mètres au-dessous de lui, au rez-de-chaussée par conséquent.

Doucement, il écarta deux piles. A ce moment, le bruit des voix s'enfla soudain en une violente clameur, et, d'un coup d'œil, il aperçut cinq individus qui se jetaient sur un homme et qui, avant même qu'il eût le temps de se défendre, le renversaient en hurlant comme des enragés.

Le premier mouvement du capitaine fut de se précipiter au secours de la victime. Avec l'aide de Ya-Bon, qui fût accouru à son appel, il aurait certainement tenu les individus en respect. S'il ne le fit pas, c'est que, après tout, ils ne se servaient d'aucune arme et qu'ils semblaient ne pas avoir d'intention meurtrière. Ayant immobilisé leur victime, ils se contentèrent de la tenir à la gorge, aux épaules et aux chevilles. Qu'allait-il se passer?

Vivement, l'un des cinq individus se releva et commanda d'un ton de chef :

« Attachez-le... Un bâillon sur la bouche... D'ailleurs, il peut crier à volonté. Il n'y a personne pour l'entendre. »

Tout de suite, Patrice reconnut une des deux voix qu'il avait déjà entendues le matin au restaurant. L'individu était petit, mince, élégant, le teint olivâtre, la figure cruelle.

« Enfin, dit-il, nous le tenons, le coquin! Et je crois, cette fois, qu'il finira par causer. Vous êtes décidés à tout, les amis? »

Un des quatre gronda haineusement :

« A tout! et sans tarder, quoi qu'il arrive! »

Celui-là avait une forte moustache noire, et Patrice reconnut l'autre interlocuteur du restaurant, c'est-à-dire l'un des deux agresseurs de maman Coralie, celui qui avait pris la fuite. Son chapeau de feutre gris était déposé sur une chaise.

« A tout, hein, Bournef, et quoi qu'il arrive? ricana le chef. Eh bien, en avant la danse! Ah! mon vieil Essarès, tu refuses de livrer ton secret! Nous allons rire! »

Tous les gestes avaient dû être convenus entre eux et la besogne rigoureusement partagée, car les actes qu'ils accomplirent furent exécutés avec une méthode et une promptitude incroyables.

L'homme étant ligoté, ils le soulevèrent et le jetèrent au fond d'un fauteuil à dossier très renversé, auquel ils le fixèrent, à l'aide d'une corde, par le buste et par le tronc.

Les jambes, toujours ficelées, furent assujetties au siège d'une lourde chaise de la même hauteur que le fauteuil et de manière que les deux pieds débordassent. Puis ces deux pieds furent débarrassés de leurs bottines et de leurs chaussettes. Le chef dit : « Roulez! »



LES HOMMES POUSSÈRENT LE FAUTEUIL ET LA CHAISE QUI PORTAIENT LA VICTIME LES PIEDS EN AVANT, JUSQU'A CINQUANTE CENTIMÈTRES DU BRASIER (p. 26.)



Il y avait, entre deux des quatre fenêtres qui donnaient sur le jardin, une grande cheminée dans laquelle brûlait un feu de charbon tout rouge, blanc par place, tellement le foyer était incandescent. Les hommes poussèrent le fauteuil et la chaise qui portaient la victime et l'approchèrent, ses pieds nus en avant, jusqu'à cinquante centimètres de ce brasier. Malgré le bâillon, un cri de douleur jaillit, atroce, et, malgré les liens, les jambes réussirent à se recroqueviller sur elles-mêmes.

« Allez-y! Allez-y! Plus près! » proféra le chef exaspéré.

Patrice Belval saisit son revolver.

« Ah! moi aussi, j'y vais, se dit-il, je ne laisserai pas ce malheureux... »

Mais, à cette seconde précise, lorsqu'il était sur le point de se dresser et d'agir, le hasard d'un mouvement lui fit apercevoir le spectacle le plus extraordinaire et le plus imprévu.

C'était, en face de lui, et de l'autre côté de la salle par conséquent, sur la partie de balcon symétrique à celle qu'il occupait, c'était une tête de femme, une tête collée aux barreaux de la rampe, livide, épouvantée, et dont les yeux agrandis par l'horreur, contemplaient éperdument l'effroyable scène qui se passait en bas, devant le brasier rouge. Le capitaine avait reconnu maman Coralie.

IV

DEVANT LES FLAMMES

Maman Coralie! Maman Coralie, cachée dans cette maison que ses agresseurs avaient envahie, et où lui-même se cachait grâce à un concours de circonstances inexplicables!

Il eut cette idée immédiate — et alors, une des énigmes tout au moins se dissipait — qu'entrée, elle aussi, par la ruelle, elle avait pénétré dans la maison par le perron, et qu'elle lui avait, de la sorte, ouvert le passage. Mais, en ce cas, comment s'était-elle procuré les moyens de réussir une pareille entreprise? Et surtout que venait-elle faire là?

Toutes ces questions se posaient d'ailleurs à l'esprit du capitaine Belval sans qu'il essayât d'y répondre, tellement la figure hallucinée de Coralie l'impressionnait. En outre un second cri, plus sauvage encore que le premier, partait d'en bas, et il vit les deux pieds de la victime qui se tordaient devant l'écran rouge du foyer.

Mais cette fois, Patrice, retenu par la présence de Coralie, n'avait pas envie de se porter au secours du patient. Il décidait de modeler en tout sa conduite sur celle de la jeune femme, de ne pas bouger, et même de ne rien faire pour attirer son attention.

« Repos! commanda le chef. Tirez-le en arrière. L'épreuve suffira sans doute. »

Et, s'approchant :

« Eh bien, mon cher Essarès, qu'en dis-tu? Ça te plaît, cette histoire-là? Et, tu sais, nous n'en sommes qu'au début. Si tu ne parles pas, nous irons jusqu'au bout, comme faisaient les vrais « chauffeurs » du temps de la Révolution, des maîtres, ceux-là. Alors, c'est convenu, tu parles? »

Le chef lâcha un juron.

« Hein? Qu'est-ce que tu veux dire? Tu refuses? Mais, bougre d'entêté, tu ne comprends donc pas la situation? ou bien, c'est qu'il te reste encore un peu d'espoir. De l'espoir! Tu es fou. Qui pourrait bien te secourir? Tes domestiques? Le concierge, le valet de chambre et le maître d'hôtel sont des gens à moi. Je leur ai donné leurs huit jours. Ils sont partis à l'heure qu'il est. La femme de chambre? la cuisinière? Elles habitent à l'autre extrémité de la maison, et tu m'as dit toi-même, souvent, qu'on ne pouvait rien entendre de cette extrémité-là. Et puis après? Ta femme? Elle aussi couche loin de cette pièce, et elle n'a rien entendu non plus. Siméon, ton vieux

secrétaire? Nous l'avons ficelé quand il nous a ouvert la porte d'entrée tout à l'heure. D'ailleurs, autant en finir de ce côté, Bournef! »

L'homme à la forte moustache, qui maintenait à ce moment la chaise, se redressa et répliqua :

« Qu'y a-t-il?

— Bournef, où a-t-on enfermé le secrétaire?

— Dans la loge du concierge.

— Tu connais la chambre de la dame?

— Certes, d'après les indications que vous m'avez données.

— Allez-y tous les quatre et ramenez la dame et le secrétaire! »

Les quatre individus sortirent par une porte qui se trouvait au-dessous de maman Coralie, et ils n'avaient pas disparu que le chef se pencha vivement sur sa victime et prononça :

« Nous voilà seuls, Essarès. C'est ce que j'ai voulu. Profitons-en. »

Il se baissa davantage encore et murmura de telle façon que Patrice avait du mal à entendre :

« Ces gens-là sont des imbéciles que je mène à ma guise et à qui je ne dévoile que le moins possible de mes plans. Tandis que nous, Essarès, nous sommes faits pour nous accorder. C'est ce que tu n'as pas voulu admettre et tu vois où cela t'a conduit. Allons, Essarès, n'y mets pas d'entêtement et ne finasse pas avec moi. Tu es pris au piège, impuissant, soumis à ma volonté. Eh bien, plutôt que de te laisser démolir par des tortures qui finiraient certainement par avoir raison de ton énergie, accepte une transaction. Part à deux, veux-tu? Faisons la paix et traitons sur cette base du partage égal. Je te prends dans mon jeu et tu me prends dans le tien. Réunis, nous gagnons fatalement la victoire. Ennemis, qui sait si le vainqueur surmontera tous les obstacles qui s'opposeront encore à lui? C'est pourquoi, je te le répète : part à deux. Réponds. Oui ou non? »

Il desserra le bâillon et tendit l'oreille. Cette fois, Patrice ne perçut pas les quelques mots qui furent prononcés par la victime. Mais presque aussitôt, l'autre, le chef, se releva dans une explosion de colère subite.

« Hein? Quoi? Qu'est-ce que tu me proposes? Vrai, tu en as de l'aplomb! Une offre de ce genre à moi! Offre cela à Bournef ou à ses camarades. Ils comprendront, eux. Mais moi? moi? le colonel Fakhi. Ah! non, mon petit, je suis plus gourmand, moi! Je consens à partager. Mais, à recevoir l'aumône, jamais de la vie!

Patrice écoutait avidement, et, en même temps, il ne perdait pas de vue maman Coralie, dont le visage, toujours décomposé par l'angoisse, exprimait la même attention.

Et aussi, il regardait la victime que la glace posée au-dessus de la cheminée reflétait en partie. Habillé d'un vêtement d'appartement en velours soutaché, et d'un pantalon de flanelle marron, c'était un homme d'environ cinquante ans, complètement chauve, de figure grasse, au nez fort et recourbé, aux yeux profondément renfoncés sous des sourcils épais, aux joues gonflées et couvertes d'une lourde barbe grisonnante. Du reste, Patrice pouvait l'examiner d'une manière plus précise sur un portrait de lui qui était pendu à gauche de la cheminée, entre la seconde et la première fenêtre, et qui représentait une face énergique, puissante, et pour ainsi dire violente d'expression.

« Une face d'Oriental, se dit Patrice; j'ai vu en Egypte, et en Turquie, des têtes pareilles à celle-là. »

Les noms de tous ces individus, d'ailleurs, le colonel Fakhi, Mustapha, Bournef, Essarès, leur accent, leur manière d'être, leur aspect, leur silhouette, tout lui rappelait des impressions ressenties là-bas, dans les hôtels d'Alexandrie ou sur les rives du Bosphore, dans les bazars d'Andrinople ou sur les bateaux grecs qui sillonnent la mer Egée. Types de Levantins, mais de Levantins enracinés à Paris. Essarès bey, c'était un nom de financier que Patrice connaissait, de

même que celui de ce colonel Fakhi, que ses intonations et son langage dénotaient comme un Parisien averti.

Mais un bruit de voix s'éleva de nouveau du côté de la porte. Brutalement celle-ci fut ouverte, et les quatre individus survinrent en traînant un homme attaché, qu'ils laissèrent tomber à l'entrée de la salle.

« Voilà le vieux Siméon, s'écria celui qu'on appelait Bournef.

— Et la femme? demanda vivement le chef. J'espère bien que vous l'avez!

— Ma foi, non.

— Hein? Comment! Elle s'est échappée?

— Par sa fenêtre.

— Mais il faut courir après elle! Elle ne peut être que dans le jardin... Rappelez-vous, tout à l'heure, le chien de garde aboyait...

— Et si elle s'est enfuie?

— Comment?

— La porte de la ruelle?

— Impossible!

— Pourquoi?

— Depuis des années, c'est une porte qui ne sert pas. Il n'y a même plus de clef.

— Soit, reprit Bournef. Mais, cependant, nous n'allons pas organiser une battue avec des lanternes et ameuter tout le quartier, tout cela pour retrouver une femme...

— Oui, mais cette femme... »

Le colonel Fakhi semblait exaspéré. Il se retourna vers le captif.

« Tu as de la chance, vieux coquin. Voilà deux fois qu'elle me file entre les doigts aujourd'hui, ta mijaurée! Elle t'a raconté l'affaire de tantôt? Ah! s'il n'y avait pas eu là un sacré capitaine... que je retrouverai d'ailleurs, et qui me paiera son intervention... »

Patrice serrait les poings avec rage. Il comprenait. Maman Coralie se cachait dans sa propre maison. Surprise par l'irruption des cinq individus, elle avait pu — au prix de quels efforts! — descendre de sa fenêtre, longer la terrasse jusqu'au perron, gagner la partie de l'hôtel opposée aux chambres habitées, et se réfugier sur la galerie de cette bibliothèque d'où il lui était possible d'assister à la lutte terrible entreprise contre son mari.

« Son mari! Son mari! » pensa Patrice avec un frémissement.

Et s'il avait gardé encore un doute à ce sujet, les événements qui se précipitaient le lui enlevèrent aussitôt, car le chef se mit à ricaner :

« Oui, mon vieil Essarès, je puis te l'avouer, ta femme me plaît infiniment, et, comme je l'ai manquée cet après-midi, j'espérais bien, ce soir, aussitôt réglées mes affaires avec toi, en régler d'autres plus agréables avec elle. Sans compter qu'une fois en mon pouvoir, la petite me servait d'otage, et je ne te l'aurais rendue — sois-en sûr — qu'après exécution intégrale de notre accord. Et tu aurais marché droit, Essarès! C'est que tu l'aimes passionnément, ta Coralie! Et comme je t'approuve! »

Il se dirigea vers la droite de la cheminée et, tournant un interrupteur, alluma une lampe électrique posée sous un réflecteur, entre la troisième et la quatrième fenêtre.

Il y avait là un tableau qui faisait pendant au portrait d'Essarès. Il était voilé. Le chef tira le rideau. Coralie apparut en pleine lumière.

« La reine de ces lieux! L'enchanteresse! L'idole! La perle des perles! Le diamant impérial d'Essarès bey, banquier! Est-elle assez jolie! Admire la forme délicate de sa figure, la pureté de cet ovale, et ce cou charmant, et ces épaules gracieuses. Essarès, il n'y a pas de favorite, en nos pays de là-bas, qui vaille ta Coralie! la mienne bientôt! car je saurai bien la retrouver. Ah! Coralie! Coralie!... »

Patrice regarda la jeune femme, et il lui sembla qu'une rougeur de honte empourprait son visage.

Lui-même, à chaque mot d'injure, tressaillait d'indignation et de colère. C'était déjà pour lui la plus violente douleur que Coralie fût l'épouse d'un autre, et il s'ajoutait à cette douleur la rage de la voir ainsi exposée aux yeux de ces hommes et promise comme une

proie impuissante à celui qui serait le plus fort.

Et, en même temps, il se demandait la cause pour laquelle Coralie restait dans cette salle. En supposant qu'elle ne pût sortir du jardin, elle pouvait cependant, étant libre d'aller et venir en cette partie de la maison, ouvrir quelque fenêtre et appeler au secours. Qui l'empêchait d'agir ainsi? Certes, elle n'aimait pas son mari. Si elle l'eût aimé, elle aurait affronté tous les périls pour le défendre. Mais comment lui était-il possible de laisser torturer cet homme, bien plus, d'assister à son supplice, de contempler le plus affreux des spectacles et d'écouter les hurlements de sa souffrance?

« Assez de bêtises! s'écria le chef en ramenant le rideau. Coralie, tu seras ma récompense suprême, mais il faut te mériter. A l'œuvre, camarades, et finissons-en avec notre ami. Pour commencer, dix centimètres d'avance. Ça brûle, hein! Essarès? Mais tout de même c'est encore supportable. Patiente, mon bon ami, patiente. »

Il détacha le bras droit du captif, installa près de lui un petit guéridon sur lequel il mit un crayon et du papier, et reprit :

« Tout ce qu'il faut pour écrire. Puisque ton bâillon t'empêche de parler, écris. Tu n'ignores pas de quoi il s'agit, n'est-ce pas? Quelques lettres griffonnées là-dessus, et tu es libre. Tu consens? Non? Camarades, dix centimètres de plus. »

Il s'éloigna, et, se baissant sur le vieux secrétaire, en qui Patrice, à la faveur d'une lumière plus vive, avait effectivement reconnu le bonhomme qui accompagnait parfois Coralie jusqu'à l'ambulance, il lui dit :

« Toi, Siméon, il ne te sera fait aucun mal. Je sais que tu es dévoué à ton maître, mais qu'il ne te met au courant d'aucune de ses affaires particulières. D'autre part, je suis sûr que tu garderas le silence sur tout cela, puisqu'un seul mot de dénonciation contre nous serait la perte de ton maître plus encore que la nôtre. C'est compris, n'est-ce pas? Eh bien! quoi, tu ne réponds pas? Est-ce qu'ils t'auraient serré la gorge un peu trop fort avec leurs cordes? Attends, je vais te donner de l'air... »

Près de la cheminée, cependant, la besogne sinistre continuait. A travers les deux pieds rougis par la chaleur, on aurait cru voir, en transparence, l'éclat fulgurant des flammes. De toutes ses forces, le patient tâchait de replier ses jambes et de reculer, et un gémissement sortait de son bâillon, sourd, ininterrompu.

« Ah! sacrebleu, se dit Patrice, allons-nous le laisser cuire ainsi, comme un poulet à la broche? »

Il regarda Coralie. Elle ne bougeait pas, la figure convulsée, méconnaissable, et les yeux comme fascinés par la terrifiante vision.

« Cinq centimètres encore », cria du bout de la pièce le chef, qui desserrait les liens du vieux Siméon.

L'ordre fut exécuté. La victime poussa une telle plainte que Patrice se sentit bouleversé. Mais, au même moment, il se rendit compte d'une chose qui ne l'avait pas frappé jusqu'ici, ou du moins à laquelle il n'avait attaché aucune signification. La main du patient, par une série de petits gestes qui semblaient dus à des crispations nerveuses, avait saisi le rebord opposé du guéridon, tandis que le bras s'appuyait sur le marbre. Et, peu à peu, cette main, à l'insu des bourreaux dont tout l'effort consistait à tenir les jambes immobiles, à l'insu du chef, toujours occupé avec Siméon, cette main faisait tourner un tiroir monté sur pivot, se glissait dans ce tiroir, en sortait un revolver, et, ramenée brusquement, cachait l'arme à l'intérieur du fauteuil.

L'acte ou plutôt le dessein qu'il annonçait était d'une hardiesse folle, car enfin, réduit à l'impuissance comme il l'était, l'homme ne pouvait espérer la victoire contre cinq adversaires libres et armés. Pourtant, dans la glace où il le voyait, Patrice nota sur le visage une résolution farouche.

« Cinq centimètres encore », com-

manda le colonel Fakhi en revenant vers la cheminée.

Ayant constaté l'état des chairs, il dit en riant :

« La peau se gonfle par endroits, les veines sont près d'éclater. Essarès bey, tu ne dois pas être à la noce, et je ne doute plus de ta bonne volonté. Voyons, as-tu commencé à écrire? Non? Et tu ne veux pas? Tu espères donc encore? Du côté de ta femme, peut-être? Allons, donc, tu vois bien que, même si elle a pu s'échapper, elle ne dira rien. Alors? alors, c'est que tu te moques de moi?... »

Il fut saisi d'une fureur soudaine et vociféra :

« Foutez-lui les pieds au feu! et que ça sente le roussi une bonne fois! Ah! tu te fiches de moi? Eh bien, attends un peu, mon bonhomme, et d'abord, je vais m'en mêler, moi, et te faire sauter une oreille ou deux... tu sais? comme ça se pratique dans mon pays. »

Il avait tiré de son gilet un poignard qui étincela aux lumières. Avec un cri sauvage, il se dressa, implacable.

Mais si rapide que fut son geste, Essarès le devança.

Le revolver braqué d'un coup détonna violemment. Le couteau tomba de la main du colonel. Il demeura quelques secondes dans son attitude de menace, le bras suspendu en l'air, les yeux hagards, et comme s'il n'eût pas bien compris ce qui lui arrivait. Et puis, subitement, il s'écroula sur sa victime, lui paralysant le bras de tout son poids, à l'instant même où Essarès visait un des autres complices.

Il respirait encore. Il bégaya :

« Ah! la brute... la brute... il m'a tué... mais c'est ta perte, Essarès... J'avais prévu le cas. Si je ne rentre pas cette nuit, le préfet de police recevra une lettre... on saura ta trahison, Essarès... toute ton histoire... tes projets... Ah! misérable... Est-ce bête?... On aurait pu si bien s'accorder tous les deux... »

Il marmotta encore quelques paroles confuses et roula sur le tapis. C'était la fin.

Plus encore peut-être que ce coup de théâtre, la révélation faite par le chef avant de mourir et l'annonce de cette lettre qui, sans doute, accusait les agresseurs aussi bien que leur victime, produisirent une minute de stupeur. Bournef avait désarmé Essarès. Celui-ci, profitant de ce que la chaise n'était plus maintenue, avait pu replier ses jambes, et personne ne bougeait.

Cependant, l'impression de terreur qui se dégageait de toute cette scène, semblait plutôt s'accroître avec le silence. A terre, le cadavre, allongé, et dont le sang coulait sur le tapis. Non loin, la forme inerte de Siméon. Puis le patient, toujours captif devant les flammes prêtes à dévorer sa chair. Et, debout à côté de lui, les quatre bourreaux, hésitant peut-être sur la conduite à tenir, mais dont la physionomie indiquait la résolution implacable de dompter l'ennemi par quelque moyen que ce fût.

Bournef, que les autres consultaient du regard, paraissait déterminé à tout. C'était un homme assez gros et petit, taillé en force, la lèvre hérissée de cette moustache qu'avait remarquée Patrice Belval. Moins cruel en apparence que le chef, moins élégant d'allure et moins autoritaire, il montrait plus de calme et de sang-froid.

Quant au colonel, ses complices ne semblaient plus s'en soucier. La partie qu'ils jouaient les dispensait de toute vaine compassion.

Enfin Bournef se décida, comme un homme dont le plan est établi. Il alla prendre son chapeau de feutre gris déposé près de la porte, en rabattit la coiffe, et sortit de là un menu rouleau dont l'aspect fit tressaillir Patrice. C'était une fine cordelette rouge, identique à celle qu'il avait trouvée au cou de Mustapha Rovalaïof, le premier complice arrêté par Ya-Bon.

Cette cordelette, Bournef la déplia, la saisit par les deux boucles, en vérifia sur son genou la solidité, puis, revenant à Essarès, la lui passa autour du cou, après l'avoir débarrassé de son bâillon.

« Essarès, dit-il, avec une tranquillité plus impressionnante que l'emportement et les railleries du colonel. Essarès, je ne te ferai pas souffrir. La torture, c'est un procédé qui me dégoûte, et je ne veux pas y avoir recours. Tu sais ce que tu as à faire, et je sais, moi, ce que j'ai à faire. Un mot de ta part, un acte de la mienne, et ce sera fini. Ce mot, c'est le *oui* ou le *non* que tu vas prononcer. Cet acte que je vais accomplir, moi, en réponse à ton *oui* ou à ton *non*, ce sera ta mise en liberté ou bien... »

Il s'arrêta quelques secondes, puis déclara :

« Ou bien ta mort. »

La petite phrase fut articulée très simplement, mais avec une fermeté qui lui donnait la signification d'une sentence irrévocable. Il était clair qu'Essarès se trouvait en face d'un dénouement qu'il ne pouvait plus éviter que par une soumission absolue. Avant une minute, il aurait parlé, ou il serait mort.

Une fois de plus, Patrice observa maman Coralie, prêt à intervenir s'il avait deviné en elle autre chose qu'une terreur passive. Mais l'attitude de la jeune femme n'avait pas changé. Elle admettait donc les pires événements, même celui qui menaçait son mari? Patrice se contint.

« Nous sommes d'accord? dit Bournef à ses complices.

— Entièrement d'accord, fit l'un d'eux.

— Vous prenez votre part de responsabilité?

— Nous la prenons. »

Bournef rapprocha ses mains l'une de l'autre, puis les croisa, ce qui noua la cordelette autour du cou. Ensuite il serra légèrement de manière à ce que la pression fût sentie, et il demanda d'un ton sec :

« Oui ou non?

– Oui. »

Il y eut un murmure de joie. Les complices respiraient, et Bournef hocha la tête d'un air d'approbation.

« Ah! tu acceptes?... Il était temps... je ne crois pas qu'on puisse être plus près de la mort que tu l'as été, Essarès. »

Sans lâcher la corde cependant, il reprit :

« Soit. Tu vas parler. Mais je te connais, et ta réponse m'étonne, car je l'avais dit au colonel, la certitude même de la mort ne te ferait pas confesser ton secret. Est-ce que je me trompe? »

Essarès répondit :

« Non, ni la mort, ni la torture...

— Alors, c'est que tu as autre chose à nous proposer?

— Oui.

— Autre chose qui en vaut la peine?

— Oui. Je l'ai proposé tout à l'heure au colonel, pendant que vous étiez sortis. Mais s'il voulait bien vous trahir et traiter avec moi pour l'ensemble du secret, il a refusé cette autre chose.

— Pourquoi l'accepterai-je?

— Parce que c'est à prendre ou à laisser, et que tu comprends, toi, ce qu'il n'a pas compris.

— Donc, une transaction, n'est-ce pas?

— Oui.

— De l'argent.

— Oui. »

Bournef haussa les épaules.

« Sans doute quelques billets de mille? Et tu t'imagines que Bournef et que ses amis seront assez naïfs?... Voyons, Essarès, pourquoi veux-tu que nous transigions? Ton secret, nous le connaissons presque entièrement...

— Vous savez en quoi il consiste, mais vous ignorez les moyens de vous en servir. Vous ignorez, si l'on peut dire, l'« emplacement » de ce secret. Tout est là.

— Nous le découvrirons.

— Jamais.

— Si, ta mort nous facilitera les recherches.

— Ma mort? Dans quelques heures, grâce à la dénonciation du colonel, vous allez être traqués et pris au collet probablement, en tout cas inca-

pables de poursuivre vos recherches. Par conséquent, vous non plus, vous n'avez guère le choix. Ou l'argent que je vous propose, ou la prison.

— Et si nous acceptons, dit Bournef, que l'argument frappa, quand serons-nous payés?

— Tout de suite.

— La somme est donc là?

— Oui.

— Une somme misérable, je le répète?

— Non, beaucoup plus forte que tu n'espères, infiniment plus forte.

— Combien?

— Quatre millions. »

V

LE MARI ET LA FEMME

Les complices eurent un haut-le-corps, comme secoués par un choc électrique. Bournef se précipita.

« Hein? Que dis-tu?

— Je dis quatre millions, ce qui fait un million pour chacun de vous.

— Voyons!... quoi!... tu es bien sûr?... quatre millions?...

— Quatre millions. »

Le chiffre était tellement énorme, et la proposition si inattendue, que les complices éprouvèrent ce que Patrice Belval éprouvait de son côté. Ils crurent à un piège, et Bournef ne put s'empêcher de dire :

« En effet, l'offre dépasse nos prévisions... Aussi, je me demande pourquoi tu en arrives là.

— Tu te serais contenté de moins?

— Oui, dit Bournef franchement...

— Par malheur, je ne puis faire moins. Pour échapper à la mort, je n'ai qu'un moyen, c'est de t'ouvrir mon coffre. Or, mon coffre contient quatre paquets de mille billets. »

Bournef n'en revenait pas, et il se défiait de plus en plus.

« Qui t'assure qu'après avoir pris les quatre millions nous n'exigerons pas davantage?

— Exiger quoi? Le secret de l'emplacement?

— Oui.

— Non, puisque vous savez que j'aime autant mourir. Les quatre millions, c'est le maximum. Les veux-tu? Je ne réclame en échange aucune promesse, aucun serment, certain d'avance qu'une fois les poches pleines, vous n'aurez plus qu'une idée, c'est de filer, sans vous embarrasser d'un assassinat qui pourrait vous perdre. »

L'argument était si péremptoire que Bournef ne discuta plus.

« Le coffre est dans cette pièce?

— Oui, entre la première et la seconde fenêtre, derrière mon portrait. »

Bournef décrocha le tableau et dit :

« Je ne vois rien.

— Si. Le coffre est délimité par les moulures mêmes du petit panneau central. Au milieu, il y a une rosace, non pas en bois, mais en fer, et il y en a quatre autres aux quatre coins du panneau. Ces quatre-là se tournent vers la droite, par crans successifs, et suivant un mot qui est le chiffre de la serrure, le mot « Cora ».

— Les quatre premières lettres de Coralie? » fit Bournef, qui exécutait les prescriptions d'Essarès.

« Non, dit celui-ci, mais les quatre premières lettres du mot Coran. Tu y es? »

Au bout d'un instant, Bournef répondit :

« J'y suis. Et la clef?

— Il n'y a pas de clef. La cinquième lettre du mot, l'*n*, est la lettre de la rosace centrale. »

Bournef tourna cette cinquième rosace et, aussitôt, un déclic se produisit.

« Tu n'as plus qu'à tirer, ordonna Essarès. Bien. Le coffre n'est pas profond. Il est creusé dans une des pierres de la façade. Allonge la main. Tu trouveras quatre portefeuilles. »

En vérité, à ce moment, Patrice Belval s'attendait à ce qu'un événement insolite interrompît les recherches de

Bournef et le précipitât dans quelque gouffre subitement entr'ouvert par les maléfices d'Essarès. Et les trois complices devaient avoir cette appréhension désagréable, car ils étaient livides, et lui-même, Bournef, semblait n'agir qu'avec précaution et défiance.

Enfin il se retourna et revint s'asseoir auprès d'Essarès. Il avait entre les mains un paquet de quatre portefeuilles attachés ensemble par une sangle de toile, et qui étaient courts, mais d'une grosseur extrême. Il ouvrit l'un d'eux après avoir défait la boucle de la sangle.

Ses genoux, sur lesquels il avait déposé le précieux fardeau, ses genoux tremblaient, et, lorsqu'il eut saisi, à l'intérieur d'une des poches, une liasse énorme de billets, on eût dit que ses mains étaient celles d'un vieillard qui grelotte de fièvre. Il murmura :

« Des billets de mille... dix paquets de billets de mille. »

Brutalement, comme des gens prêts à se battre, chacun des complices empoigna un portefeuille, fouilla dedans et marmotta :

« Dix paquets... le compte y est... dix paquets de billets de mille. »

Et aussitôt l'un d'eux s'écria, d'une voix étranglée :

« Allons-nous-en... Allons-nous-en... »

Une peur subite les affolait. Ils ne pouvaient imaginer qu'Essarès leur eût livré une pareille fortune sans avoir un plan qui lui permît de la reprendre avant qu'ils fussent sortis de cette pièce. C'était là une certitude. Le plafond allait s'écrouler sur eux. Les murs allaient se rejoindre et les étouffer, tout en épargnant leur incompréhensible adversaire.

Patrice Belval, lui, ne doutait pas non plus. Le cataclysme était imminent, la revanche immédiate d'Essarès inévitable. Un homme comme lui, un lutteur aussi fort que celui-là paraissait l'être, n'abandonne pas aussi facilement une somme de quatre millions s'il n'a pas une idée de derrière la tête. Patrice se sentait oppressé, haletant. Depuis le début des scènes tragiques auxquelles il assistait, il n'avait pas encore frissonné d'une émotion plus violente, et il constata que le visage de maman Coralie exprimait la même intense anxiété. Bournef, cependant, recouvra un peu de sang-froid, et, retenant ses compagnons, il leur dit :



CORALIE LEVA LE BRAS ENCORE, ELLE ÉTAIT SUR LE POINT DE FRAPPER. (p. 35.)



« Pas de bêtises! Il serait capable, avec le vieux Siméon, de se détacher et de courir après nous. »

Tous quatre se servant d'une seule main, car, de l'autre, ils se cramponnaient à leur portefeuille, tous quatre ils fixèrent au fauteuil le bras d'Essarès, tandis que celui-ci maugréait :

« Imbéciles! Vous étiez venus avec l'intention de me voler un secret dont vous connaissez l'importance inouïe, et vous perdez l'esprit pour une misère de quatre millions. Tout de même, le colonel avait plus d'estomac. »

On le bâillonna de nouveau, et Bournef lui asséna sur la tête un coup de poing formidable qui l'étourdit.

« Comme cela, notre retraite est assurée, dit Bournef. »

Un de ses compagnons demanda :

« Et le colonel, nous le laissons?

— Pourquoi pas? »

Mais la solution dut lui paraître mauvaise, car il reprit :

« Après tout, non, notre intérêt n'est pas de compromettre davantage Essarès. Notre intérêt à tous est de disparaître le plus vite possible, Essarès comme nous, avant que cette damnée lettre du colonel arrive à la préfecture, c'est-à-dire, je suppose, avant midi.

— Et alors?

— Alors, chargeons-le dans l'auto et on le déposera n'importe où. La police se débrouillera.

— Et ses papiers?

— Nous allons le fouiller en cours de route. Aidez-moi. »

Ils bandèrent la blessure pour que le sang ne coulât plus, puis ils soulevèrent le cadavre, chacun le prenant par un membre, et ils sortirent sans qu'aucun d'eux eût lâché une seconde son portefeuille.

Patrice les entendit qui traversaient en toute hâte une autre pièce et, ensuite, qui piétinaient les dalles sonores d'un vestibule.

« C'est maintenant, se dit-il. Essarès ou Siméon vont presser un bouton, et les coquins seront bouclés. »

Essarès ne bougea pas.

Siméon ne bougea pas.

Le capitaine entendit tous les bruits de départ, le claquement de la porte cochère, la mise en marche du moteur, et enfin le ronflement de l'auto qui s'éloignait. Et ce fut tout. Rien ne s'était produit. Les complices s'enfuyaient avec les quatre millions.

Un long silence suivit, durant lequel l'angoisse de Patrice persista. Il ne pensait pas que le drame eût atteint sa dernière phase, et il avait si peur des choses imprévues qui pouvaient encore survenir qu'il voulut signaler sa présence à Coralie.

Une circonstance nouvelle l'en empêcha. Coralie s'était levée.

Le visage de la jeune femme n'offrait plus la même expression d'effarement et d'horreur, mais peut-être Patrice fut-il plus effrayé de la voir soudain animée d'une énergie mauvaise qui donnait aux yeux un éclat inaccoutumé et crispait les sourcils et les lèvres. Il comprit que maman Coralie se disposait à agir. Dans quel sens? Etait-ce là le dénouement du drame?

Elle se dirigea vers le coin où était appliqué, de son côté, l'un des deux escaliers tournants, et descendit lentement, mais sans essayer d'assourdir le bruit de ses pas.

Inévitablement son mari l'entendait. Dans la glace, d'ailleurs, Patrice vit qu'il dressait la tête et qu'il la suivait des yeux. En bas, elle s'arrêta.

Il n'y avait point d'indécision dans son attitude. Son plan devait être très net, et elle ne réfléchissait qu'au meilleur moyen de l'exécuter.

« Ah! se dit Patrice tout frémissant, que faites-vous, maman Coralie? »

Il sursauta. La direction qu'avait prise le regard de la jeune femme, en même temps que la fixité étrange de ce regard lui révélaient sa pensée secrète. Coralie avait aperçu le poignard, échappé aux mains du colonel, et tombé à terre.

Pas une seconde Patrice ne douta qu'elle ne voulût saisir ce poignard dans une autre intention que de frapper son mari. La volonté du meurtre était inscrite sur sa face livide, et de

telle façon que, avant même qu'elle fît un seul geste, un soubresaut de terreur secoua Essarès et qu'il chercha, par un effort de tous ses muscles, à briser les liens qui l'entravaient. Elle s'avança, s'arrêta de nouveau, et, d'un mouvement brusque, ramassa le poignard.

Presque aussitôt, elle fit encore deux pas. A ce moment, elle se trouvait à la hauteur et à droite du fauteuil où Essarès était couché. Il n'eut qu'à tourner un peu la tête pour la voir. Et il s'écoula une minute épouvantable. Le mari et la femme se regardaient.

Le bouillonnement d'idées, de peurs, de haines, de passions désordonnées et contraires qui agitait le cerveau de ces deux êtres dont l'un allait tuer et dont l'autre allait mourir, se répercutait dans l'esprit de Patrice Belval et dans la profondeur de sa conscience. Que devait-il faire? Quelle part devait-il prendre au drame qui se jouait en face de lui? Devait-il intervenir, empêcher Coralie de commettre l'acte irréparable, ou bien devait-il le commettre lui-même en cassant d'une balle de son revolver la tête de l'homme?

Mais, pour dire la vérité, depuis le début il y avait en Patrice Belval un sentiment qui se mêlait à tous les autres, le dominait peu à peu et rendait illusoire toute lutte intérieure, un sentiment de curiosité poussé jusqu'à l'exaspération. Non point la curiosité banale de connaître les dessous d'une affaire ténébreuse, mais celle plus haute de connaître l'âme mystérieuse d'une femme qu'il aimait, qui était emportée par le tourbillon des événements, et qui, soudain, redevenant maîtresse d'elle-même, prenait en toute liberté et avec un calme impressionnant la plus terrifiante des résolutions. Et alors d'autres questions s'imposaient à lui. Cette résolution, pourquoi la prenait-elle? Etait-ce une vengeance, un châtiment, l'assouvissement d'une haine?

Patrice Belval demeura immobile.

Coralie leva le bras. Devant elle, son mari ne tentait même plus ces mouvements de désespoir qui indiquent l'effort suprême. Il n'y avait dans ses yeux ni prières, ni menaces. Il était résigné. Il attendait.

Non loin d'eux, le vieux Siméon, toujours ficelé, se dressait à demi sur ses coudes et les contemplait éperdument. Coralie leva le bras encore. Tout son être se haussait et se grandissait dans un élan invisible où toutes ses forces accouraient au service de sa volonté. Elle était sur le point de frapper. Son regard choisissait la place où elle frapperait. Pourtant, ce regard devenait moins dur et moins sombre. Il sembla même à Patrice qu'il y flottait une certaine hésitation et que Coralie retrouvait, non point sa douceur habituelle, mais un peu de sa grâce féminine.

« Ah! maman Coralie, se dit Patrice, te voilà revenue. Je te reconnais. Quel que soit le droit que tu te croyais de tuer cet homme, tu ne tueras pas... et j'aime mieux ça. »

Lentement le bras de la jeune femme retomba le long de son corps. Les traits se détendirent. Patrice devina le soulagement immense qu'elle éprouvait à échapper aux étreintes de l'idée fixe qui la contraignait au meurtre. Elle examina son poignard avec étonnement, comme si elle sortait d'un cauchemar affreux. Puis, se penchant sur son mari, elle se mit à couper ses liens.

Elle fit cela avec une répugnance visible, évitant pour ainsi dire de le toucher et fuyant son regard. Une à une, les cordes furent tranchées. Essarès était libre.

Ce qui se passa alors fut la chose la plus déconcertante. Sans un mot de remerciement pour sa femme, et sans un mot de colère non plus contre elle, cet homme qui venait de subir un supplice cruel et que la souffrance brûlait encore, cet homme se précipita, titubant et les pieds nus, vers un appareil téléphonique posé sur une table et que des fils reliaient à un poste fixé à la muraille.

On eût dit un homme affamé, qui aperçoit un morceau de pain et qui s'en empare avidement. C'est le salut, le retour à la vie. Tout pantelant, Es-

sarès décrocha le récepteur et cria :

« Central 39-40. »

Puis, aussitôt, il se tourna vers sa femme :

« Va-t-en ! »

Elle parut ne pas entendre. Elle s'était inclinée vers le vieux Siméon et le délivrait également.

Au téléphone, Essarès s'impatientait :

« Allo... Mademoiselle... ce n'est pas pour demain, c'est pour aujourd'hui, et tout de suite... Le 39-40... tout de suite... »

Et, s'adressant à Coralie, il répéta d'un ton impérieux :

« Va-t-en !... »

Elle fit signe qu'elle ne s'en irait pas et que, au contraire, elle voulait écouter. Il lui montra le poing et redit :

« Va-t-en ! Va-t-en !... Je t'ordonne de t'en aller. Toi aussi, va-t-en, Siméon. »

Le vieux Siméon se leva et s'avança vers Essarès. On eût dit qu'il voulait parler et, sans doute, protester. Mais son geste demeurait indécis, et, après un moment de réflexion, il se dirigea vers la porte, sans avoir prononcé un seul mot, et sortit.

« Va-t-en ! Va-t-en ! » reprit Essarès, en menaçant sa femme de toute son attitude.

Mais Coralie se rapprocha de lui et se croisa les bras avec une obstination où il y avait du défi.

Au même instant, la communication dut s'établir, car Essarès demanda :

« Le 39-40? Ah ! bien... »

Il hésita. Evidemment, la présence de Coralie lui était extrêmement désagréable, et il allait dire des choses qu'elle n'aurait pas dû connaître. Mais l'heure pressait sans doute. Il prit son parti brusquement et prononça, en anglais, les deux récepteurs collés aux oreilles :

« C'est toi, Grégoire?... C'est moi, Essarès... Allo... Oui, je te téléphone de la rue Raynouard... Ne perdons pas de temps... Ecoute... »

Il s'assit et continua :

« Voici. Mustapha est mort. Le colonel aussi... Mais, sacrebleu ! ne m'interromps pas, ou nous sommes fichus...

« Eh ! oui, fichus, et toi aussi... Ecoute, ils sont tous venus, le colonel, Bournef, toute la bande, et ils m'ont volé par force, par menace... J'ai expédié le colonel. Seulement il avait écrit à la préfecture, nous dénonçant tous. La lettre arrivera tantôt. Alors, tu comprends. Bournef et ses trois forbans vont se mettre à l'abri. Le temps de passer chez eux et de ramasser leurs papiers... Je calcule qu'ils seront chez toi dans une heure, deux heures au plus. C'est le refuge certain. C'est eux qui l'ont préparé sans savoir que nous nous connaissons, toi et moi. Donc, pas d'erreur possible. Ils vont venir... »

Essarès se tut. Après avoir réfléchi, il poursuivit :

« Tu as toujours une double clef de chacune des pièces qui leur serviront de chambre? Oui?... Bien. Et tu as aussi en double les clefs qui ouvrent les placards de ces pièces? Oui? Parfait. Eh bien, dès qu'ils dormiront, ou plutôt dès que tu seras sûr qu'ils dorment profondément, pénètre chez eux et fouille les placards. Il est inévitable que chacun d'eux y cachera sa part du butin. Tu la trouveras facilement. Ce sont les quatre portefeuilles que tu connais. Mets-les dans ton sac de voyage, décampe au plus vite et rejoins-moi. »

Une nouvelle pause. Cette fois Essarès écoutait. Il reprit :

« Qu'est-ce que tu dis? Rue Raynouard? Ici? Me rejoindre ici? Mais tu es fou ! T'imagines-tu que je puisse rester maintenant, après la dénonciation du colonel? Non, va m'attendre à l'hôtel, près de la gare. J'y serai vers midi ou une heure, peut-être plus tard. Ne t'inquiète pas. Déjeune tranquillement et nous aviserons. Allo, c'est compris? En ce cas, je réponds de tout. A tantôt. »

La communication était terminée, et l'on eût pu croire que, toutes ses mesures prises pour rentrer en possession des quatre millions, Essarès n'avait plus aucun sujet d'inquiétude. Il raccrocha les récepteurs, gagna le fauteuil où il avait subi la torture, tourna le

dossier du côté du feu, s'assit, rabattit sur ses pieds le bas de son pantalon, mit ses chaussettes et enfila ses chaussons, tout cela péniblement, et non sans quelques grimaces de douleur, mais calmement, et comme un homme qui n'a pas besoin de se presser.

Coralie ne le quittait pas des yeux.

« Je devrais partir », pensa le capitaine Belval, un peu gêné à l'idée de surprendre les paroles qu'échangeraient le mari et la femme.

Il resta cependant. Il avait peur pour maman Coralie. Ce fut Essarès qui engagea l'attaque.

« Eh bien, fit-il, qu'est-ce que tu as à me regarder ainsi? »

Elle murmura, contenant sa révolte :

« Alors, c'est vrai? Je n'ai pas le droit de douter? »

Il ricana :

« Pourquoi mentirais-je? Je n'aurais pas téléphoné devant toi si je n'avais été sûr que tu étais là, avant, dès le début.

— J'étais là-haut.

— Donc, tu as tout entendu?

— Oui.

— Et tout vu?

— Oui.

— Et, voyant le supplice qu'on m'infligeait, et entendant mes cris, tu n'as rien fait pour me défendre, pour me défendre contre la torture, contre la mort!

— Rien, puisque je savais la vérité.

— Quelle vérité?

— Celle que je soupçonnais sans oser l'admettre.

— Quelle vérité? répéta-t-il plus fortement.

— La vérité sur votre trahison.

— Tu es folle. Je ne trahis pas.

— Ah! ne jouez pas sur les mots. En effet, une partie de cette vérité m'échappe, je n'ai pas compris tout ce que ces hommes ont dit, et ce qu'ils réclamaient de vous. Mais ce secret qu'ils voulaient vous arracher, c'est un secret de trahison. »

Il haussa les épaules.

« On ne trahit que son pays, je ne suis pas Français.

— Vous êtes Français, s'écria-t-elle. Vous avez demandé à l'être, et vous l'avez obtenu. Vous m'avez épousée en France, et c'est en France que vous habitez, et que vous avez fait fortune. C'est donc la France que vous trahissez.

— Allons donc! et au profit de qui?

— Ah! voilà ce que je ne comprends pas non plus. Depuis des mois, depuis des années même, le colonel, Bournef, tous vos anciens complices et vous, vous avez accompli une œuvre énorme, oui énorme, ce sont eux qui l'ont dit, et maintenant il semble que vous vous disputez les bénéfices de l'entreprise commune, et les autres vous accusent de les empocher, ces bénéfices, à vous tout seul, et de garder un secret qui ne vous appartient pas. En sorte que j'entrevois une chose plus malpropre peut-être et plus abominable que la trahison... je ne sais quelle besogne de voleur et de bandit.

— Assez! »

L'homme frappait du poing sur le bras du fauteuil. Coralie ne parut pas s'effrayer. Elle prononça :

« Assez, vous avez raison. Assez de mots entre nous. D'ailleurs, il y a un fait qui domine tout, votre fuite. C'est l'aveu. La police vous fait peur. »

Il haussa de nouveau les épaules.

« Je n'ai peur de rien.

— Soit, mais vous partez.

— Oui.

— Alors, finissons-en. A quelle heure partez-vous?

— Tantôt, vers midi.

— Et si l'on vous arrête?

— On ne m'arrêtera pas.

— Si l'on vous arrête, cependant?

— On me relâchera.

— Tout au moins on fera une enquête, un procès?

— Non, l'affaire sera étouffée.

— Vous l'espérez...

— J'en suis sûr.

— Dieu vous entende! Et vous quitterez la France, sans doute?

— Dès que je le pourrai.

— C'est-à-dire?...

— Dans deux ou trois semaines.

— Prévenez-moi, ce jour-là, pour que je respire enfin.

— Je te préviendrai, Coralie, mais pour une autre raison.

— Laquelle?

— Pour que tu puisses me rejoindre.

— Vous rejoindre! »

Il sourit méchamment.

« Tu es ma femme. La femme doit suivre son mari, et tu sais même que, dans ma religion, le mari a tous les droits sur sa femme, même le droit de mort. Or, tu es ma femme. »

Coralie secoua la tête, et d'un ton de mépris indicible :

« Je ne suis pas votre femme. Je n'ai pour vous que de la haine et de l'horreur. Je ne veux plus vous voir, et, quoi qu'il arrive, quelles que soient vos menaces, je ne vous verrai plus. »

Il se leva et, marchant vers elle, courbé en deux, tout tremblant sur ses jambes, il articula, les poings serrés de nouveau :

« Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que tu oses dire? Moi, moi, le maître, je t'ordonne de me rejoindre au premier appel.

— Je ne vous rejoindrai pas. Je le jure devant Dieu. Je le jure sur mon salut éternel. »

Il trépigna de rage. Sa figure devint atroce, et il vociféra :

« C'est que tu veux rester, alors! Oui, tu as des raisons que j'ignore, mais qu'il est facile de deviner... Des raisons de cœur, n'est-ce pas?... Il y a quelque chose dans ta vie, sans doute?... Tais-toi! tais-toi!... Est-ce que tu ne m'as pas toujours détesté?... Ta haine n'est pas d'aujourd'hui. Elle date de la première minute, d'avant même notre mariage... Nous avons toujours vécu comme des ennemis mortels. Moi, je t'aimais... Moi, je t'adorais... Un mot de toi, et je serais tombé à tes pieds. Le bruit seul de tes pas me remue jusqu'au cœur... Mais toi, c'est de l'horreur que tu éprouves. Et tu t'imagines que tu vas refaire ta vie, sans moi? Mais j'aimerais mieux te tuer, ma petite. »

Ses doigts s'étaient resserrés, et ses mains ouvertes palpitaient à droite et à gauche de Coralie, tout près de sa tête, comme autour d'une proie qu'elles semblaient sur le point d'écraser. Un frisson nerveux faisait claquer sa mâchoire. Des gouttes de sueur luisaient le long de son crâne.

En face de lui, Coralie, frêle et petite, demeurait impassible. Patrice Belval, que l'angoisse étreignait, et qui se préparait à l'action, ne pouvait lire sur son calme visage que du dédain et de l'aversion. A la fin, Essarès, parvenant à se dominer, prononça :

« Tu me rejoindras, Coralie. Que tu le veuilles ou non, je suis ton mari. Tu l'as bien senti tout à l'heure, quand la volonté du meurtre t'a armée contre moi et que tu n'as pas eu le courage d'aller jusqu'au bout de ton dessein. Il en sera toujours ainsi. Ta révolte s'apaisera, et tu rejoindras celui qui est ton maître. »

Elle répondit :

« Je resterai pour lutter contre toi, ici, dans cette maison même. L'œuvre de trahison que tu as accomplie, je la détruirai. Je ferai cela sans haine, car je n'ai plus de haine, mais je le ferai sans répit, pour réparer le mal. »

Il dit tout bas :

« Moi, j'ai de la haine. Prends garde à toi, Coralie. Le moment même où tu croiras n'avoir plus rien à craindre sera peut-être celui où je te demanderai des comptes. Prends garde. »

Il pressa le bouton d'une sonnette électrique. Le vieux Siméon ne tarda pas à entrer. Il lui dit :

« Alors les deux domestiques se sont esquivés? »

Et, sans attendre la réponse, il reprit :

« Bon voyage. La femme de chambre et la cuisinière suffiront pour assurer le service. Elles n'ont rien entendu, elles. Non, n'est-ce pas? elles couchent trop loin. N'importe, Siméon, tu les surveilleras après mon départ. »

Il observa sa femme, étonné qu'elle ne s'en allât pas, et il dit à son secrétaire :

« Il faut que je sois debout à six heures pour tout préparer, et je suis mort de fatigue. Conduis-moi jusqu'à ma chambre. Ensuite, tu reviendras éteindre. »

Il sortit avec l'aide de Siméon.

Aussitôt, Patrice Belval comprit que Coralie n'avait pas voulu faiblir devant son mari, mais qu'elle était à bout d'énergie et incapable de marcher. Prise de défaillance, elle tomba à genoux, en faisant le signe de la croix.

Quand elle put se relever, quelques minutes plus tard, elle avisa sur le tapis, entre elle et la porte, une feuille de papier à lettre où son nom était inscrit. Elle ramassa et lut :

« *Maman Coralie, la lutte est au-des-*
« *sus de vos forces. Pourquoi ne pas*
« *faire appel à mon amitié ? Un geste*
« *et je suis près de vous.* »

Elle chancela, étourdie par la découverte inexplicable de cette lettre, et troublée par l'audace de Patrice. Mais, rassemblant dans un effort suprême tout ce qui lui restait de volonté, elle sortit à son tour, sans avoir fait le geste que Patrice implorait.

VI

SEPT HEURES DIX-NEUF

Cette nuit-là, dans sa chambre de l'annexe, Patrice ne put dormir. A l'état de veille, il continuait de se sentir oppressé et traqué, comme s'il eût subi les affres d'un cauchemar monstrueux. Il avait l'impression que les événements furieux, où il jouait à la fois un rôle de témoin déconcerté et d'acteur impuissant, ne s'arrêtaient pas, tandis qu'il essayait, lui, de se reposer, mais que, au contraire, ils se déchaînaient avec plus d'intensité et plus de violence. Les adieux du mari et de la femme ne mettaient pas fin, même momentanément, aux dangers qui menaçaient Coralie. De tous côtés des périls surgissaient, et Patrice Belval s'avouait incapable de les prévoir, et, plus encore, de les conjurer.

Après deux heures d'insomnie, il ralluma son électricité, et, sur un petit registre, se mit à écrire, en des pages rapides, l'histoire de la demi-journée qu'il venait de vivre. Il espérait ainsi débrouiller un peu l'inextricale écheveau.

A six heures, il alla réveiller Ya-Bon et le ramena. Puis, planté devant le nègre ahuri, les bras croisés, il lui jeta :

« Alors, tu estimes que ta tâche est accomplie ! Pendant que je turbine en pleines ténèbres, monsieur dort, et tout va bien ! Mon cher, vous avez une conscience rudement élastique. »

Le mot élastique amusa fort le Sénégalais, dont la bouche s'élargit encore et qui grogna de plaisir.

« Assez de discours, ordonna le capitaine. On n'entend que toi. Prends un siège, lis ce mémoire, et donne-moi ton opinion motivée. Quoi? tu ne sais pas lire? Eh bien! vrai, ce n'était pas la peine d'user la peau de ton derrière sur les bancs des lycées et des collèges du Sénégal ! Singulière éducation ! »

Il soupira et, lui arrachant le manuscrit :

« Ecoute, réfléchis, raisonne, déduis et conclus. Donc voici où nous en sommes. Je résume :

« 1° Il y a un sieur Essarès bey, banquier richissime, lequel sieur est la dernière des fripouilles et trahit à la fois la France, l'Egypte, l'Angleterre, la Turquie, la Bulgarie et la Grèce... à preuve que ses complices lui chauffent les pieds. Sur quoi il en tue et en démolit quatre à l'aide d'autant de millions, lesquels millions il charge un autre complice de les lui rattraper en l'espace de cinq minutes. Et tout ce joli monde va rentrer sous terre à onze heures du matin, car, à midi, la police entre en scène. Bien. »

Patrice Belval reprit haleine et poursuivit.

« 2° Maman Coralie — je me demande un peu pourquoi, par exemple — a épousé fripouille bey. Elle le dé-

teste et veut le tuer. Lui l'aime et veut la tuer. Il y a aussi un colonel qui l'aime et qui en meurt, et un certain Mustapha qui l'enlève pour le compte du colonel, et qui en meurt aussi, étranglé par un Sénégalais, Et il y a enfin un capitaine français, un demi-cul-de-jatte, qui l'aime également, qu'elle fuit parce qu'elle est mariée à un homme qu'elle exècre, et avec lequel capitaine elle a partagé en deux, dans une existence antérieure, un grain d'améthyste. Joins à cela comme accessoires une clef rouillée, une cordelette de soie rouge, un chien asphyxié et une grille de charbons rouges. Et si tu t'avises de comprendre un seul mot à mes explications, je te flanque mon pilon quelque part, car, moi, je n'y comprends rien du tout, et je suis ton capitaine. »

Ya-Bon riait de toute sa bouche et de toute la plaie béante qui fendait une des joues. Selon l'ordre de son capitaine, d'ailleurs, il ne comprenait absolument rien à l'affaire, et pas grand'-chose au discours de Patrice, mais lorsque Patrice s'adressait à lui de ce ton bourru, il trépignait de joie.

« Assez, commanda le capitaine. C'est à mon tour de raisonner, de déduire et de conclure. »

Appuyé contre la cheminée, les deux coudes sur le marbre, il se serra la tête entre les mains. Sa gaîté, qui provenait d'une nature habituellement insouciante, n'était cette fois qu'une gaîté de surface. Au fond il ne cessait de songer à Coralie avec une appréhension douloureuse. Que faire pour la protéger?

Plusieurs projets se dessinaient en lui : lequel choisir? Devait-il chercher, grâce au numéro du téléphone, la retraite de ce nommé Grégoire, chez qui Bournef et ses compagnons s'étaient réfugiés? Devait-il avertir la police? Devait-il retourner rue Raynouard? Il ne savait pas. Agir, oui, il en était capable, si l'acte consistait à se jeter dans la bataille avec toute son ardeur et toute sa furie. Mais préparer l'action, deviner les obstacles, déchirer les ténèbres, et, comme il le disait, apercevoir l'invisible et saisir l'insaisissable, cela n'était pas dans ses moyens.

Il se retourna brusquement vers Ya-Bon, que son silence désolait.

« Qu'est-ce que tu as avec ton air lugubre! Aussi c'est toi qui m'assombris. Tu vois toujours les choses en noir... comme un nègre... Décampe. »

Ya-Bon s'en allait tout déconfit, mais on vint frapper à la porte, et quelqu'un cria du dehors :

« Mon capitaine, on vous téléphone. »

Patrice sortit précipitamment. Qui diable pouvait lui téléphoner à cette heure matinale?

« De la part de qui? demanda-t-il à l'infirmière qui le précédait.

— Ma foi, je ne sais pas, mon capitaine... Une voix d'homme... qui paraissait avoir hâte de vous parler. On avait sonné assez longtemps. J'étais en bas à la cuisine... »

Malgré lui, Patrice évoquait le téléphone de la rue Raynouard, dans la grande salle de l'hôtel Essarès. Les deux faits avaient-ils quelque rapport entre eux?

Il descendit un étage et suivit un couloir. L'appareil se trouvait au delà d'une antichambre, dans une pièce qui servait alors de lingerie, et où il s'enferma.

« Allo!... c'est moi, le capitaine Belval. De quoi s'agit-il? »

Une voix, une voix d'homme en effet, et qu'il ne connaissait pas, lui répondit, mais si essoufflée, si haletante!

« Capitaine Belval!... Ah! c'est bien... Vous voilà... mais j'ai bien peur qu'il ne soit trop tard... aurais-je le temps... Tu as reçu la clef et la lettre?...

— Qui êtes-vous?

— Tu as reçu la clef et la lettre? insista la voix.

— La clef oui, mais pas la lettre, répliqua Patrice.

— Pas la lettre! Mais c'est effrayant. Alors tu ne sais pas?... »

Un cri rauque heurta l'oreille de Patrice, puis au bout de la ligne il entendit des sons incohérents, le bruit d'une discussion. Puis la voix sembla

se coller à l'appareil, et il la perçut distinctement qui bégayait :

« Trop tard... Patrice... c'est toi?... Ecoute, le médaillon d'améthyste... oui, je l'ai sur moi... le médaillon... Ah! trop tard... j'aurais tant voulu. Patrice... Coralie... Patrice... Patrice... »

Puis un grand cri de nouveau, un cri déchirant, et des clameurs plus lointaines où Patrice crut discerner : « Au secours... au secours... Oh! l'assassin, le misérable... » clameurs qui s'affaiblirent peu à peu. Ensuite, le silence. Et soudain, là-bas, un petit claquement. L'assassin avait raccroché le récepteur.

Cela n'avait pas duré vingt secondes. Quand Patrice voulut à son tour replacer le cornet, il dut faire un effort pour le lâcher, tellement ses doigts s'étaient crispés autour du métal.

Il demeura interdit. Ses yeux s'étaient fixés sur une grande horloge que l'on voyait sur un bâtiment de la cour, à travers la fenêtre, et qui marquait sept heures dix-neuf, et il répétait machinalement ces chiffres en leur attribuant une valeur documentaire. Puis il se demanda, tellement la scène tenait de l'irréel, si tout cela était vrai, et si le crime ne s'était pas perpétré en lui-même, dans les profondeurs de son cerveau endolori.

Mais l'écho des clameurs vibrait encore à son oreille, et tout à coup il reprit le cornet, comme quelqu'un qui se rattache désespérément à un espoir confus.

« Allo... mademoiselle... c'est vous qui m'avez appelé au téléphone? Vous avez entendu les cris?... Allo! allo!... »

Personne ne répondait, il se mit en colère, injuria la demoiselle, sortit de la lingerie, rencontra Ya-Bon et le bouscula.

« Fiche le camp! C'est de ta faute... Evidemment! tu aurais dû rester là-bas et veiller sur Coralie. Et puis, tiens, tu vas y aller et te mettre à sa disposition. Et moi, je vais prévenir la police... Si tu ne m'en avais pas empêché, il y a longtemps que ce serait fait et nous n'en serions pas là. Va, galope. » Il le retint.

« Non, ne bouge pas. Ton plan est absurde. Reste ici. Ah! pas ici, auprès de moi, par exemple! Tu manques trop de sang-froid, mon petit. »

Il le poussa dehors et rentra dans la lingerie qu'il arpenta en tous sens avec une agitation qui se traduisait en gestes irrités et en paroles de courroux. Pourtant, au milieu de son désarroi, une idée peu à peu se faisait jour : c'est que, somme toute, il n'avait aucune preuve que la chose se fût passée dans l'hôtel de la rue Raynouard. Le souvenir qu'il gardait ne devait pas l'obséder au point de le conduire toujours à la même vision et toujours au même décor tragique. Certes, le drame se poursuivait, comme il en avait eu le pressentiment, mais ailleurs peut-être et loin de Coralie.

Et cette première idée en amena une autre : pourquoi ne pas s'enquérir dès maintenant?

« Oui, pourquoi pas? se dit-il. Avant de déranger la police, de retrouver le numéro de l'individu qui m'a demandé, et de remonter ainsi au point de départ, — procédés qu'on emploiera par la suite, — qui m'empêche, moi, de téléphoner immédiatement rue Raynouard, sous n'importe quel prétexte et de la part de n'importe qui? J'aurai des chances, alors, de savoir à quoi m'en tenir... »

Patrice sentait bien que le procédé ne valait pas grand'chose. Si personne ne répondait, cela prouvait-il que le crime avait eu lieu là-bas? ou plutôt, tout simplement, que personne n'était encore levé?

Mais le besoin d'agir le décida. Il chercha dans l'annuaire le numéro d'Essarès bey et, résolument, téléphona. L'attente lui causa une émotion insupportable. Puis il reçut un choc qui l'ébranla des pieds à la tête. La communication était établie. Quelqu'un, là-bas, se présentait à son appel.

« Allo, dit-il.

— Allo, fit une voix. Qui est à l'appareil? »

C'était la voix d'Essarès bey.

Bien qu'il n'y eût là rien que de fort naturel, puisque, à cette heure, Essarès devait ranger ses papiers et préparer sa fuite, Patrice fut si interloqué qu'il ne savait que dire et qu'il prononça les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit.

« Monsieur Essarès bey?

— Oui. A qui ai-je l'honneur?...

— C'est de la part d'un des blessés de l'ambulance en traitement à l'annexe...

— Le capitaine Belval peut-être? »

Patrice fut absolument déconcerté. Le mari de Coralie le connaissait donc? Il balbutia :

« Oui... en effet, le capitaine Belval.

— Ah! quelle chance, mon capitaine! s'écria Essarès bey d'un ton ravi. Précisément, j'ai téléphoné il y a un instant à l'annexe pour demander...

— Ah! c'était vous... interrompit Patrice, dont la stupeur n'avait pas de bornes.

— Oui, je voulais savoir à quelle heure je pourrais communiquer avec le capitaine Belval, afin de lui adresser tous mes remerciements.

— C'était vous... c'était vous... répéta Patrice, de plus en plus bouleversé... »

L'intonation d'Essarès marqua de la surprise.

« Oui, n'est-ce pas, dit-il, la coïncidence est curieuse? Par malheur, j'ai été coupé, ou plutôt une autre communication est venue s'embrancher sur la mienne.

— Alors, vous avez entendu?

— Quoi donc, mon capitaine?

— Des cris...

— Des cris?

— Du moins il m'a semblé, mais la communication était si indistincte!...

— Pour ma part, j'ai simplement entendu quelqu'un qui vous demandait et qui était très pressé. Comme, moi, je ne l'étais pas, j'ai refermé, et j'ai remis à plus tard le plaisir de vous remercier.

— De me remercier?

— Oui, je sais de quelle agression ma femme a été l'objet hier soir, et comment vous l'avez sauvée. Aussi, je tiens à vous voir et à vous exprimer ma reconnaissance. Voulez-vous que nous prenions rendez-vous? A l'ambulance, par exemple? Aujourd'hui, vers trois heures... »

Patrice ne répliquait pas. L'audace de cet homme menacé d'arrestation et qui s'apprêtait à fuir le déconcertait. En même temps, il se demandait à quel motif réel Essarès bey avait obéi, en téléphonant, sans que rien l'y obligeât. Mais son silence ne troubla pas le banquier, qui continua ses politesses et termina son inexplicable communication par un monologue où il répondait avec la plus grande aisance aux questions qu'il posait lui-même.

Puis les deux hommes se dirent adieu. C'était fini.

Malgré tout, Patrice se sentait plus tranquille. Il rentra dans sa chambre, se jeta sur son lit et dormit deux heures. Puis il fit venir Ya-Bon.

« Une autre fois, lui dit-il, tâche de commander à tes nerfs et de ne pas perdre la tête comme tout à l'heure. Tu as été ridicule. Mais n'en parlons plus. As-tu déjeuné? Non. Moi non plus. As-tu passé la visite? Non? Moi non plus. Et justement le major m'a promis de m'enlever ce sinistre bandeau qui m'enveloppe la tête. Tu penses si cela me fait plaisir! Une jambe de bois, soit, mais une tête enveloppée de linge, pour un amoureux! Va, dépêche-toi. Et quand on sera prêt, en route pour l'ambulance. Maman Coralie ne peut pas me défendre de l'y retrouver! »

Patrice était tout heureux. Ainsi qu'il le disait, une heure plus tard, à Ya-Bon, durant le trajet vers la porte Maillot, les ténèbres commençaient à se dissiper.

« Mais oui, mais oui, Ya-Bon, ça commence. Et voici où nous en sommes. D'abord, Coralie n'est pas en danger. Comme je l'espérais, la lutte se passe loin d'elle, sans doute entre les complices et à propos de leurs millions. Quant au malheureux qui m'a téléphoné et dont j'ai entendu les cris

d'agonie, c'était évidemment un ami inconnu, puisqu'il m'appelait Patrice et me tutoyait. C'est lui, certainement, qui m'a envoyé la clef du jardin. Malheureusement, la lettre qui accompagnait l'envoi de cette clef a été égarée. Enfin, pressé par les événements, il allait tout me confier, lorsque l'attaque s'est produite. Qui l'a attaqué, dis-tu? Probablement un des complices que ces révélations effrayaient. Voilà, Ya-Bon. Tout cela est d'une clarté aveuglante. Il se peut, d'ailleurs, que la vérité soit exactement le contraire de ce que j'avance. Mais, je m'en moque. L'essentiel, c'est de s'appuyer sur une hypothèse, vraie ou fausse. D'ailleurs, si la mienne est fausse, je me réserve d'en rejeter sur toi toute la responsabilité. A bon entendeur... »

Après la porte Maillot, ils prirent une automobile, et Patrice eut l'idée de faire un détour par la rue Raynouard. Comme ils débouchaient au carrefour de Passy, ils aperçurent maman Coralie qui sortait de la rue Raynouard, accompagnée du vieux Siméon.

Elle avait arrêté une auto, Siméon s'installa sur le siège.

Suivis par Patrice, ils allèrent jusqu'à l'ambulance des Champs-Elysées.

Il était onze heures.

« Tout va bien, dit Patrice. Pendant que son mari se sauve, elle ne veut elle, rien changer à sa vie quotidienne. »

Ils déjeunèrent aux environs, se promenèrent le long de l'avenue, tout en surveillant l'ambulance, puis s'y rendirent à une heure et demie.

Tout de suite Patrice avisa, au fond d'une cour vitrée où les soldats se réunissaient, le vieux Siméon qui, la moitié de la tête enveloppée de son cache-nez habituel, ses grosses lunettes jaunes devant les yeux, fumait sa pipe sur la chaise qu'il occupait chaque fois.

Quant à maman Coralie, elle se tenait au troisième étage, dans une des salles de son service, assise au chevet d'un malade dont elle gardait la main entre les siennes. L'homme dormait.

Maman Coralie parut très lasse à Patrice. Ses yeux cernés et son visage plus pâle encore qu'à l'ordinaire attestaient sa fatigue.

« Ma pauvre maman, pensa-t-il, tous ces gredins-là finiront par te tuer. »



AU BOUT DE LA LIGNE, IL ENTENDIT DES SONS INCOHÉRENTS. (p. 40.)



Il comprenait maintenant, au souvenir des scènes de la nuit précédente, pourquoi Coralie dérobait ainsi son existence et s'efforçait, au moins pour ce petit monde de l'ambulance, de n'être que la sœur charitable qu'on appelle par son prénom. Soupçonnant les infamies dont elle était entourée, elle reniait le nom de son mari et cachait le lieu de sa demeure. Et les obstacles que sa volonté et que sa pudeur accumulaient la défendaient si bien que Patrice n'osait approcher d'elle.

« Ah mais! ah mais! se dit-il, cloué au seuil de la porte, et regardant la jeune femme de loin, sans être vu d'elle, je ne vais pas cependant lui faire tenir ma carte! »

Il se déterminait à entrer lorsqu'une femme, qui avait monté l'escalier en parlant assez fort, s'écria, près de lui:

« Où est madame?... Il faut qu'elle vienne tout de suite, Siméon... »

Le vieux Siméon, qui était monté aussi, désigna Coralie au fond de la salle, et la femme s'élança.

Elle dit quelques mots à Coralie, qui sembla bouleversée et qui se mit à courir vers la porte, passa devant Patrice et descendit l'escalier rapidement, suivie de Siméon et de la femme.

« J'ai une auto, madame, balbutiait celle-ci, essoufflée. J'ai eu la chance de trouver une auto en sortant de la maison et je l'ai gardée. Dépêchons-nous, madame... Le commissaire de police m'a ordonné... »

Patrice, qui descendait également, n'entendit plus rien, mais ces derniers mots le décidèrent. Il saisit Ya-Bon au passage et tous deux sautèrent dans une automobile dont le chauffeur reçut comme consigne de suivre l'auto de Coralie.

« Du nouveau, Ya-Bon, du nouveau, raconta le capitaine; les faits se précipitent. Cette femme est évidemment une domestique de l'hôtel Essarès, et elle vient chercher sa maîtresse sur l'ordre du commissaire de police. Donc, la dénonciation du colonel produit son effet. Visite domiciliaire, enquête, tous les ennuis pour maman Coralie. Et tu as le culot de me conseiller la discrétion? Tu t'imagines que je vais la laisser seule pendant cette crise? Quelle sale nature que la tienne, mon pauvre Ya-Bon! »

Une idée le frappa et il s'écria :

« Saperlote Pourvu que cette fripouille d'Essarès ne se soit pas laissé pincer! Ce serait la catastrophe! Mais aussi, il était trop sûr de lui. Il aura lanterné... »

Durant tout le trajet, cette crainte surexcita le capitaine Belval et lui enleva toute espèce de scrupule. A la fin, sa certitude était absolue. Seule l'arrestation d'Essarès avait pu provoquer la démarche affolée de la domestique et le départ précipité de Coralie. Dans ces conditions, comment hésiterait-il à intervenir dans une affaire où ses révélations étaient de nature à éclairer la justice? D'autant que, ces révélations, il pourrait, en les accentuant ou en les atténuant, faire en sorte qu'elles ne servissent qu'à l'intérêt de Coralie...

Les deux voitures s'arrêtèrent donc presque en même temps devant l'hôtel Essarès, où stationnait déjà une autre automobile. Coralie descendit et disparut sous la voûte cochère.

La femme de chambre et Siméon franchirent aussi le trottoir.

« Viens », dit Patrice au Sénégalais.

La porte était entr'ouverte et Patrice entra. Dans le grand vestibule, il y avait deux agents de planton.

Patrice les salua d'un geste hâtif et passa en homme qui est de la maison, et dont l'importance est si considérable que rien d'utile ne pourrait s'y faire en dehors de lui.

Le son de ses pas sur les dalles lui rappela la fuite de Bournef et de ses complices. Il était dans le bon chemin. D'ailleurs, un salon s'ouvrait à gauche, celui par lequel les complices avaient emporté le cadavre du colonel, et qui communiquait avec la bibliothèque. Des bruits de voix venaient de ce côté. Il traversa le salon.

A ce moment, il entendit Coralie qui s'exclamait avec un accent de terreur :

« Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu! est-ce possible? »

Deux autres agents lui barrèrent la porte. Il leur dit :

« Je suis parent de Madame Essarès... le seul parent...

— Nous avons ordre, mon capitaine...

— Je le sais bien, parbleu! Ne laissez entrer personne! Ya-Bon, reste ici. »

Il passa.

Mais, dans la vaste pièce, un groupe de six à sept messieurs, commissaires et magistrats sans doute, lui faisait obstacle, penchés sur quelque chose qu'il ne distinguait pas. De ce groupe sortit soudain Coralie, qui se dirigea vers lui en titubant et en battant l'air de ses mains. Sa femme de chambre la saisit par la taille et l'attira dans un fauteuil.

« Qu'y a-t-il? demanda Patrice.

— Madame se trouve mal, répondit la femme de chambre, toujours affolée. Ah! j'ai la tête perdue.

— Mais enfin quoi?... Pour quelle raison?

— C'est monsieur!... Pensez donc! ce spectacle... Moi aussi, ça m'a révolutionnée.

— Quel spectacle?

Un des messieurs quittant le groupe s'approcha.

« Madame Essarès est souffrante?

— Ce n'est rien, dit la femme de chambre... Une syncope... Madame est sujette à des faiblesses.

— Emmenez-la dès qu'elle pourra marcher. Sa présence est inutile. »

Et, s'adressant à Patrice Belval d'un air d'interrogation :

« Mon capitaine?... »

Patrice affecta de ne pas comprendre.

« Oui, monsieur, dit-il, nous allons emmener Madame Essarès. Sa présence est inutile, en effet. Seulement je suis obligé tout d'abord... »

Il fit un crochet pour éviter son interlocuteur et, profitant de ce que le groupe des magistrats s'était un peu desserré, il avança.

Ce qu'il vit alors lui expliqua l'évanouissement de Coralie et l'agitation de la femme de chambre. Lui-même sentit toute la peau de son crâne se hérisser devant un spectacle infiniment plus horrible que celui de la veille.

Par terre, non loin de la cheminée, donc presque à l'endroit où il avait subi la torture, Essarès bey gisait sur le dos. Il portait les mêmes habits d'appartement que la veille, pantalon de flanelle marron et veste de velours soutachée. On avait recouvert ses épaules et sa tête d'une serviette. Mais un des assistants, un médecin légiste sans doute, d'une main tenait ce drap soulevé, et, de l'autre, montrait le visage du mort, tout en s'expliquant à voix basse.

Et ce visage... mais peut-on appeler ainsi l'innommable amas de chairs, dont une partie semblait carbonisée, et dont l'autre ne formait plus qu'une bouillie sanguinolente où se mêlaient à des débris d'os et à des fragments de peau, des cheveux, des poils de barbe, et le globe écrasé d'un œil?...

« Oh! balbutia Patrice, quelle ignominie! On l'a tué, et il est tombé la tête en plein dans les flammes. C'est ainsi qu'on l'a ramassé, n'est-ce pas? »

Celui qui l'avait déjà interpellé, et qui paraissait le personnage le plus important, s'approcha de nouveau.

« Qui donc êtes-vous?

— Le capitaine Belval, monsieur, un ami de Mme Essarès, un des blessés qu'elle a sauvés à force de soins...

— Soit, monsieur, reprit le personnage important. Mais vous ne pouvez pas rester ici. Personne, d'ailleurs, ne doit rester ici. Monsieur le commissaire, ayez l'obligeance de faire sortir tout le monde de la pièce sauf le docteur, et de faire garder la porte. Sous aucun prétexte, vous ne laisserez passer, sous aucun prétexte...

— Monsieur, insista Patrice, j'ai à vous communiquer des révélations d'une importance exceptionnelle.

— Je les entendrai volontiers, capitaine, mais tout à l'heure. Excusez-moi. »

VII

MIDI VINGT-TROIS

Le grand vestibule qui conduit de la rue Raynouard à la terrasse supérieure du jardin, et que remplit à demi un large escalier, divise l'hôtel Essarès en deux parties qui ne communiquent entre elles que par ce vestibule.

A gauche, le salon et la bibliothèque, à laquelle fait suite un corps de bâtiment indépendant, pourvu d'un escalier particulier. A droite, une salle de billard et la salle à manger, pièces plus basses de plafond et surmontées de chambres qu'occupaient Essarès bey du côté de la rue, et Coralie du côté du jardin.

Au delà, l'aile des domestiques, où couchait également le vieux Siméon.

C'est dans la salle de billard qu'on pria Patrice d'attendre en compagnie du Sénégalais. Il était là depuis un quart d'heure, lorsque Siméon fut introduit ainsi que la femme de chambre.

Le vieux secrétaire semblait anéanti par la mort de son maître, et il pérorait tout bas, avec des airs bizarres. Patrice l'interrogea. Le bonhomme lui dit à l'oreille :

« Ce n'est pas fini... Il faut craindre des choses... des choses!... aujourd'hui même... tantôt...

— Tantôt? fit Patrice.

— Oui... oui... » affirma le vieux qui tremblait... Il ne dit plus rien.

Quant à la femme de chambre, questionnée par Patrice, elle raconta :

« Tout d'abord, monsieur, ce matin, première surprise : plus de maître d'hôtel, plus de valet, plus de concierge. Tous trois partis. Puis, à six heures et demie, M. Siméon est venu nous dire, de la part de monsieur, que monsieur s'enfermait dans sa bibliothèque et qu'il ne fallait pas le déranger, même pour le déjeuner. Madame était un peu souffrante. On lui a servi son chocolat à neuf heures... A dix heures, elle sortait avec M. Siméon. Alors, les chambres faites, on n'a pas bougé de la cuisine. Onze heures, midi... Et puis, voilà que sur le coup d'une heure, on carillonne à la porte d'entrée. Je regarde par la fenêtre. Une auto, avec quatre messieurs. Aussitôt, j'ouvre. C'est le commissaire de police qui se présente et qui veut voir monsieur. Je les conduis. On frappe. On secoue la porte qui était fermée. Pas de réponse. A la fin, un d'eux, qui avait le truc, crochète la serrure... Alors... alors... vous voyez ça d'ici... ou plutôt, non... c'était bien pire, puisque ce pauvre monsieur, à ce moment-là, avait la tête presque sous la grille de charbon. Hein! faut-il qu'il y en ait des misérables!... Car on l'a tué, n'est-ce pas? Il y avait bien un de ces messieurs qui, tout de suite, a dit qu'il était mort d'un coup d'apoplexie, et tombé à la renverse. Seulement, pour moi... »

Le vieux Siméon avait écouté sans rien dire, toujours emmitouflé, sa barbe grise en broussaille, les yeux cachés derrière ses lunettes jaunes. A ce moment de l'histoire, il eut un petit ricanement, s'approcha de Patrice et lui dit à l'oreille :

« Il faut craindre des choses!... des choses!... Madame Coralie... il faut qu'elle s'en aille... tout de suite... Sinon, malheur à elle... »

Le capitaine frissonna et voulut l'interroger; il ne put en apprendre davantage. Un agent vint chercher le vieillard et le mena dans la bibliothèque.

Sa déposition dura longtemps. Elle fut suivie de la déposition de la cuisinière et de la femme de chambre. Puis on se rendit auprès de Coralie.

A quatre heures, une nouvelle automobile arriva. Patrice vit passer dans le vestibule deux messieurs que tout le monde saluait très bas. Il reconnut le ministre de la justice et le ministre de l'intérieur. Ils demeurèrent en conférence dans la bibliothèque durant une demi-heure et repartirent.

Enfin, vers cinq heures, un agent vint chercher Patrice et le fit monter au premier étage. L'agent frappa et s'effaça. Patrice fut introduit dans un boudoir de dimensions restreintes, illuminé par un feu de bois et où deux personnes étaient assises : Coralie, devant laquelle il s'inclina, puis, en face d'elle, le monsieur qui l'avait interpellé lors de son arrivée et qui paraissait diriger toute l'enquête.

C'était un homme d'environ cinquante ans, corpulent, épais de figure et lourd de manières, mais dont les yeux vifs brillaient d'intelligence.

« Monsieur le juge d'instruction, sans doute? demanda Patrice.

— Non, dit-il, je suis M. Desmalions, ancien juge, délégué spécialement pour éclaircir cette affaire... non pour l'instruire, comme vous dites, car il ne me semble pas qu'il y ait matière à instruction.

— Comment, s'écria Patrice, très étonné, il n'y a pas matière à instruction?

Il regarda Coralie. Elle tenait ses yeux fixés sur lui d'un air attentif. Puis elle les tourna vers M. Desmalions qui reprit :

« Quand nous nous serons expliqués, mon capitaine, je ne doute pas que nous ne tombions d'accord sur tous les points... comme nous sommes tombés d'accord, madame et moi.

— Je n'en doute pas, dit Patrice. Cependant j'ai peur tout de même que beaucoup de ces points ne demeurent obscurs.

— Certes, mais nous arriverons à la lumière, nous y arriverons ensemble. Voulez-vous me dire ce que vous savez? »

Patrice réfléchit, puis prononça :

« Je ne vous cacherai pas mon étonnement, monsieur. Le récit que je vais vous faire n'est pas sans importance, et cependant il n'y a personne ici pour l'enregistrer. Il n'aura donc pas la valeur d'une déposition, d'une déclaration faite sous serment et qu'il me faudra appuyer de ma signature?

— Mon capitaine, c'est vous-même qui déterminerez la valeur de vos paroles et les conséquences que vous voudrez leur donner. Pour l'instant, il s'agit d'une conversation préalable, d'un échange de vues relatif à des faits... sur lesquels d'ailleurs Madame Essarès m'a donné, je crois, les renseignements que vous pouvez me donner.

Patrice différa sa réponse. Il avait l'impression confuse d'un accord entre la jeune femme et le magistrat, et qu'en face de cet accord, il jouait, lui, autant par sa présence que par son zèle, le rôle d'un importun que l'on cherche à éconduire. Il résolut donc de rester sur la réserve, jusqu'à ce que son interlocuteur se fût découvert.

« En effet, dit-il, madame a pu vous renseigner. Ainsi, vous connaissez l'entretien que j'ai surpris hier au restaurant?

— Oui.

— Et la tentative d'enlèvement dont Madame Essarès a été la victime?

— Oui.

— Et l'assassinat?...

— Oui.

— Mme Essarès vous a raconté la scène de chantage à laquelle on s'est livré cette nuit contre M. Essarès, les détails du supplice, la mort du colonel, la remise des quatre millions, puis la conversation téléphonique entre M. Essarès et le dénommé Grégoire, et enfin les menaces proférées contre madame par son mari?

— Oui, mon capitaine, je sais tout cela, c'est-à-dire tout ce que vous savez, et je sais en plus tout ce que m'a révélé mon enquête personnelle.

— En effet... en effet... répéta Patrice, je vois que mon récit devient inutile, et que vous avez tous les éléments nécessaires pour conclure. »

Et il ajouta, continuant l'interroger et de se soustraire aux questions :

« Puis-je vous demander alors, dans quel sens vous avez conclu?

— Mon Dieu, mon capitaine, mes conclusions ne sont pas définitives. Cependant, jusqu'à preuve du contraire, je m'en tiens aux termes d'une

lettre que M. Essarès écrivait à sa femme aujourd'hui vers midi, et que nous avons trouvée sur son bureau, inachevée. Mme Essarès m'a prié d'en prendre lecture, et au besoin de vous la communiquer. En voici le texte :

« Aujourd'hui, 4 avril, à midi.

« Coralie,

« Tu as eu tort, hier, d'attribuer « mon départ à des raisons inavoua- « bles, et peut-être ai-je eu tort de ne « pas me défendre suffisamment con- « tre ton accusation. Le seul motif de « mon départ, ce sont les haines dont « je suis entouré, et dont tu as pu voir « la férocité implacable. Devant de « tels ennemis, qui cherchent à me dé- « pouiller par tous les moyens possi- « bles, il n'y a pas d'autre salut que « la fuite. Je pars donc, mais je te « rappelle ma volonté absolue, Cora- « lie. Tu dois me rejoindre à mon pre- « mier signal. Si tu ne quittes pas Pa- « ris, rien ne pourra te garantir con- « tre une colère légitime, rien, pas « même ma mort. J'ai pris, en effet, « toutes mes dispositions pour que, « dans ce cas... »

— La lettre s'arrête là, dit M. Desmalions en la rendant à Coralie, et nous savons par un indice irrécusable que les dernières lignes ont précédé de peu la mort de M. Essarès, puisque, dans sa chute, il a fait tomber une petite pendulette qui se trouvait sur son bureau, et que cette pendulette marque midi vingt-trois. Je suppose qu'il s'était senti mal à l'aise, qu'il aura voulu se lever, et que, pris de vertige, il s'est écroulé par terre. Malheureusement, la cheminée était proche, un feu violent y flambait, la tête a porté contre la grille, et la blessure était si profonde — le docteur l'a constaté — qu'un évanouissement s'en est suivi. Alors le feu, tout proche, a fait son œuvre... vous avez pu voir comment... »

Patrice écoutait avec stupeur cette explication imprévue. Il murmura :

« Ainsi, selon vous, monsieur, M. Essarès est mort d'un accident? Il n'a pas été assassiné?

— Assassiné! Ma foi, non, aucun indice ne nous permet une pareille hypothèse.

— Cependant...

— Mon capitaine, vous êtes victime d'une association d'idées, tout à fait justifiable d'ailleurs. Depuis hier, vous assistez à une série d'événements tragiques et votre imagination est naturellement conduite à leur donner la solution la plus tragique qui soit, l'assassinat. Seulement... réfléchissez... Pourquoi cet assassinat, et qui l'aurait commis? Bournef et ses amis? A quoi bon? Ils étaient gorgés de billets de banque, et, en admettant même que l'inconnu qui porte le nom de Grégoire leur ait repris ces millions, ce n'est pas en assassinant M. Essarès qu'ils les eussent retrouvés. Et puis, par où seraient-ils entrés? Et par où sortis? Non, excusez-moi, mon capitaine. M. Essarès est mort d'un accident. Les faits sont indiscutables, et c'est l'opinion du médecin légiste, lequel établira son rapport dans ce sens. »

Patrice Belval se tourna vers Coralie.

« Et c'est l'opinion de madame également? »

Elle rougit un peu et répondit :

« Oui.

— Et c'est l'opinion du vieux Siméon?

— Oh! le vieux Siméon, repartit le magistrat, il divague. A l'entendre, on croirait que tout va recommencer, qu'un péril menace Mme Essarès, et qu'elle devrait s'enfuir dès maintenant. Voilà tout ce que j'ai pu tirer de lui. Cependant il m'a conduit vers une ancienne porte qui donne du jardin sur une ruelle perpendiculaire à la rue Raynouard, et, là, il m'a montré, d'abord, le cadavre du chien de garde, et ensuite, entre cette porte et le perron voisin de la bibliothèque, des traces de pas. Mais ces traces, vous les connaissez, n'est-ce pas, mon capitaine? Ce sont les vôtres et celles de votre Sénégalais. Quant à l'étranglement du

chien de garde, puis-je l'attribuer à votre Sénégalais? Oui, n'est-ce pas? »

Patrice commençait à comprendre. Les réticences du magistrat, ses explications, son accord avec la jeune femme, tout cela prenait peu à peu sa véritable signification.

Il articula nettement :

« Donc pas de crime?

— Non.

— Et alors pas d'instruction?

— Non.

— Et alors pas de bruit autour de l'affaire? Le silence, l'oubli?

— Justement. »

Le capitaine Belval se mit à marcher de long en large, selon son habitude. Il se rappelait maintenant la prédiction d'Essarès :

« On ne m'arrêtera pas... Si l'on m'arrête, on me relâchera... L'affaire sera étouffée... »

Essarès avait vu clair. La justice se taisait. Et comment n'aurait-elle pas trouvé en Coralie une complice de son silence?

Cette manière d'agir irritait profondément le capitaine. Par le pacte indéniable conclu entre Coralie et M. Desmalions, il soupçonnait celui-ci de circonvenir la jeune femme et de l'amener à sacrifier ses propres intérêts à des considérations étrangères. Pour cela, il fallait tout d'abord se débarrasser de lui, Patrice.

« Oh! oh! se dit Patrice, il commence à m'agacer, ce monsieur-là, avec son calme et son ironie. Il a l'air de se ficher de moi dans les grands prix. »

Cependant, il se contint et, affectant un désir de conciliation, il revint s'asseoir auprès du magistrat.

« Vous excuserez, monsieur, dit-il, une insistance qui doit vous paraître plutôt indiscrète. Mais, ma conduite ne s'explique pas seulement par la sympathie ou par le sentiment que je puis éprouver pour Mme Essarès, à un moment de sa vie où elle est plus isolée que jamais, — sympathie et sentiment qu'elle semble repousser plus encore qu'auparavant, — ma conduite s'explique par l'existence de certains liens mystérieux qui nous unissent l'un à l'autre, et qui remontent à une époque où nos regards n'ont pu pénétrer. Mme Essarès vous a-t-elle mis au courant de ces détails qui, selon moi, ont une importance considérable, et qu'il m'est impossible de ne pas rattacher aux événements qui nous préoccupent? »

M. Desmalions observa Coralie, qui fit un signe de tête. Il répondit :

« Oui, Mme Essarès m'a mis au courant, et même... »

Il hésita de nouveau et, de nouveau, consulta la jeune femme, qui rougit et perdit contenance.

Pourtant, M. Desmalions attendait une réponse qui lui permît d'aller plus avant. Elle finit par déclarer à voix basse:

« Le capitaine Belval doit connaître ce que nous avons découvert à ce propos. Cette vérité lui appartient comme à moi, et je n'ai pas le droit de la lui cacher. Parlez, monsieur. »

M. Desmalions prononça :

« Est-il même besoin de parler? Je crois qu'il suffit de présenter au capitaine cet album de photographies que j'ai trouvé. Tenez, mon capitaine. »

Et il tendit à Patrice un album très mince, relié en toile grise et maintenu par un élastique.

Patrice le saisit avec une certaine anxiété. Mais ce qu'il vit après l'avoir ouvert était tellement inattendu qu'il poussa une exclamation :

« Est-ce croyable! »

Il y avait à la première page, encastrées par les quatre coins, deux photographies, l'une à droite représentant un petit garçon en costume de collégien anglais, l'autre à gauche représentant une toute petite fille. Deux mentions au-dessus. A droite : « Patrice à dix ans ». A gauche : « Coralie à trois ans ».

Emu au delà de toute expression, Patrice tourna le feuillet.

La seconde page les représentait encore, lui à l'âge de quinze ans, Coralie à l'âge de huit ans.

Et il se revit aussi à dix-neuf ans,

et à vingt-trois ans, et à vingt-huit ans, et toujours Coralie l'accompagnait, fillette d'abord, et puis jeune fille, et puis femme.

« Est-ce croyable! murmurait-il. Comment cela est-il possible? Voilà des portraits de moi que j'ignorais, épreuves d'amateur évidemment, et qui me suivent à travers la vie. Me voici en soldat quand je faisais mon service militaire... Me voici à cheval... Qui a pu ordonner que ces photographies fussent prises? Et qui a pu les réunir ainsi, près des vôtres, madame? »

Il tenait ses yeux fixés sur Coralie. La jeune femme se dérobait à son interrogatoire et baissait la tête comme si l'intimité de leurs existences, attestée par ces pages, l'eût troublée au plus profond d'elle-même.

Il répéta :

« Qui a pu les réunir? Le savez-vous? Et d'où vient cet album? »

M. Desmalions répondit :

« C'est le docteur qui l'a trouvé en déshabillant M. Essarès. Sous sa chemise, M. Essarès portait un maillot, et, dans une poche intérieure de ce maillot, *poche cousue,* il y avait ce petit album dont le docteur a senti le cartonnage. »

Cette fois, les yeux de Patrice et de Coralie se rencontrèrent. L'idée que M. Essarès avait collectionné leurs photographies, à eux deux, et cela depuis vingt-cinq ans, et qu'il les conservait sur sa poitrine, et qu'il vivait avec elles, et qu'il était mort avec elles, une telle idée le bouleversait, au point qu'il n'essayait même pas d'en examiner l'étrange signification.

« Vous êtes bien sûr de ce que vous avancez, monsieur? demanda Patrice.

— J'étais là, dit M. Desmalions. J'ai assisté à la découverte. D'ailleurs, j'en ai fait moi-même une autre qui confirme celle-ci et la complète d'une manière vraiment surprenante. C'est la découverte d'un médaillon; taillé dans un bloc d'améthyste et entouré d'un cercle de filigrane.

— Qu'est-ce que vous dites? Qu'est-ce que vous dites? s'écria le capitaine Belval. Un médaillon? Un médaillon en améthyste?

— Regardez vous-même, monsieur », offrit le magistrat après avoir, encore une fois, consulté Mme Essarès.

Et M. Desmalions tendit au capitaine une noix d'améthyste, plus grosse que la boule formée par la réunion des deux moitiés que Coralie et que lui, Patrice, possédaient, elle à son chapelet et lui à sa breloque, et cette nouvelle boule était encerclée d'un filigrane d'or qui rappelait exactement le travail du chapelet et le travail de la breloque.

La monture servait de fermoir.

« Je dois ouvrir? » demanda-t-il.

Coralie l'en pria d'un geste.

Il ouvrit.

L'intérieur était divisé par un mobile en cristal qui séparait deux photographies très réduites, l'une, celle de Coralie en costume d'infirmière, l'autre, le représentant, lui, mutilé et en uniforme d'officier.

Patrice réfléchissait, très pâle. Au bout d'un moment, il dit :

« Et ce médaillon, d'où vient-il? C'est vous qui l'avez trouvé, monsieur?

— Oui, mon capitaine.

— Et où cela? »

Le magistrat sembla hésiter. Patrice eut l'impression, à l'attitude de Coralie, qu'elle ignorait ce détail.

Enfin, M. Desmalions répondit :

« Je l'ai trouvé dans la main du mort.

— Dans la main du mort? Dans la main de M. Essarès? »

Patrice avait sursauté, comme au choc du coup le plus imprévu, et il se penchait sur le magistrat, avide d'une réponse qu'il voulait entendre une seconde fois avant de l'admettre comme certaine.

« Oui, dans sa main. J'ai dû desserrer les doigts crispés pour l'en arracher. »

Le capitaine se dressa et, frappant la table du poing, il s'écria :

« Eh bien, monsieur, je vais vous dire une chose que je réservais comme

dernier argument, pour vous prouver que ma collaboration n'est pas inutile, et cette chose devient d'une importance considérable après ce que nous venons d'apprendre. Monsieur, ce matin, quelqu'un m'a demandé au téléphone, et la communication était à peine établie que ce quelqu'un, qui semblait en proie à une vive agitation, a été l'objet d'une agression criminelle, dont le bruit m'est parvenu. Et, au milieu du tumulte de la lutte et des cris d'agonie, j'ai entendu ces mots que le malheureux s'acharnait à me transmettre comme des renseignements suprêmes : « Patrice... Coralie... Le « médaillon d'améthyste... oui, je l'ai « sur moi... le médaillon... Ah! trop « tard... j'aurais tant voulu!... Pa- « trice... Coralie... »

« Voilà ce que j'ai entendu, monsieur, et voici les deux faits qui s'imposent à nous. Ce matin, à sept heures dix-neuf, un homme a été assassiné, qui portait sur lui un médaillon d'améthyste. Premier fait indiscutable. Quelques heures plus tard, à midi vingt- trois, on découvre dans la main d'un autre homme ce même médaillon d'améthyste. Deuxième fait indiscutable. Rapprochez les deux faits. Et vous serez obligé de conclure que le premier crime, celui dont j'ai perçu l'écho lointain, a été commis ici, dans cet hôtel, dans cette même bibliothèque, où viennent aboutir, depuis hier soir, toutes les scènes du drame auquel nous assistons. »

Cette révélation qui, en réalité, aboutissait à une nouvelle accusation contre Essarès bey, parut faire beaucoup d'effet sur le magistrat. Patrice l'avait jetée dans le débat avec une véhémence passionnée, et une logique d'argumentation à laquelle on ne pouvait se soustraire sans une mauvaise foi évidente.

Coralie s'était un peu détournée, et Patrice ne la voyait point, mais il devinait son désarroi devant tant d'opprobre et tant de honte.

M. Desmalions objecta :

« Deux faits indiscutables, dites-vous, mon capitaine? Sur le premier point, je vous ferai remarquer que nous n'avons pas trouvé le cadavre de cet homme qui aurait été assassiné ce matin à sept heures dix-neuf.

— On le retrouvera.

— Soit. Second point : en ce qui concerne le médaillon d'améthyste recueilli dans la main d'Essarès bey, qui nous dit qu'Essarès bey l'ait pris à cet homme assassiné et non pas ailleurs? Car, enfin, nous ne savons même pas s'il était chez lui à cette heure-là, et moins encore s'il était dans sa bibliothèque.

— Je le sais, moi.

— Et comment?

— Je lui ai téléphoné quelques minutes plus tard, et il m'a répondu. Bien plus, et cela pour parer à toute éventualité, il m'a dit qu'il avait téléphoné chez moi, mais qu'on l'avait coupé. »

M. Desmalions réfléchit et reprit :

« Est-il sorti ce matin?

— Que Mme Essarès nous le dise. »

Sans se tourner, avec un désir manifeste de ne pas rencontrer les yeux de Patrice, Coralie déclara :

« Je ne crois pas qu'il soit sorti. Les vêtements qu'il portait au moment de sa mort sont ses vêtements d'intérieur.

— Vous l'avez vu depuis hier soir?

— Trois fois ce matin il est venu frapper à ma porte, de sept heures à neuf heures. Je ne lui ai pas ouvert. Vers onze heures, je partais seule; je l'ai entendu qui appelait le vieux Siméon et lui ordonnait de m'accompagner. Siméon m'a rejointe aussitôt dans la rue. Voilà tout ce que je sais. »

Il y eut un très long silence. Chacun méditait de son côté à cette suite étrange d'aventures.

A la fin, M. Desmalions, qui en arrivait à se rendre compte qu'un homme de la trempe du capitaine Belval n'était pas un de ceux dont on se débarrasse facilement, reprit, du ton de quelqu'un qui, avant d'entrer en composition, veut connaître exactement le dernier mot de l'adversaire :

« Droit au but, mon capitaine. Vous échafaudez une hypothèse qui me semble très confuse. Quelle est-elle au juste? Et si je ne m'y conforme pas, quelle sera votre conduite? Deux questions très nettes. Voulez-vous y répondre?

— Avec autant de netteté que vous me les posez, monsieur. »

Il s'approcha du magistrat et prononça :

« Voici, monsieur, le terrain de combat et d'attaque — oui, d'attaque, s'il est nécessaire — que je choisis. Un homme qui m'a connu jadis, qui a connu Mme Essarès toute enfant, et qui nous porte intérêt, un homme qui recueillait nos portraits d'âge en âge, qui avait des raisons secrètes de nous aimer, qui m'a fait tenir la clef de ce jardin, et qui se disposait à nous rapprocher l'un de l'autre pour des motifs qu'il nous eût révélés, cet homme a été assassiné au moment où il allait mettre ses plans à exécution. Or, tout me prouve qu'il a été assassiné par M. Essarès. Je suis donc résolu à porter plainte, quelles que doivent être les conséquences de mon acte. Et, croyez-moi, monsieur, ma plainte ne sera pas étouffée. Il y a toujours moyen de se faire entendre... fût-ce en criant la vérité sur les toits. »

M. Desmalions se mit à rire.

« Bigre, mon capitaine, comme vous y allez!

— J'y vais selon ma conscience, monsieur, et Mme Essarès me pardonnera, j'en suis sûr. J'agis pour son bien, elle le sait. Elle sait qu'elle est perdue si cette affaire est étouffée et si la justice ne lui prête pas son appui. Elle sait que les ennemis qui la menacent sont implacables. Ils ne reculeront devant rien pour atteindre leur but et pour la supprimer, elle qui leur fait obstacle. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que ce but semble invisible aux yeux les plus clairvoyants. On joue contre ces ennemis la partie la plus formidable qui soit, et l'on ne sait même pas quel est l'enjeu de cette partie. La justice seule peut le découvrir, cet enjeu. »

M. Desmalions laissa passer quelques secondes, puis, posant sa main sur l'épaule de Patrice, il dit calmement :

« Et si la justice le connaissait cet enjeu?... »

Patrice le regarda avec surprise :

« Quoi, vous connaîtriez?...

— Peut-être.

— Et vous pouvez me le dire?

— Dame! puisque vous m'y forcez...

— Il s'agit?...

— Oh! de pas grand'chose! Une bagatelle...

— Mais enfin?...

— Un milliard.

— Un milliard?

— Tout simplement. Un milliard dont les deux tiers, hélas! sinon les trois quarts, sont déjà sortis de France avant la guerre. Mais les deux cent cinquante ou trois cents millions qui restent valent tout de même plus qu'un milliard, et cela pour une bonne raison...

— Laquelle?

— Ils sont en or. »

VIII

L'ŒUVRE D'ESSARÈS BEY

Cette fois, le capitaine Belval sembla se radoucir un peu. Il entrevoyait vaguement les considérations qui obligeaient la justice à conduire la bataille avec prudence.

« Vous êtes sûr? dit-il.

— Oui, mon capitaine. Voilà deux ans que j'ai été chargé d'étudier cette affaire et que mon enquête m'a prouvé qu'il y avait, en France, des exportations d'or vraiment inexplicables. Mais, je l'avoue, c'est depuis ma conversation avec Mme Essarès que je vois seulement d'où provenaient ces fuites, et qui avait mis debout, à travers toute la France et jusque dans les



« JE SUIS M. DESMALIONS, ANCIEN JUGE, DÉLÉGUÉ SPÉCIALEMENT POUR ÉCLAIRCIR CETTE AFFAIRE. » (p. 47.)

moindres bourgades, la formidable organisation par laquelle s'écoulait peu à peu l'indispensable métal.

— Mme Essarès savait donc?...

— Non, mais elle soupçonnait beaucoup de choses, et cette nuit, avant votre arrivée, elle en entendit d'autres qui furent dites entre Essarès et ses agresseurs et qu'elle m'a répétées, me donnant ainsi le mot de l'énigme. Cette énigme, j'aurais voulu en poursuivre sans vous la solution complète, — c'était, du reste, l'ordre de M. le ministre de l'intérieur, et Mme Essarès manifestait ce même désir — mais votre fougue emporte mes hésitations, et, puisqu'il n'y a pas moyen de vous évincer, mon capitaine, j'y vais carrément... d'autant qu'un collaborateur de votre trempe n'est pas à dédaigner.

— Ainsi donc, dit Patrice, qui brûlait d'en savoir davantage.

— Ainsi donc, la tête du complot était ici. Essarès bey, directeur de la banque Franco-Orientale, sise rue La Fayette, Essarès bey, Egyptien en apparence, Turc en réalité, jouissait à Paris, dans le monde financier, d'une grosse influence. Naturalisé Anglais, mais ayant gardé des relations secrètes avec les anciens possesseurs de l'Egypte, Essarès bey était chargé pour le compte d'une puissance étrangère, que je ne pourrais encore désigner exactement, de saigner, il n'y a pas d'autre mot, de saigner la France de tout l'or qu'il lui serait possible de faire affluer dans ses coffres.

« D'après certains documents, il a réussi de la sorte, en deux ans, à expédier sept cent millions. Un dernier envoi se préparait lorsque la guerre a été déclarée. Vous comprenez bien que des sommes aussi importantes ne pouvaient plus, dès lors, s'escamoter aussi facilement qu'en temps de paix. Aux frontières, les wagons sont visités. Dans les ports, les navires en partance sont fouillés. Bref, l'expédition n'eut pas lieu. Les deux cent cinquante à



trois cents millions d'or demeurèrent en France. Dix mois se passèrent. Et il arriva ceci, qui était inévitable, c'est qu'Essarès bey, ayant ce trésor fabuleux à sa disposition, s'y attacha, le considéra peu à peu comme à lui, et, à la fin, résolut de se l'approprier. Seulement, il y avait les complices...

— Ceux que j'ai vus cette nuit?

— Oui, une demi-douzaine de Levantins équivoques, faux naturalisés, Bulgares plus ou moins déguisés, agents personnels des petites cours allemandes de là-bas. Tout cela, auparavant, tenait en province des succursales de la banque Essarès. Tout cela soudoyait, pour le compte d'Essarès, des centaines de sous-agents qui écumaient les villages, faisaient les foires, buvaient avec les paysans, offraient des billets et des titres contre de l'or français, et vidaient les bas de laine. A la guerre, tout cela ferma boutique et vint se grouper auprès d'Essarès bey qui, lui aussi, avait fermé ses bureaux de la rue Lafayette.

— Et alors?

— Alors, il se passa des incidents que nous ignorons. Sans doute, les complices apprirent-ils par leurs gouvernements que le dernier envoi d'or n'avait pas été effectué, et sans doute devinèrent-ils aussi qu'Essarès bey tentait de garder par devers lui les trois cents millions récoltés par la bande. Toujours est-il que la lutte commença entre les anciens associés, lutte acharnée, implacable, les uns voulant leur part du gâteau, l'autre résolu à ne rien lâcher et prétendant que les millions étaient partis. Dans la journée d'hier, cette lutte atteignit son maximum d'intensité. L'après-midi, les complices tentaient de s'emparer de Mme Essarès afin d'avoir un otage dont ils comptaient se servir contre le mari. Le soir... le soir, vous avez vu l'épisode suprême...

— Mais pourquoi, précisément, hier soir?

— Pour cette raison que les complices avaient tout lieu de croire que les millions allaient disparaître hier soir. Sans connaître les procédés employés par Essarès bey lors de ses derniers envois, ils pensaient que chacun de ces envois, ou plutôt que l'enlèvement des sacs, était précédé d'un signal.

— Oui, une pluie d'étincelles, n'est-ce pas?

— Justement. Il y a dans un coin du jardin d'anciennes serres que surmonte la cheminée qui les chauffait. Cette cheminée encrassée, pleine de suie et de détritus, dégage, quand on l'allume, des flammèches et des étincelles qui se voient de loin et qui servaient d'avertissement. Essarès bey l'a allumée hier soir lui-même. Aussitôt, les complices, effrayés et résolus à tout, sont venus.

— Et le plan d'Essarès bey a échoué?

— Oui. Celui des complices aussi d'ailleurs. Le colonel est mort. Les autres n'ont pu récolter que quelques liasses qui ont dû leur être reprises. Mais la lutte n'était pas finie, et les soubresauts les plus tragiques en ont accompagné ce matin le dénouement. Selon vos affirmations, un homme qui vous connaissait et qui cherchait à se mettre en rapport avec vous a été tué à sept heures dix-neuf, et, vraisemblablement, par Essarès bey, qui redoutait son intervention. Et quelques heures plus tard, à midi vingt-trois, Essarès bey lui-même était assassiné, probablement par l'un de ses complices. Voici toute l'affaire, mon capitaine. Et maintenant que vous en savez autant que moi, ne pensez-vous pas que l'instruction de cette affaire doit demeurer secrète et se poursuivre un peu en dehors des règles ordinaires? »

Après un instant de réflexion, Patrice répondit :

« Oui, je le crois.

— Eh! oui, s'écria M. Desmalions. Outre qu'il est inutile de proclamer cette histoire d'or disparu et d'or introuvable qui alarmerait les imaginations, vous pensez bien qu'une opération qui a consisté à draîner pendant deux ans une pareille masse d'or n'a

pas pu s'effectuer sans des compromissions fort regrettables. Mon enquête personnelle va me révéler, j'en suis sûr, du côté de certaines banques plus ou moins importantes et de certains établissements de crédit, une suite de défaillances et de marchandages sur lesquels je ne veux pas insister, mais dont la publication serait désastreuse. Donc, silence.

— Mais le silence est-il possible?

— Pourquoi pas?

— Dame! il y a quelques cadavres, celui du colonel Fakhi, par exemple.

— Suicide.

— Celui de ce Mustapha que vous retrouverez, ou que vous avez dû retrouver, dans le jardin Galliera.

— Fait divers.

— Celui de M. Essarès.

— Accident.

— De sorte que toutes ces manifestations de la même force criminelle resteront isolées les unes des autres?

— Rien ne montre le lien qui les rattache les unes aux autres.

— Le public pensera peut-être le contraire.

— Le public pensera ce que nous jugerons bon qu'il pense. Nous sommes en temps de guerre.

— La presse parlera.

— La presse ne parlera pas. Nous avons la censure.

— Mais si un fait quelconque, un crime nouveau?...

— Un crime nouveau? Pourquoi? L'affaire est finie, du moins en sa partie active et dramatique. Les principaux acteurs sont morts. Le rideau baisse sur l'assassinat d'Essarès bey. Quant aux comparses, Bournef et autres, avant huit jours ils seront parqués dans un camp de concentration. Nous nous trouvons en face d'un certain nombre de millions, sans propriétaire, que personne n'osera réclamer, et sur lesquels la France a le droit de mettre la main. Je m'y emploierai activement. »

Patrice Belval hocha la tête.

« Reste aussi Madame Essarès, monsieur. Nous ne devons pas négliger les menaces si précises de son mari.

— Il est mort.

— N'importe, la menace demeure. Le vieux Siméon vous le dit d'une façon saisissante.

— Il est à moitié fou.

— Précisément, son cerveau garde l'impression du danger le plus pressant. Non, monsieur, la lutte n'est pas terminée. Peut-être même ne fait-elle que commencer.

— Eh bien, mon capitaine, ne sommes-nous pas là? Protégez et défendez Mme Essarès par tous les moyens qui sont en votre pouvoir et par tous ceux que je mets à votre disposition. Notre collaboration sera constante, puisque ma tâche est ici, et que, s'il y a la bataille que vous attendez et dont je doute, elle aura lieu dans l'enceinte de cette maison et de ce jardin.

— Qui vous fait supposer?...

— Certaines paroles entendues hier soir par Mme Essarès. Le colonel Fahki a répété plusieurs fois : « L'or est ici, Essarès. » Et il ajoutait : « Depuis des années, chaque semaine, « ton automobile apportait ici ce qu'il « y avait à ta banque de la rue Lafayette. Siméon, le chauffeur et toi, « vous faisiez glisser les sacs par le « dernier soupirail à gauche. De là, « comment l'expédiais-tu? Je l'ignore. « Mais ce qui était ici au moment de « la guerre, les sept ou huit cents « sacs qu'on attendait là-bas, rien « n'est sorti de chez toi. Je me dou« tais du coup et, nuit et jour, nous « avons veillé. L'or est ici. »

— Et vous n'avez aucun indice?

— Aucun. Ceci tout au plus, et je n'y attache qu'une valeur relative. »

Il tira de sa poche un papier froissé, qu'il déplia, et reprit :

« Avec le médaillon il y avait, dans la main d'Essarès bey, ce papier barbouillé d'encre où l'on peut voir cependant quelques mots informes, écrits en hâte, dont les seuls à peu près lisibles sont ceux-ci : Triangle d'or. Que signifie ce triangle d'or? En quoi se rapporte-t-il à notre affaire? Pour l'instant, je n'en sais rien. J'imagine

tout au plus que le chiffon de papier, comme le médaillon, a été arraché par Essarès bey à l'homme qui est mort ce matin à sept heures dix-neuf, et que, quand lui-même a été tué, à midi vingt-trois, il était en train de l'examiner.

— Oui, les choses ont dû se passer ainsi. Et vous voyez, monsieur, conclut Patrice, comme tous ces détails se relient les uns aux autres. Croyez bien qu'il n'y a qu'une affaire.

— Soit, dit M. Desmalions en se levant. Une seule affaire en deux parties... Poursuivez la seconde, mon capitaine. Je vous accorde que rien n'est plus étrange que cette découverte des photographies qui vous représentent, Mme Essarès et vous, sur un même album et sur un même médaillon. Il y a là un problème qui se pose, dont la solution nous amènera sans doute bien près de la vérité. A bientôt, mon capitaine. Et, encore une fois, usez de moi et de mes hommes. »

Sur ces mots, l'ancien magistrat serra la main de Patrice...

Patrice le retint.

« J'userai de vous, monsieur. Mais, n'est-ce pas dès maintenant qu'il faut prendre les précautions nécessaires?

— Elles sont prises, mon capitaine. La maison n'est-elle pas occupée par nous?

— Oui... oui... je le sais... mais tout de même... j'ai comme un pressentiment que la journée ne s'achèvera pas... Rappelez-vous les étranges paroles du vieux Siméon... »

M. Desmalions se mit à rire.

« Allons, mon capitaine, il ne faut rien exagérer. Pour l'instant, s'il nous reste des ennemis à combattre, ils doivent avoir grand besoin de se recueillir. Nous parlerons de cela demain, voulez-vous, mon capitaine? »

Il serra la main de Patrice, s'inclina devant Mme Essarès, et sortit.

Par discrétion, le capitaine Belval avait fait d'abord un mouvement pour sortir avec lui. Il s'arrêta près de la porte et revint sur ses pas. Mme Essarès, qui sembla ne pas l'entendre, demeurait immobile, courbée en deux et la tête tournée. Il lui dit : « Coralie... »

Elle ne répondit pas, et il lui dit une seconde fois : « Coralie », avec l'espoir qu'elle ne répondrait pas non plus, car le silence de la jeune femme lui semblait tout à coup la chose du monde la plus désirable. Il n'y avait plus de contrainte ni de révolte. Coralie acceptait qu'il fût là, auprès d'elle, comme un ami secourable. Et Patrice ne pensait plus à tous les problèmes qui le tourmentaient, ni à cette série de crimes qui s'étaient accumulés autour d'eux, ni aux périls qui pouvaient les environner. Il ne pensait qu'à l'abandon et à la douleur de la jeune femme.

« Ne répondez pas, Coralie, ne dites pas un mot. C'est à moi de parler. Il faut que je vous apprenne ce que vous ignorez, c'est-à-dire les motifs pour lesquels vous vouliez m'éloigner de cette maison... de cette maison et de votre existence même... »

Il posa sa main sur le dossier du fauteuil où elle était assise, et cette main effleura la coiffe de la jeune femme.

« Coralie, vous vous imaginez que c'est la honte de votre ménage qui vous éloigne de moi. Vous rougissez d'avoir été la femme de cet homme, et cela vous rend confuse, inquiète, comme si vous étiez coupable vous-même. Mais pourquoi? Est-ce de votre faute? Ne pensez-vous pas que je devine, entre vous deux, tout un passé de misère et de haine, et que, ce mariage, vous y avez été contrainte je ne sais par quelle machination? Non, Coralie, il y a autre chose, que je vais vous dire. Il y a autre chose... »

Il s'était penché sur elle encore davantage. Il discernait son profil charmant que la flamme des bûches éclairait, et il s'écria avec une ardeur croissante et en usant de ce tutoiement qui, chez lui, gardait un ton de respect affectueux :

« Dois-je parler, maman Coralie? Non, n'est-ce pas? Tu as compris et tu vois clair en toi. Ah! je sens que tu trembles des pieds à la tête. Mais

oui, mais oui, dès le premier jour, tu l'as aimé ton grand diable de blessé, tout mutilé et tout balafré qu'il fût. Tais-toi, ne proteste pas. Oui, je me rends compte... cela t'offusque un peu d'entendre de telles paroles aujourd'hui. J'aurais dû patienter peut-être... Pourquoi? Je ne te demande rien. Je sais. Cela me suffit. Je ne t'en parlerai plus avant longtemps, avant l'heure inévitable où tu seras forcée de me le dire toi-même. Jusque-là je garderai le silence. Mais il y aura entre nous ceci, notre amour, et c'est délicieux, maman Coralie. C'est délicieux de savoir que tu m'aimes, Coralie... Bon! voilà que tu pleures maintenant! Et tu voudrais nier encore? Mais quand tu pleures, maman, je te connais, c'est que tout ton cœur adorable déborde de tendresse et d'amour. Tu pleures? Ah! maman, je ne croyais pas que tu m'aimais à ce point! »

Lui aussi, Patrice, il avait les larmes aux yeux. Celles de Coralie coulaient sur ses joues pâles, et il eût voulu baiser ces joues mouillées. Mais le moindre geste d'affection lui paraissait une offense en de telles minutes. Il se contentait de la regarder éperdument.

Et comme il la regardait, il eut l'impression que la pensée de la jeune femme se détachait de la sienne, que ses yeux étaient attirés par un spectacle imprévu, et qu'elle écoutait, dans le grand silence de leur amour, une chose qu'il n'avait pas entendue, lui.

Et soudain, à son tour, il l'entendit, cette chose, bien qu'elle fût pour ainsi dire imperceptible. C'était, plutôt qu'un bruit, la sensation d'une présence qui se mêlait aux rumeurs lointaines de la ville.

Que se passait-il donc?

Le jour avait baissé, sans que Patrice s'en rendît compte. A son insu également, comme le boudoir n'était pas grand et que la chaleur du feu y devenait lourde, Mme Essarès avait entr'ouvert la fenêtre, dont les battants, néanmoins, se rejoignaient presque. C'est cela qu'elle considérait attentivement, et c'est de là que venait le danger.

Patrice fut près de courir à cette fenêtre. Il ne le fit pas. Le danger se précisait. Dehors, dans l'ombre du crépuscule, il distinguait, à travers les carreaux obliques, une forme humaine. Puis il aperçut, entre les deux battants, un objet qui brillait à la lueur du feu et qui lui parut être le canon d'un revolver.

« Si l'on soupçonne un instant que je suis sur mes gardes, pensa-t-il, Coralie est perdue. »

De fait, la jeune femme se trouvait en face de la fenêtre, dont aucun obstacle ne la séparait. Il prononça donc à haute voix et d'un ton dégagé :

« Coralie, vous devez être un peu lasse. Nous allons nous dire adieu. »

En même temps, il tournait autour du fauteuil pour la protéger.

Mais il n'eut pas le temps d'accomplir son mouvement. Elle aussi, sans doute, avait vu luire le canon du revolver, elle se recula brusquement et balbutia :

« Ah! Patrice... Patrice... »

Deux détonations retentirent que suivit un gémissement.

« Tu es blessée! s'écria Patrice en se précipitant sur la jeune femme.

— Non, non, dit-elle, mais la peur...

— Ah! s'il t'a touchée, le misérable!

— Non, non...

— Tu es bien sûre? »

Il perdit ainsi trente à quarante secondes, allumant l'électricité, examinant la jeune femme, attendant avec angoisse qu'elle reprit toute sa conscience.

Et, seulement alors, il se jeta vers la fenêtre qu'il ouvrit toute grande et il enjamba le balcon. La pièce se trouvait au premier étage. Il y avait bien des treillis le long du mur. Mais, à cause de sa jambe, Patrice eut du mal à descendre.

En bas, il s'empêtra dans les barreaux d'une échelle renversée sur la terrasse. Puis il se heurta à des agents qui émergeaient de ce rez-de-chaussée, et dont l'un vociférait :

« J'ai vu une silhouette qui s'enfuyait par là.

— Par où? demanda Patrice. »

L'homme courait dans la direction de la petite ruelle. Patrice le suivit. Mais, à ce moment, du côté même de cette porte, il s'éleva des clameurs aiguës et le glapissement d'une voix qui râlait :

« Au secours!... Au secours!... »

Lorsque Patrice arriva, l'agent promenait déjà sur le sol une lanterne électrique, et tous deux ils aperçurent une forme humaine qui se tordait dans un massif.

« La porte est ouverte, cria Patrice, l'agresseur s'est sauvé... Allez-y. »

L'agent disparut dans la ruelle, et comme Ya-Bon survenait, Patrice lui ordonna :

« Au galop, Ya-Bon... Si l'agent monte la ruelle, descends. Au galop, moi, je m'occupe de la victime. »

Pendant ce temps, Patrice se courbait, projetant la lanterne de l'agent sur l'homme qui se débattait à terre. Il reconnut le vieux Siméon à moitié étranglé, une cordelette de soie rouge autour du cou.

« Ça va? demanda-t-il. Vous m'entendez? »

Il desserra la cordelette et répéta sa question. Siméon bégaya une suite de syllabes incohérentes, puis, tout à coup, il se mit à chanter et puis à rire, d'un rire saccadé, très bas, qui alternait avec des hoquets. Il était fou.

« Monsieur, dit Patrice à M. Desmalions, quand celui-ci l'eut rejoint et qu'ils se furent expliqués, croyez-vous vraiment que l'affaire soit finie?

— Vous aviez raison, avoua M. Desmalions, et nous allons prendre toutes les précautions nécessaires pour la sécurité de Mme Essarès. La maison sera gardée toute la nuit. »

Quelques minutes plus tard, l'agent et Ya-Bon revenaient après des recherches inutiles. Dans la ruelle on trouva la clef qui avait servi à ouvrir la porte. Elle était exactement semblable à celle que possédait Patrice, aussi vieille, aussi rouillée. L'agresseur s'en était débarrassé au cours de sa fuite.

Il était sept heures du soir lorsque Patrice, en compagnie de Ya-Bon, quitta l'hôtel de la rue Raynouard et reprit le chemin de Neuilly.

Selon son habitude, Patrice saisit le bras du Sénégalais et, s'appuyant sur lui pour marcher, il lui dit :

« Je devine ton idée, Ya-Bon. »

Ya-Bon grogna.

« C'est bien cela, approuva le capitaine Belval; nous sommes entièrement d'accord sur tous les points. Ce qui te frappe principalement, n'est-ce pas, c'est l'incapacité totale de la police en cette occurence? Un tas de nullités, diras-tu? En parlant ainsi, monsieur Ya-Bon, tu dis une bêtise et une insolence qui ne m'étonnent pas de toi et qui pourraient t'attirer de ma part la correction que tu mérites. Mais passons. Donc, quoi que tu en dises, la police fait ce qu'elle peut, sans compter qu'en temps de guerre elle a autre chose à faire qu'à s'occuper des relations mystérieuses qui existent entre Mme Essarès et le capitaine Belval. C'est donc moi qui devrai agir, et je n'ai guère à compter que sur moi. Eh bien, je me demande si je suis de taille à lutter contre de tels adversaires. Quand je pense qu'en voici un qui a le culot de revenir dans l'hôtel que la police surveillait, de dresser une échelle, d'écouter sans doute ma conversation avec M. Desmalions, puis les paroles que j'ai dites à maman Coralie, et, en fin de compte, de nous envoyer deux balles de revolver! Hein, qu'en dis-tu? suis-je de force? et toute la police française elle-même, déjà surmenée, m'offrira-t-elle le secours indispensable? Non, ce qu'il faudrait pour débrouiller une pareille affaire, c'est un type exceptionnel et qui réunisse toutes les qualités. Enfin un bonhomme comme on n'en voit pas. »

Patrice s'appuya davantage sur le bras de son compagnon.

« Toi qui as de si belles relations, tu n'as pas ça dans ta poche? Un génie, un demi-dieu! »

Ya-Bon grogna de nouveau, d'un air joyeux et dégagea son bras. Il portait

toujours sur lui une petite lanterne électrique. Il l'alluma et introduisit la poignée entre ses dents. Puis il sortit de son dolman un morceau de craie.

Le long de la rue il y avait un mur recouvert de plâtre, sali et noirci par le temps. Ya-Bon se planta devant ce mur, et lançant le disque de lumière, il se mit à écrire d'une main inhabile, comme si chacune des lettres lui coûtait un effort démesuré, et comme si l'assemblage de ces lettres était le seul qu'il pût jamais réussir à composer et à retenir. Et de la sorte il écrivit deux mots que Patrice put lire d'un coup :

Arsène Lupin.

« Arsène Lupin », dit Patrice à mi-voix.

Et le contemplant avec stupeur :

« Tu deviens maboul? Qu'est-ce que ça veut dire, Arsène Lupin? Quoi? tu me proposes Arsène Lupin? »

Ya-Bon fit un signe affirmatif.

« Arsène Lupin? tu le connais donc?

— Oui », déclara Ya-Bon.

Patrice se souvint alors que le Sénégalais passait ses journées à l'hôpital à se faire lire par des camarades de bonne volonté toutes les aventures d'Arsène Lupin, et il ricana :

« Oui, tu le connais comme on connaît quelqu'un dont on a lu l'histoire.

— Non, protesta Ya-Bon.

— Tu le connais personnellement?

— Oui.

— Idiot, va! Arsène Lupin est mort. Il s'est jeté dans la mer du haut d'un rocher, et voilà que tu prétends le connaître?

— Oui.

— Tu as donc eu l'occasion de le rencontrer depuis sa mort?

— Oui.

— Fichtre! Et le pouvoir de monsieur Ya-Bon sur Arsène Lupin est assez grand pour qu'Arsène Lupin ressuscite et se dérange sur un signe de monsieur Ya-Bon?

— Oui.

— Bigre! Tu m'inspirais déjà une haute considération, mais maintenant je n'ai plus qu'à m'incliner. Ami de feu Arsène Lupin, rien que ça de chic! Et combien de temps te faut-il pour mettre cette ombre à notre disposition? Six mois? Trois mois? Un mois? quinze jours? »

Ya-Bon fit un geste.

« Environ quinze jours, traduisit le capitaine Belval. Eh bien! Evoque l'esprit de ton ami, je serai enchanté d'entrer en rapports avec lui. Seulement, vrai, il faut que tu aies de moi une idée bien médiocre pour t'imaginer que j'aie besoin d'un collaborateur? Alors quoi, tu me prends pour un imbécile, pour un incapable? »

IX

PATRICE ET CORALIE

Tout se passa comme l'avait prédit M. Desmalions. La presse ne parla pas. Le public ne s'émut point. Accidents et faits divers furent accueillis avec indifférence. L'enterrement du richissime banquier Essarès bey passa inaperçu.

Mais le lendemain de cet enterrement, à la suite de quelques démarches effectuées par le capitaine Belval auprès de l'autorité militaire, avec l'appui de la préfecture, un nouvel ordre de choses fut établi dans la maison de la rue Raynouard. Reconnue comme annexe numéro deux de l'ambulance des Champs-Elysées, elle devint, sous la surveillance de Mme Essarès, la résidence exclusive du capitaine Belval et de ses sept mutilés.

Ainsi, Coralie demeura là toute seule. Plus de femme de chambre ni de cuisinière. Les sept mutilés suffirent à toutes les besognes. L'un fut concierge, un autre cuisinier, un autre maître d'hôtel. Ya-Bon, nommé femme de chambre, se chargea du service personnel de maman Coralie. La nuit, il couchait dans le couloir, devant sa

porte. Le jour, il montait la garde devant sa fenêtre.

« Que personne n'approche ni de cette porte, ni de cette fenêtre! lui dit Patrice. Que personne n'entre! Si seulement un moustique réussit à pénétrer près d'elle, ton compte est réglé. »

Malgré tout, Patrice n'était pas tranquille. Il avait eu trop de preuves de ce que pouvait oser l'ennemi pour croire que des mesures quelconques fussent capables d'assurer une protection absolument efficace. Le danger s'insinue toujours par où il n'est pas attendu, et il était d'autant moins facile de s'en garer qu'on ignorait d'où venait la menace. Essarès bey étant mort, qui poursuivait son œuvre? Et qui reprenait contre maman Coralie le plan de vengeance qu'il annonçait dans sa dernière lettre?

M. Desmalions avait commencé aussitôt son œuvre d'investigation, mais le côté dramatique de l'affaire semblait lui être indifférent. N'ayant pas retrouvé le cadavre de l'homme dont Patrice avait entendu les cris d'agonie, n'ayant recueilli aucun indice sur l'agresseur mystérieux qui avait tiré sur Patrice et Coralie, à la fin de la journée, n'ayant pu établir d'où provenait l'échelle qui avait servi à cet agresseur, il ne s'occupait plus de ces questions, et limitait ses efforts à l'unique recherche des dix-huit cents sacs. Cela seul lui importait.

« Nous avons toutes les raisons de croire qu'ils sont là, disait-il, entre les quatre côtés du quadrilatère formé par le jardin et par les bâtiments d'habitation. Evidemment un sac d'or de cinquante kilos n'a pas, à beaucoup près, le volume d'un sac de charbon du même poids. Mais, tout de même, dix-huit cents sacs, cela représente peut-être une masse de sept à huit mètres cubes, et cette masse-là ne se dissimule pas aisément. »

Au bout de deux jours, il avait acquis la certitude que la cachette ne se trouvait ni dans la maison, ni sous la maison. Lorsque, certains soirs, le chauffeur de l'automobile d'Essarès bey amenait rue Raynouard le contenu des coffres de la banque Franco-Orientale, Essarès bey, le chauffeur de l'automobile et le nommé Grégoire faisaient passer par le soupirail dont les complices du colonel avaient parlé, un gros fil de fer que l'on retrouva. Le long de ce fil de fer glissaient des crochets, que l'on retrouva également, et auxquels on suspendait les sacs qui s'empilaient dès lors dans une grande cave exactement située sous la bibliothèque.

Inutile de dire tout ce que M. Desmalions et ses agents déployèrent d'ingéniosité, de minutie et de patience pour interroger tous les recoins de cette cave. Leurs efforts aboutirent tout au moins à savoir — et cela sans aucune espèce de doute — qu'elle n'offrait aucun secret, sauf le secret d'un escalier qui descendait de la bibliothèque et dont l'issue supérieure était fermée par une trappe que recouvrait le tapis. Outre le soupirail de la rue Raynouard, il y en avait un autre qui donnait sur le jardin, au niveau de la première terrasse. Ces deux ouvertures se barricadaient de l'intérieur, à l'aide de volets de fer très lourds, de sorte que des milliers et des milliers de rouleaux d'or avaient pu être entassés dans la cave jusqu'au moment de leur expédition.

« Mais comment cette expédition avait-elle lieu? se demandait M. Desmalions. Mystère. Et pourquoi cette halte dans le sous-sol de la rue Raynouard? Mystère également. Et puis voilà que Fakhi, Bournef et consorts affirment que cette fois il n'y a pas eu d'expédition, que l'or est ici, et qu'il suffit de chercher pour l'y découvrir. Nous avons cherché dans la maison. Reste le jardin. Cherchons de ce côté. »

C'est un admirable vieux jardin qui faisait partie du vaste domaine où, à la fin du XVIIIe siècle, on venait prendre les eaux de Passy. De la rue Raynouard jusqu'au quai, sur une largeur de deux cents mètres, il descend, par quatre terrasses superposées, vers des pelouses haromnieuses que soulignent des massifs d'arbustes verts et que dominent des groupes de grands arbres.



IL RECONNUT LE VIEUX SIMÉON A MOITIÉ ÉTRANGLÉ, UNE CORDELETTE DE SOIE ROUGE AUTOUR DU COU. (p. 58.)



Mais la beauté du jardin provient avant tout de ses quatre terrasses et de la vue qu'elles offrent sur le fleuve, sur les plaines de la rive gauche et sur les collines lointaines. Vingt escaliers les font communiquer entre elles, et vingt sentiers montent de l'une à l'autre, creusés parmi les murs de soutènement et engloutis parfois sous les vagues de lierre qui déferlent du haut en bas.

Çà et là émergent une statue, une colonne tronquée, les débris d'un chapiteau. Le balcon de pierre qui borde la terrasse supérieure est orné de très vieux vases en terre cuite. On y voit aussi, sur cette terrasse, les ruines de deux petits temples ronds qui étaient autrefois des buvettes. Il y a devant les fenêtres de la bibliothèque une vasque circulaire, au centre de laquelle un enfant lance un mince filet d'eau par l'entonnoir d'une conque.

C'est le trop-plein de cette vasque, recueilli en un ruisseau, qui glissait sur les rochers contre lesquels Patrice s'était heurté au premier soir.

« Somme toute, trois ou quatre hectares à fouiller, dit M. Desmalions. »

A cette besogne, il employa, outre les mutilés de Patrice, une douzaine de ses agents. Besogne assez facile au fond, et qui devait aboutir à des résultats certains. Comme M. Desmalions ne cessait de le répéter, dix-huit cents sacs ne peuvent pas rester invisibles. Toute excavation laisse des traces. Il faut une issue pour y entrer et pour en sortir. Or, le gazon des pelouses, comme le sable des allées, ne révélait aucun vestige de terre remuée fraîchement. Le lierre? Les murailles de soutien? Les terrasses? Tout cela fut visité. Inutilement. On trouva de place en place, dans les tranchées que l'on pratiqua, d'anciennes canalisations vers la Seine, et des tronçons d'aqueduc qui servaient jadis à l'écoulement des eaux de Passy. Mais quelque chose qui fût un abri, une casemate, une voûte de maçonnerie, quelque chose qui eût l'apparence d'une cachette, cela ne se trouva point.

Patrice et Coralie suivaient ces recherches. Pourtant, bien qu'ils en comprissent tout l'intérêt, et bien que, d'autre part, ils subissent encore l'anxiété des heures dramatiques qui venaient de s'écouler, au fond, ils ne se passionnaient que pour le problème inexplicable de leur destin, et presque toutes leurs paroles s'en allaient vers les ténèbres du passé.

La mère de Coralie, fille d'un consul de France à Salonique avait épousé là-bas un homme d'un certain âge, très riche, le comte Odolavitz, d'une vieille famille serbe, lequel était mort un an après la naissance de Coralie. La veuve et l'enfant se trouvaient alors en France, précisément dans cet hôtel de la rue Raynouard, que le comte Odolavitz avait acheté par l'intermédiaire d'un jeune Egyptien, Essarès, qui lui servait de secrétaire et de factotum.

Coralie avait donc vécu là trois années de son enfance. Puis, subitement, elle perdait sa mère. Restant seule au monde, elle était emmenée par Essarès à Salonique où son grand-père, le consul, avait laissé une sœur beaucoup plus jeune que lui et qui se chargea d'elle. Malheureusement, cette femme tomba sous la domination d'Essarès, signa des papiers, en fit signer à sa petite-nièce, de sorte que toute la fortune de l'enfant, administrée par l'Egyptien, disparut peu à peu.

Enfin, vers l'âge de dix-sept ans, Coralie fut la victime d'une aventure qui lui laissa le plus affreux souvenir et qui eut sur sa vie une influence fatale. Enlevée un matin, dans la campagne de Salonique, par une bande de Turcs, elle passa deux semaines au fond d'un palais en butte aux désirs du gouverneur de la province. Essarès la délivra. Mais cette délivrance s'effectua d'une façon si bizarre que, bien souvent, depuis, Coralie devait se demander s'il n'y avait pas eu un coup monté entre le Turc et l'Egyptien.

Toujours est-il que, malade, déprimée, redoutant une nouvelle agression, contrainte par sa tante, elle épousait un mois plus tard cet Essarès qui, déjà, lui faisait la cour et qui, maintenant,

en définitive, prenait à ses yeux figure de sauveur. Union lamentable, dont l'horreur lui apparut le jour même où elle fut consommée. Coralie était la femme d'un homme qu'elle détestait et dont l'amour s'exaspéra de toute la haine et de tout le mépris qui lui furent opposés.

L'année même du mariage, ils venaient s'installer dans l'hôtel de la rue Raynouard. Essarès, qui, depuis longtemps, avait fondé et dirigeait à Salonique la succursale de la banque Franco-Orientale, ramassait presque toutes les actions de cette banque, achetait pour l'établissement de la maison principale l'immeuble de la rue Lafayette, devenait à Paris l'un des maîtres de la finance, et recevait en Egypte le titre de bey.

Telle était l'histoire qu'un jour, dans le beau jardin de Passy, Coralie raconta, et, en ce morne passé qu'ils interrogèrent ensemble, en le confrontant avec celui de Patrice, ni Patrice ni Coralie ne purent découvrir un seul point qui leur fût commun. L'un et l'autre avaient vécu dans des lieux différents. Aucun nom ne les frappait d'un même souvenir. Aucun détail ne pouvait leur faire comprendre pourquoi ils possédaient l'un et l'autre des morceaux de la même boule d'améthyste, pourquoi leurs images réunies se trouvaient enfermées dans le même médaillon, ou collées sur les pages du même album.

« A la rigueur, dit Patrice, on peut expliquer que le médaillon recueilli dans la main d'Essarès avait été arraché par lui à cet ami inconnu qui veillait sur nous et qu'il a assassiné. Mais l'album, cet album qu'il portait dans une poche cousue d'un sous-vêtement?... »

Ils se turent. Patrice demanda :

« Et Siméon?

— Siméon a toujours habité ici.

— Même du temps de votre mère?

— Non, c'est un an ou deux après la mort de ma mère et après mon départ pour Salonique, qu'il a été chargé par Essarès bey de garder cette propriété et de veiller à son entretien.

— Il était le secrétaire d'Essarès?

— Je n'ai jamais su son rôle exact. Secrétaire? Non. Confident? Non plus. Ils ne conversaient jamais ensemble. Trois ou quatre fois, il est venu nous voir à Salonique. Je me rappelle une de ses visites. J'étais tout enfant, et je l'ai entendu qui parlait à Essarès d'une façon très violente et semblait le menacer.

— De quoi?

— Je l'ignore. J'ignore tout de Siméon. Il vivait ici très à part, et presque toujours dans le jardin, fumant sa pipe, rêvassant, soignant les arbres ou les fleurs avec l'aide de deux ou trois jardiniers qu'il faisait venir de temps à autre.

— Quelle conduite observait-il à votre égard?

— Là encore, je ne puis rien dire de précis. Nous ne causions jamais, et ses occupations ne le rapprochaient guère de moi. Cependant, j'ai eu quelquefois l'impression que, à travers ses lunettes jaunes, son regard me cherchait avec une certaine insistance, et peut-être même avec intérêt. En outre, dans ces derniers temps, il se plaisait à m'accompagner jusqu'à l'ambulance, et il se montrait alors, soit là-bas, soit en route, plus attentif, plus empressé... à tel point que je me demande, depuis un jour ou deux... »

Après un instant d'indécision, elle continua :

« Oh! c'est une idée bien vague... mais, tout de même... Tenez, il y a quelque chose que je n'ai pas pensé à vous dire... Pourquoi suis-je entrée à l'ambulance des Champs-Elysées, à cette ambulance où vous vous trouviez déjà, blessé, malade? Pourquoi? Parce que Siméon m'y a conduite. Il savait que je voulais m'engager comme infirmière, et il m'a indiqué cette ambulance... où il ne doutait pas que les circonstances nous mettraient l'un en face de l'autre...

« Et puis, réfléchissez... Plus tard la photographie du médaillon, celle qui nous représente ensemble, vous en uniforme, moi en infirmière, n'a pu être prise qu'à l'ambulance... Or, des gens

d'ici, de cette maison, Siméon était le seul qui s'y rendît.

« Vous rappellerai-je aussi qu'il est venu à Salonique, qu'il m'y a vue enfant, puis jeune fille, et qu'il a pu, là également, prendre les instantanés de l'album? De sorte que, si nous admettons qu'il ait eu quelque correspondant qui, de son côté, vous suivît dans la vie, il ne serait pas impossible de croire que l'ami inconnu dont vous avez supposé l'intervention entre nous, qui vous a envoyé la clef du jardin...

— Que cet ami fût le vieux Siméon? interrompit vivement Patrice. L'hypothèse est inadmissible.

— Pourquoi?

— Parce que cet ami est mort. Celui qui cherchait, comme vous dites, à intervenir entre nous, celui qui m'a envoyé la clef du jardin, celui qui m'appelait au téléphone pour m'apprendre la vérité, celui-là a été assassiné... Aucun doute à ce propos. J'ai perçu les cris d'un homme qu'on égorgeait... des cris d'agonie... de ceux que l'on pousse quand on expire.

— Est-on jamais sûr?...

— Je le suis absolument. Ma certitude n'est atténuée par aucune hésitation. Celui que j'appelle notre ami inconnu est mort avant d'avoir achevé son œuvre. Il est mort assassiné. Or, Siméon est vivant. »

Et Patrice ajouta :

« D'ailleurs celui-là avait une autre voix que Siméon, une voix que je n'avais jamais entendue et que je n'entendrai plus jamais. »

Coralie n'insista pas, convaincue à son tour.

Ils étaient assis sur un des bancs du jardin, profitant d'un beau soleil d'avril. Les bourgeons des marronniers luisaient aux pointes des rameaux. Les lourds parfums des giroflées montaient des plates-bandes, et leurs fleurs jaunes ou mordorées, comme des robes de guêpes ou d'abeilles serrées les unes contre les autres, ondulaient au gré d'une brise légère.

Soudain, Patrice frissonna. Coralie avait posé sa main sur la sienne, en un geste d'abandon charmant, et, tout de suite, l'ayant observée, il vit qu'elle était émue jusqu'aux larmes.

« Qu'y a-t-il donc, maman Coralie? »

La tête de la jeune femme s'inclina, et sa joue toucha l'épaule de l'officier. Patrice n'osa pas bouger, pour ne point paraître donner à ce mouvement fraternel une valeur de tendresse qui eût peut-être froissé Coralie. Il répéta :

« Qu'y a-t-il? Qu'avez-vous, mon amie?

— Oh! murmura-t-elle, c'est si étrange! Regardez, Patrice, regardez ces fleurs. »

Ils se trouvaient sur la troisième terrasse et dominaient donc la quatrième terrasse, et cette dernière, la plus basse, au lieu de plates-bandes de giroflées, offrait des parterres où s'entremêlaient toutes les fleurs de printemps, tulipes, mères-de-famille, corbeille-d'argent. Et au milieu, il y avait un grand rond planté de pensées.

« Là, là! dit-elle en désignant ce rond de son bras tendu, là, regardez bien... vous voyez?... des lettres... »

En effet, peu à peu, Patrice se rendait compte que les touffes de pensées étaient disposées de manière à inscrire sur le sol quelques lettres qui se détachaient parmi d'autres touffes de fleurs. Cela n'apparaissait pas du premier coup. Il fallait un certain temps pour voir, mais, quand on avait vu, les lettres s'assemblaient d'elles-mêmes et formaient, sur une même ligne, trois mots : *Patrice et Coralie*.

« Ah! dit-il à voix basse, je vous comprends!... »

C'était si étrange, en effet, et si émouvant de lire leurs deux noms, qu'une main amie avait pour ainsi dire semés, leurs deux noms réunis en fleurs de pensées! C'était si étrange et si émouvant de se retrouver toujours ainsi l'un et l'autre, liés par des volontés mystérieuses, liés maintenant par l'effort laborieux des petites fleurs qui surgissent, s'éveillent à la vie, et s'épanouissent dans un ordre déterminé!

Coralie se redressa et dit :

« C'est le vieux Siméon qui s'occupe du jardin.

— Evidemment, dit-il un peu ébranlé, cela ne change certes pas mon idée. Notre ami inconnu est mort, mais Siméon a pu le connaître, lui. Siméon était peut-être de connivence avec lui sur certains points, et il doit en savoir long. Ah! s'il pouvait parler et nous mettre dans la bonne voie. »

Une heure plus tard, comme le soleil penchait à l'horizon, ils montèrent sur les terrasses.

En arrivant à la terrasse du haut, ils avisèrent M. Desmalions qui leur fit signe de venir, et qui leur dit :

« Je vous annonce quelque chose d'assez curieux, une trouvaille d'un intérêt spécial pour vous, madame... et pour vous, mon capitaine. »

Il les mena tout au bout de la terrasse, devant la partie inhabitée qui faisait suite à la bibliothèque. Il y avait là deux agents, une pioche à la main. Au cours des recherches, ils avaient d'abord, comme l'expliqua M. Desmalions, écarté le lierre qui recouvrait le petit mur orné de vases en terre cuite. Or, un détail attira l'attention de M. Desmalions. Le petit mur était revêtu, sur une longueur de quelques mètres, d'une couche de plâtre qui semblait de date plus récente que la pierre elle-même.

« Pourquoi? dit M. Desmalions? N'était-ce pas un indice dont je devais tenir compte? Je fis démolir cette couche de plâtre et, dessous, j'en ai trouvé une seconde moins épaisse, mêlée aux aspérités de la pierre. Tenez, approchez-vous... ou plutôt non, reculez un peu... on distingue mieux. »

La couche inférieure, en effet, ne servait qu'à retenir une série de petits cailloux blancs qui faisaient comme une mosaïque encadrée de cailloux noirs, et qui formaient de grandes lettres, largement écrites, lesquelles formaient trois mots. Et ces trois mots c'était encore : *Patrice et Coralie*.

« Qu'est-ce que vous en dites, interrogea M. Desmalions. Remarquez que l'inscription remonte à plusieurs années... au moins dix ans, étant donnée la disposition du lierre qui était accroché là...

— Au moins dix ans..., répéta Patrice, lorsqu'il fut seul avec la jeune femme. Dix ans, c'est-à-dire à une époque où vous n'étiez pas mariée, où vous habitiez encore à Salonique, et où personne ne venait en ce jardin... personne, excepté Siméon, et ceux qu'il voulait bien y laisser pénétrer. »

Et Patrice conclut :

« Et, parmi ceux-là, Coralie, il y avait notre ami inconnu qui est mort. Et Siméon sait la vérité. »

Ils le virent, en cette fin d'après-midi, le vieux Siméon, comme ils le voyaient depuis le drame, errant dans le jardin ou dans les couloirs de la maison, l'attitude inquiète et désemparée, son cache-nez toujours enroulé autour de la tête, les lunettes serrées aux tempes. Il bégayait des mots incompréhensibles. La nuit, son voisin, un des mutilés, l'entendit plusieurs fois qui chantonnait.

A deux reprises, Patrice essaya de le faire parler. Siméon hochait la tête et ne répondait pas, ou bien riait d'un rire d'innocent.

Ainsi, le problème se compliquait, et rien ne laissait prévoir qu'il pût être résolu. Qui les avait, depuis leur enfance, promis l'un à l'autre comme des fiancés dont une loi inflexible a disposé d'avance? Qui avait, à l'automne dernier, alors qu'ils ne se connaissaient pas, préparé la corbeille de pensées? Et qui avait, dix ans plus tôt, inscrit leurs deux noms en cailloux blancs dans l'épaisseur d'un mur!

Questions troublantes pour deux êtres chez qui l'amour s'était éveillé spontanément, et qui, tout à coup, apercevaient derrière eux un long passé qui leur était commun. Chaque pas qu'ils faisaient ensemble dans le jardin leur semblait un pèlerinage parmi des souvenirs oubliés, et, à chaque détour d'allée, ils s'attendaient à découvrir une nouvelle preuve du lien qui les avait unis à leur insu.

Et de fait, en ces quelques jours,

deux fois sur le tronc d'un arbre, une fois sur le dossier d'un banc, ils virent leurs initiales entrelacées. Et, deux fois encore, leurs noms apparurent inscrits sur de vieux murs et masqués par une couche de plâtre que voilait le lierre.

Et ces deux fois-là, leurs deux noms étaient accompagnés de deux dates : « *Patrice et Coralie*, 1904 »... « *Patrice et Coralie*, 1907. »

« Il y a onze ans, et il y a huit ans, dit l'officier. Toujours nos deux noms... Patrice et Coralie. »

Leurs mains se serraient. Le grand mystère de leur passé les rapprochait l'un de l'autre, autant que le profond amour qui les emplissait et dont ils s'abstenaient de parler.

Malgré eux, cependant, ils recherchaient la solitude, et c'est ainsi qu'un jour, deux semaines après l'assassinat d'Essarès bey, comme ils passaient devant la petite porte de la ruelle, ils se décidèrent à sortir et à descendre jusqu'aux berges de la Seine. On ne les vit point, les abords de cette porte et le chemin qui y conduit étant cachés par de grands buis, et M. Desmalions explorant alors, avec ses hommes, les anciennes serres situées de l'autre côté du jardin, ainsi que la vieille cheminée qui avait servi aux signaux.

Mais, dehors, Patrice s'arrêta. Il y avait, presque en face, dans le mur opposé, une porte exactement semblable. Il en fit la réflexion, et Coralie lui dit :

« Cela n'a rien d'étonnant. Ce mur limite un jardin qui dépendait autrefois de celui que nous venons de quitter.

— Qui est-ce qui l'habite?

— Personne. La petite maison qui le domine et qui précède la mienne, rue Raynouard, est toujours fermée. »

Patrice murmura :

« Même porte... même clef, peut-être?»

Il introduisit dans la serrure la clef rouillée qui lui avait été adressée.

La serrure fonctionna. « Allons-y, dit-il, la suite des miracles continue. Celui-ci nous sera-t-il favorable? »

C'était une bande de terrain assez étroite et livrée à tous les caprices de la végétation. Cependant, au milieu de l'herbe exubérante, un sentier de terre battue, où l'on devait passer souvent, partait de la porte et montait en biais vers l'unique terrasse, sur laquelle était bâti un pavillon aux volets clos, délabré, sans étage, surmonté d'un tout petit belvédère en forme de lanterne.

Il avait son entrée particulière dans la rue Raynouard, dont une cour et un mur très haut le séparaient. Cette entrée était comme barricadée de planches et de poutres clouées les unes aux autres.

Ils contournèrent la maison et furent surpris par le spectacle qui les attendait sur le côté droit. C'était une espèce de cloître de verdure, rectangulaire, soigneusement entretenu, avec des arcades régulières, taillées dans des haies de buis et d'ifs. Un jardin en miniature était dessiné en cet espace où semblaient s'accumuler le silence et la paix. Là aussi il y avait des ravenelles fleuries, et des pensées, et des mères-de-famille. Et quatre sentiers qui venaient des quatre coins du cloître aboutissaient à un rond-point central, où se dressaient les cinq colonnes d'un petit temple ouvert, construit grossièrement avec des cailloux et des moellons en équilibre.

Sous le dôme de ce petit temple, une pierre tombale. Devant cette pierre tombale, un vieux prie-Dieu en bois, aux barreaux duquel étaient suspendus, à gauche, un christ d'ivoire, à droite, un chapelet composé de grains en améthyste et en filigrane d'or.

« Coralie, Coralie, murmura Patrice, la voix tremblante d'émotion... qui donc est enterré là? »

Ils s'approchèrent. Des couronnes de perles étaient alignées sur la pierre tombale. Ils en comptèrent dix-neuf qui portaient les dix-neuf millésimes des dix-neuf dernières années. Les ayant écartées, ils lurent cette inscription en lettres d'or usées et salies par la pluie.

Ici reposent
PATRICE ET CORALIE
tous deux assassinés
le 14 avril 1895.
Ils seront vengés.

X

LA CORDELETTE ROUGE

Coralie avait senti ses jambes fléchir sous elle et elle s'était jetée sur le prie-Dieu, où, ardemment, éperdument, elle priait. En faveur de qui? Pour le repos de quelles âmes inconnues? Elle ne savait pas. Mais tout son être était embrasé de fièvre et d'exaltation et les mots seuls de la prière pouvaient l'apaiser. Patrice lui dit à l'oreille :

« Comment s'appelait votre mère, Coralie?

— Louise, répondit-elle.

— Et mon père s'appelait Armand. Il ne s'agit donc ni d'elle ni de lui, et pourtant... »

Patrice aussi montrait une agitation extrême. S'étant baissé, il examina les dix-neuf couronnes, puis de nouveau la pierre tombale, et il reprit :

« Pourtant, Coralie, la coïncidence est vraiment trop anormale. Mon père est mort en cette année 1895.

— Ma mère est morte également en cette même année, dit-elle, sans qu'il me soit possible de préciser la date.

— Nous le saurons, Coralie, affirma-t-il. Tout cela peut se vérifier. Mais, dès maintenant, voici une vérité qui apparaît. Celui qui entrelaçait les noms de Patrice et de Coralie ne pensait pas seulement à nous, et ne regardait pas seulement l'avenir. Peut-être plus encore songeait-il au passé, à cette Coralie et à ce Patrice dont il savait la mort violente, et qu'il avait pris l'engagement de venger. Venez, Coralie, et que l'on ne puisse pas soupçonner que nous sommes venus jusqu'ici. »

Ils redescendirent le sentier et franchirent les deux portes de la ruelle. Personne ne les vit rentrer. Patrice conduisit aussitôt Coralie chez elle, recommanda à Ya-Bon et à ses camarades de redoubler de surveillance, et sortit.

Il ne revint que le soir pour repartir dès le matin, et ce n'est que le jour suivant, vers trois heures, qu'il demandait à Coralie de le recevoir.

Tout de suite, elle lui dit :

« Vous savez?...

— Je sais beaucoup de choses, Coralie, qui ne dissipent pas les ténèbres du présent, — je serais presque tenté de dire : au contraire, — mais qui jettent des lueurs très vives sur le passé.

— Et qui expliquent ce que nous avons vu avant-hier? demanda-t-elle anxieusement.

— Ecoutez-moi, Coralie. »

Il s'assit en face d'elle et prononça :

« Je ne vous raconterai pas toutes les démarches que j'ai faites. Je vous résumerai simplement le résultat de celles qui ont abouti. Avant tout, j'ai couru jusqu'à la mairie de Passy; puis à la légation de Serbie.

— Alors, dit-elle, vous persistez à supposer qu'il s'agissait de ma mère?

— Oui, j'ai pris copie de son acte de décès, Coralie. Votre mère est morte le 14 avril 1895.

— Oh! fit-elle, c'est la date inscrite sur la tombe.

— La même date.

— Mais ce nom de Coralie?... Ma mère s'appelait Louise.

— Votre mère s'appelait Louise-Coralie, comtesse Odolavitch. »

Elle répéta entre ses dents:

« Oh! ma mère... ma mère chérie... c'est donc elle qui a été assassinée... c'est donc pour elle que j'ai prié, là-bas.

— C'est pour elle, Coralie, et pour mon père. Mon père s'appelait Armand-Patrice Belval. J'ai trouvé son nom exact à la mairie de la rue Drouot. Il est mort le 14 avril 1895. »

Patrice avait eu raison de dire que des lueurs singulières illuminaient maintenant le passé. Il était établi, de la façon la plus formelle, que l'inscription de la tombe concernait son père à lui et sa mère à elle, tous deux assassinés le même jour. Par qui? Pour quels motifs? A la suite de quels dra-

mes? C'est ce que la jeune femme demanda à Patrice.

« Je ne puis encore répondre à vos questions, dit-il. Mais il y en a une autre que je me suis posée, plus facile à résoudre celle-là, que j'ai résolue, et qui nous apporte également une certitude sur un point essentiel. A qui appartient le pavillon? Extérieurement, sur la rue Raynouard, aucune indication. Vous avez pu voir le mur de la cour et la porte de cette cour : rien de particulier. Mais le numéro de la propriété me suffisait. J'ai été chez le percepteur du quartier et j'ai appris que les impositions étaient payées par un notaire habitant l'avenue de l'Opéra. J'ai fait visite à ce notaire et j'ai appris ceci... »

Il s'arrêta un moment et déclara :

« Le pavillon a été acheté, il y a vingt et un ans, par mon père. Deux années plus tard, mon père mourait, et ce pavillon, qui faisait donc partie de son héritage, fut mis en vente par le prédécesseur du notaire actuel . et acheté par un sieur Siméon Diodokis, sujet grec.

— C'est lui! s'écria Coralie. Diodokis est le nom de Siméon.

— Or, continua Patrice, Siméon Diodokis était l'ami de mon père, puisque mon père, sur le testament que l'on trouva, l'avait désigné comme légataire universel, et puisque ce fut Siméon Diodokis qui, par l'entremise du notaire précédent et d'un solicitor de Londres, réglait mes frais de pension et me fit remettre, à ma majorité, la somme de deux cent mille francs, solde de l'héritage paternel. »

Ils gardèrent un long silence. Bien des choses leur apparaissaient, mais indistinctes encore, estompées, comme ces spectacles que l'on aperçoit dans la brume du soir.

Et une de ces choses dominait toutes les autres. Patrice murmura :

« Votre mère et mon père se sont aimés, Coralie. »

Cette idée les unissait davantage et les troublait profondément. Leur amour se doublait d'un autre amour, comme le leur meurtri par les épreuves, plus tragique encore, et qui avait fini dans le sang et dans la mort.

« Votre mère et mon père se sont aimés, reprit-il. Sans doute furent-ils de ces amants un peu exaltés dont l'amour a des puérilités charmantes, car ils voulurent s'appeler entre eux d'une façon dont personne ne les avait appelés, et ils choisirent leurs seconds prénoms, *qui étaient le vôtre et le mien* également. Un jour votre mère laissa tomber son chapelet en grains d'améthyste. Le plus gros se cassa en deux morceaux. Mon père fit monter l'un de ces morceaux en breloque qu'il suspendit à la chaîne de sa montre. Votre mère et mon père étaient tous deux veufs. Vous aviez deux ans et moi huit ans. Pour se consacrer entièrement à celle qu'il aimait, mon père m'envoya en Angleterre, et il acheta le pavillon où votre mère, qui habitait l'hôtel voisin, allait le rejoindre en traversant la ruelle et en usant de cette même clef. C'est dans ce pavillon ou dans le jardin qui l'entoure qu'ils furent sans doute assassinés. Nous le saurons d'ailleurs, car il doit rester des preuves visibles de cet assassinat, des preuves que Siméon Diodokis a trouvées, puisqu'il n'a pas craint de l'affirmer par l'inscription de la pierre tombale.

— Et qui fut l'assassin? » murmura la jeune femme.

— Comme moi, Coralie, vous le soupçonnez. Le nom abhorré se présente à votre esprit, bien qu'aucun indice ne nous permette la certitude.

— Essarès! dit Coralie en un cri d'angoisse.

— Très probablement. »

Elle se cacha la tête entre les mains.

« Non, non... cela ne se peut pas... il ne se peut pas que j'aie été la femme de celui qui a tué ma mère.

— Vous avez porté son nom, vous n'avez jamais été sa femme. Vous le lui avez dit la veille même de sa mort, en ma présence. N'affirmons rien audelà de ce que nous pouvons affirmer, mais tout de même rappelons-nous qu'il fut votre mauvais génie, et rappe-

lons-nous aussi que Siméon, l'ami et le légataire universel de mon père, l'homme qui acheta le pavillon des deux amants, l'homme qui jura sur la tombe de les venger, rappelons-nous que Siméon, quelques mois après la mort de votre mère, se faisait engager par Essarès comme gardien de sa propriété, devenait son secrétaire et, peu à peu, entrait dans sa vie. Pourquoi? sinon pour mettre à exécution des projets de vengeance?

— Il n'y a pas eu vengeance.

— Qu'en savons-nous? Savons-nous comment est mort Essarès bey? Certes, ce n'est pas Siméon qui l'a tué, puisque Siméon se trouvait à l'ambulance. Mais peut-être l'a-t-il fait tuer? Et puis, la vengeance a mille façons de se traduire. Enfin, Siméon obéissait sans doute à des ordres de mon père. Sans doute voulait-il d'abord atteindre un but que mon père et que votre mère s'étaient proposé : l'union de nos destinées, Coralie. Et ce but a dominé sa vie. C'est lui, évidemment, qui plaça parmi mes petits bibelots d'enfant cette moitié d'améthyste dont l'autre moitié formait un grain de votre chapelet. C'est lui qui collectionna nos photographies. C'est lui, enfin, notre ami inconnu, qui m'envoya la clef, accompagnée d'une lettre... que je n'ai pas reçue, hélas!

— Alors, Patrice, vous ne pensez plus qu'il est mort, cet ami inconnu, et que vous avez entendu ses cris d'agonie?

— Je ne sais pas. Siméon a-t-il agi seul? Avait-il un confident, un assistant dans l'œuvre qu'il a entreprise? Et est-ce celui-là qui est tombé à sept heures dix-neuf? Je ne sais pas. Tout ce qui s'est passé en cette matinée sinistre reste dans une ombre que rien n'atténue. La seule conviction que nous puissions avoir, c'est que, depuis vingt ans, Siméon Diodokis a poursuivi, en notre faveur et contre l'assassin de nos parents, une tâche obscure et patiente, et que Siméon Diodokis est vivant. »

Et Patrice ajouta :

« Vivant, mais fou! De sorte que nous ne pouvons ni le remercier, ni l'interroger sur la sombre histoire qu'il connaît ou sur les périls qui vous menacent. Et pourtant, pourtant, lui seul... »

Une fois de plus, Patrice voulut tenter l'épreuve, bien qu'assuré d'un échec nouveau. Siméon occupait, dans l'aile naguère réservée au logement des domestiques, une chambre où il était le voisin de deux mutilés. Patrice y alla. Siméon s'y trouvait.

A moitié endormi dans un fauteuil, tourné vers le jardin, il tenait à sa bouche une pipe éteinte. La chambre était petite, à peine meublée, mais propre et claire. Toute la vie secrète de ce vieillard s'y était écoulée. A diverses reprises, en son absence, M. Desmalions l'avait visitée. Patrice également, chacun à son point de vue.

L'unique découverte qui valût d'être notée consistait en un dessin sommaire, fait au crayon, sur le papier blanc du mur, derrière une commode : trois lignes qui se croisaient, formant un vaste triangle régulier. Au milieu de cette figure géométrique, un barbouillage effectué grossièrement, avec de l'or adhésif. Le triangle d'or! Sauf cela, qui n'avançait en rien les recherches de M. Desmalions, aucun indice.

Patrice marcha directement vers le vieux et lui frappa sur l'épaule.

« Siméon », dit-il.

L'autre leva sur lui ses lunettes jaunes, et Patrice eut une envie soudaine de lui arracher cet obstacle de verre qui cachait les yeux du bonhomme et empêchait de pénétrer au fond de son âme et de ses souvenirs lointains.

Siméon se mit à rire stupidement.

« Ah! songea Patrice, c'est là mon ami et l'ami de mon père. Il a aimé mon père, il a respecté ses volontés, il a été fidèle à sa mémoire, il lui a consacré une tombe sur laquelle il priait, il a juré de le venger. Et sa raison n'est plus. »

Patrice sentit l'inutilité de toute parole. Mais si le son de la voix n'éveil-

lait aucun écho dans le cerveau égaré, peut-être les yeux gardaient-ils quelque mémoire. Il écrivit sur une feuille blanche les mots que Siméon avait dû contempler tant de fois :

Patrice et Coralie. — 14 *avril* 1895.

Le vieux regarda, hocha la tête, et recommença son petit ricanement douloureux et stupide. L'officier continua :

Armand Belval.

Toujours, chez le vieux, même torpeur. Patrice tenta l'épreuve encore. Il traça les noms d'Essarès et du colonel Fakhi, dessina un triangle. Le vieux ne comprenait pas et ricanait.

Mais, soudain, son rire eut quelque chose de moins enfantin. Patrice avait écrit le nom du complice Bournef, et l'on aurait dit, que cette fois, un souvenir agitait le vieux secrétaire. Il essaya de se lever, retomba sur son fauteuil, puis se dressa de nouveau et saisit son chapeau qui était accroché au mur. Il quitta sa chambre et, suivi de Patrice, il sortit de la maison, et tourna sur la gauche du côté d'Auteuil.

Il avait l'air d'avancer comme ces gens endormis que la suggestion contraint à marcher sans savoir où ils vont. Il prit par la rue de Boulainvilliers, traversa la Seine, et s'engagea dans le quartier de Grenelle d'un pas qui n'hésitait jamais.

Puis sur un boulevard il s'arrêta, et, de son bras tendu, fit signe à Patrice de s'arrêter également.

Un kiosque les dissimulait. Il passa la tête. Patrice l'imita.

En face, à l'angle de ce boulevard et d'un autre boulevard, il y avait un café, avec une terrasse que limitaient des caisses de fusains.

Derrière ces fusains, quatre consommateurs étaient assis. Trois tournaient le dos. Patrice vit le seul qui fût de face et reconnut Bournef.

A ce moment, le vieux Siméon s'éloignait déjà, comme un homme qui a terminé son rôle et qui laisse à d'autres le soin d'en finir. Patrice chercha des yeux, aperçut un bureau de poste et y entra vivement. Il savait que M. Desmalions se trouvait rue Raynouard. Par téléphone il lui annonça la présence de Bournef. M. Desmalions répondit qu'il arrivait aussitôt.

Depuis l'assassinat d'Essarès bey, l'enquête de M. Desmalions n'avait pas avancé en ce qui concernait les quatre complices du colonel Fakhi. On découvrit bien la retraite du sieur Grégoire, et les chambres aux placards, mais tout cela était vide. Les complices avaient disparu.

« Le vieux Siméon, se dit Patrice, était au courant de leurs habitudes. Il devait savoir que, tel jour de la semaine, à telle heure, ils se réunissaient dans ce café, et il s'est souvenu, tout à coup, à l'évocation du nom de Bournef. »

Quelques minutes plus tard, M. Desmalions descendait d'automobile avec ses agents. L'affaire ne traîna pas. La terrasse fut cernée. Les complices n'opposèrent pas de résistance. M. Desmalions en expédia trois, sous bonne garde, au Dépôt et poussa Bournef dans une salle particulière.

« Venez, dit-il à Patrice. Nous allons l'interroger. »

Patrice objecta :

« Mme Essarès est seule là-bas...

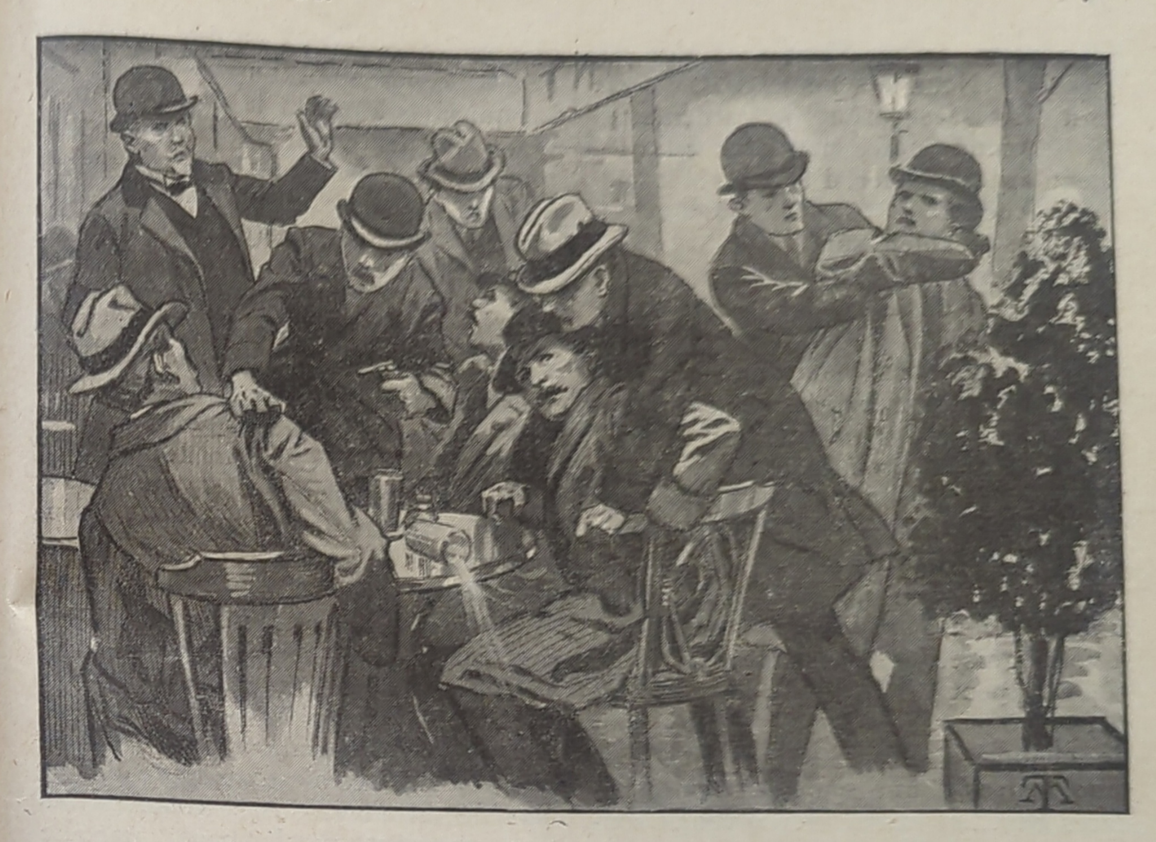
— Seule, non. Il y a tous vos hommes.

— Oui, mais j'aime mieux y être. C'est la première fois que je la quitte, et toutes les craintes sont permises.

— Il s'agit de quelques minutes, insista M. Desmalions. Il faut toujours profiter du désarroi que cause l'arrestation. »

Patrice le suivit, mais ils purent se rendre compte que Bournef n'était pas de ces hommes qui se déconcertent aisément. Aux menaces, il répliqua en haussant les épaules.

« Inutile, monsieur, de me faire peur. Je ne risque rien. Fusillé? Des blagues! En France on ne fusille pas pour un oui ou pour un non, et nous sommes tous quatre sujets d'un pays neutre. Un procès? Une condamnation? La prison? Jamais de la vie. Vous comprenez bien que, si vous avez étouffé l'affaire jusqu'ici, et si vous avez escamoté le meurtre de Musta-



LA TERRASSE FUT CERNÉE, LES COMPLICES N'OPPOSÈRENT PAS DE RÉSISTANCE. (p. 70.)

pha, celui de Fakhi et celui d'Essarès, ce n'est pas pour ressusciter cette même affaire, sans raison valable. Non, monsieur, je suis tranquille. Le camp de concentration, voilà tout ce qui m'attend.

— Alors, dit M. Desmalions, vous refusez de répondre?

— Fichtre non! Le camp de concentration, soit. Mais il y a vingt degrés de régimes, dans ces camps, et je tiens à mériter vos faveurs, et par là à gagner confortablement la fin de la guerre. Mais d'abord que savez-vous?

— A peu près tout.

— Tant pis, ma valeur diminue. Vous connaissez la dernière nuit d'Essarès?

— Oui, et le marché des quatre millions. Que sont-ils devenus? »

Bournef eut un geste de rage.

« Repris! Volés! C'était un piège!

— Qui les a repris?

— Un nommé Grégoire.

— Qui était-ce?

— Son âme damnée, nous l'avons su depuis. Nous avons découvert que ce Grégoire n'était autre qu'un individu qui lui servait de chauffeur à l'occasion.

— Qui lui servait, par conséquent, à transporter les sacs d'or de sa banque à son hôtel?

— Oui, et nous croyons même savoir... tenez, autant dire que c'est une certitude. Eh bien!... Grégoire, c'est une femme.

— Une femme!

— Parfaitement. Sa maîtresse. Nous en avons plusieurs preuves. Mais une femme solide, d'aplomb, forte comme un homme, et qui ne recule devant rien.

— Vous connaissez son adresse?

— Non.

— Et l'or, vous n'avez aucun indice, aucun soupçon?

— Non. L'or est dans le jardin ou dans l'hôtel de la rue Raynouard. Durant toute une semaine, nous l'avons



vu rentrer, cet or. Depuis, il n'en est pas sorti. Nous faisions le guet, chaque nuit. Les sacs y sont, je l'affirme.

— Aucun indice non plus relativement au meurtrier d'Essarès?

— Aucun.

— Est-ce bien sûr?

— Pourquoi mentirais-je?

— Et si c'était vous?... ou l'un de vos amis?

— Nous avons bien pensé qu'on le supposerait. Par hasard, et c'est heureux, nous avons un alibi.

— Facile à prouver?

— Irréfutable.

— Nous examinerons cela. Donc pas d'autre révélation?

— Non. Mais une idée... ou plutôt une question à laquelle vous répondrez à votre guise. Qui nous a trahis? Votre réponse peut m'éclairer, car une seule personne connaissait nos rendez-vous de chaque semaine, ici, de quatre à cinq heures... une seule personne, Essarès bey... et lui-même il y venait souvent pour conférer avec nous, Essarès est mort. Qui donc nous a dénoncés?

— Le vieux Siméon.

— Comment! Siméon! Siméon Diodokis!

— Siméon Diodokis, le secrétaire d'Essarès bey.

— Lui! Ah! le gredin, il me le paiera... Mais non, c'est impossible?

— Pourquoi dites-vous que c'est impossible?

— Pourquoi? Mais parce que... »

Il réfléchit assez longtemps, sans doute pour être bien sûr qu'il n'y avait pas d'inconvénient à parler. Puis il acheva sa phrase :

« Parce que le vieux Siméon était d'accord avec nous.

— Qu'est-ce que vous dites? s'écria Patrice fort surpris à son tour.

— Je dis et j'affirme que Siméon Diodokis était d'accord avec nous. C'était notre homme. C'est lui qui nous tenait au courant des manœuvres équivoques d'Essarès bey. C'est lui qui, par un coup de téléphone, donné à neuf heures du soir, nous a prévenus qu'Essarès avait allumé le fourneau des anciennes serres et que le signal des étincelles allait fonctionner. C'est lui qui nous a ouvert la porte en affectant, bien entendu, la résistance et tout en se laissant attacher dans la loge du concierge. C'est lui, enfin, qui avait congédié et payé les domestiques.

— Mais le colonel Fakhi ne s'est pas adressé à lui comme à un complice...

— Comédie pour donner le change à Essarès. Comédie d'un bout à l'autre!

— Soit. Mais pourquoi Siméon trahissait-il Essarès? Pour de l'argent?

— Non, par haine. Il avait contre Essarès bey une haine qui nous a souvent donné le frisson.

— Le motif?

— Je ne sais pas. Siméon est un silencieux, mais cela remontait très haut.

— Connaissait-il la cachette de l'or? demanda M. Desmalions.

— Non. Et ce n'est pas faute d'avoir cherché! Il n'a jamais su comment les sacs sortaient de la cave, laquelle n'était qu'une cachette provisoire.

— Pourtant, ils sortaient de la propriété. En ce cas, qui nous dit qu'il n'en fut pas de même cette fois?

— Cette fois-là nous faisions le guet dehors, de tous les côtés, ce que Siméon ne pouvait faire à lui tout seul. »

Patrice reprit à son tour :

« Vous n'en savez pas davantage sur lui?

— Ma foi non. Ah! cependant, il est arrivé ceci d'assez curieux. L'après-midi qui précéda le fameux soir, je reçus une lettre dans laquelle Siméon me donnait certains renseignements. Dans la même enveloppe il y avait une autre lettre, mise là, évidemment, par une erreur incroyable, car elle semblait fort importante.

— Et que disait-elle? fit Patrice anxieusement.

— Il y était question d'une clef.

— Ne pouvez-vous préciser?

— Voici la lettre. Je l'avais conservée pour la lui rendre et le mettre en garde. Tenez, c'est bien son écriture... »

Patrice saisit la feuille de papier, et tout de suite il vit son nom. La lettre lui était adressée, comme il l'avait pressenti. C'était celle qu'il n'avait point reçue.

« Patrice,

« Tu recevras ce soir, une clef. « Cette clef ouvre, au milieu d'une « ruelle qui descend vers la Seine, « deux portes, l'une à droite, celle du « jardin de la femme que tu aimes; « l'autre, à gauche, celle d'un jardin « où je te donne rendez-vous le 14 avril, « à 9 heures du matin. Celle que tu « aimes sera là également. Vous sau- « rez qui je suis et le but que je veux « atteindre. Vous apprendrez tous « deux sur le passé des choses qui « vous rapprocheront plus encore l'un « de l'autre.

« D'ici le 14 avril, la lutte qui com- « mence ce soir sera terrible. Si je « succombe, il est certain que celle « que tu aimes va courir les plus « grands dangers. Veille sur elle, Pa- « trice, et que ta protection ne la « quitte pas un instant. Mais je ne « succomberai pas, et vous aurez le « bonheur que je prépare pour vous « depuis si longtemps.

« Toute mon affection. »

« Ce n'est pas signé, reprit Bournef, mais, je le répète, l'écriture est de Siméon. Quant à la dame, il s'agit évidemment de Mme Essarès.

— Mais quel danger court-elle? s'écria Patrice avec inquiétude. Essarès est mort. Donc, rien à craindre.

— Est-ce qu'on sait? C'était un rude homme.

— A qui aurait-il donné mission de le venger? Qui poursuivrait son œuvre?

— Je l'ignore, mais il faut se méfier. »

Patrice n'écoutait plus. Il tendit vivement la lettre à M. Desmalions, et, sans vouloir rien entendre, s'échappa.

« Rue Raynouard, et rondement », dit-il au chauffeur, quand il eut sauté dans une auto.

Il avait hâte d'arriver. Les dangers dont parlait le vieux Siméon lui semblaient soudain suspendus sur la tête de Coralie. Déjà l'ennemi, profitant de son absence, attaquait sa bien-aimée.

« Et qui pourrait la défendre si je succombe? » avait dit Siméon. Or, cette hypothèse s'était réalisée en partie, puisqu'il avait perdu la raison.

« Voyons, quoi, murmurait Patrice, c'est idiot... Je me forge des idées... Il n'y a aucun motif... »

Mais son tourment croissait à chaque minute. Il se disait que le vieux Siméon l'avait prévenu à dessein que la clef devait ouvrir la porte du jardin de Coralie, afin que lui, Patrice, pût exercer une surveillance efficace en pénétrant, en cas de besoin, jusqu'auprès de la jeune femme.

Il le vit de loin, Siméon. La nuit était venue, le bonhomme rentrait dans l'hôtel. Patrice le dépassa devant la loge du concierge et l'entendit qui fredonnait. Patrice demanda au soldat de faction :

« Rien de nouveau?

— Rien, mon capitaine.

— Maman Coralie?

— Elle a fait un tour dans le jardin. Elle est remontée il y a une demi-heure.

— Ya-Bon?

— Ya-Bon suivait maman Coralie. Il doit être à sa porte. »

Patrice grimpa l'escalier, plus calme. Mais, quand il parvint au premier étage, il fut très étonné de voir que l'électricité n'était pas allumée. Il fit jouer l'interrupteur. Alors, il aperçut, au bout du couloir, Ya-Bon à genoux devant la chambre de maman Coralie, la tête appuyée contre le mur. La chambre était ouverte.

« Qu'est-ce que tu fais là? » cria-t-il en accourant.

Ya-Bon ne répondit pas. Patrice constata qu'il y avait du sang sur l'épaule de son dolman. A cet instant, le Sénégalais s'affaissa.

« Tonnerre! Il est blessé!... Mort peut-être! »

Il sauta par-dessus le corps, et se précipita dans la chambre dont il alluma aussitôt l'électricité.

Coralie était étendue sur un canapé. L'affreuse petite cordelette de soie rouge entourait son cou. Et cependant Patrice n'avait pas en lui cette étreinte horrible du désespoir que l'on éprouve devant des malheurs irréparables. Il lui semblait que la figure de Coralie n'avait pas la pâleur de la mort. Et, de fait, la jeune femme respirait.

« Elle n'est pas morte... Elle n'est pas morte, se dit Patrice. Elle ne mourra pas, j'en suis sûr... et Ya-Bon non plus... Le coup est manqué. »

Il desserra la cordelette.

Au bout de quelques secondes, la jeune femme respirait largement et reprenait connaissance. Elle lui sourit.

Mais aussitôt, se souvenant, elle le saisit de ses deux bras, si faibles encore, et lui dit, d'une voix tremblante:

« Oh! Patrice, j'ai peur... j'ai peur pour vous...

— Peur de quoi, Coralie? Quel est le misérable?...

— Je ne l'ai pas vu... Il avait éteint... et il m'a prise à la gorge tout de suite, et il m'a dit à voix basse : « Toi d'abord... cette nuit ce sera le « tour de ton amant... » Oh! Patrice, j'ai peur pour vous... J'ai peur pour toi, Patrice... »

XI

VERS LE GOUFFRE

La décision de Patrice fut immédiate. Il transporta la jeune femme sur son lit et la pria de ne pas bouger et de ne pas appeler. Puis il s'assura que Ya-Bon n'était pas blessé grièvement. Enfin, il sonna violemment, faisant vibrer tous les timbres qui communiquaient avec les postes placés par lui en divers endroits de la maison.

Les hommes arrivèrent en hâte. Il leur dit :

« Vous n'êtes que des brutes. Quelqu'un a pénétré ici. Maman Coralie et Ya-Bon ont failli être tués... »

Et, comme ils s'exclamaient :

« Silence! commanda-t-il. Vous méritez des coups de bâton. Je vous pardonne, à une condition, c'est que, durant toute cette soirée et toute cette nuit, vous parliez de maman Coralie comme si elle était morte. »

L'un d'eux protesta :

« Mais à qui parler, mon capitaine? Il n'y a personne ici.

— Il y a quelqu'un, bougre d'idiot, puisque maman Coralie et Ya-bon ont été attaqués. A moins que ce ne soit par vous... Non? Alors... Et puis, trêve de bêtises! Il ne s'agit pas de parler à d'autres personnes, mais de parler entre vous... et même d'y penser dans le secret de votre conscience. On vous écoute, on vous épie, on entend ce que vous dites et l'on devine ce que vous ne dites pas. Donc, jusqu'à demain, maman Coralie ne sortira pas de sa chambre. On veillera sur elle à tour de rôle. Les autres se coucheront, sitôt après le dîner. Pas d'allées et venues dans la maison. Le silence.

— Et le vieux Siméon, mon capitaine?

— Qu'on l'enferme dans sa chambre. Comme fou, il est dangereux. On a pu profiter de sa démence, se faire ouvrir par lui. Qu'on l'enferme! »

Le plan de Patrice était simple. Comme l'ennemi, croyant Coralie sur le point de mourir, avait dévoilé à la jeune femme son but, qui était de le tuer, lui aussi, Patrice, il fallait que l'ennemi se crût libre d'agir, sans que personne soupçonnât ses projets et fût en garde contre lui. L'ennemi viendrait. Il engagerait la lutte et serait pris au piège.

En attendant cette lutte, qu'il appelait de tous ses vœux, Patrice fit soigner Ya-Bon, dont la blessure en effet n'avait aucun caractère de gravité, et il l'interrogea, ainsi que maman Coralie.

Leurs réponses furent identiques. La jeune femme raconta que, étendue,

un peu lasse, elle lisait, et que Ya-Bon demeurait dans le couloir devant la porte ouverte, accroupi à la mode arabe. Ni l'un ni l'autre ils n'entendirent rien de suspect. Et soudain, Ya-Bon vit une ombre s'interposer entre lui et la lumière du couloir. Cette lumière, qui provenait d'une ampoule électrique, fut éteinte pour ainsi dire en même temps que l'ampoule qui éclairait la chambre. Ya-Bon, à moitié dressé déjà, reçut un coup violent à la nuque et perdit connaissance. Coralie essaya de s'enfuir par la porte de son boudoir, ne put l'ouvrir, se mit à crier, et aussitôt fut saisie et renversée. Tout cela en l'espace de quelques secondes.

La seule indication que Patrice put obtenir, c'est que l'homme venait non de l'escalier, mais du côté de l'aile que l'on nommait l'aile des domestiques. Cette aile était desservie par un escalier plus petit et communiquait par la cuisine avec un office où se trouvait la porte de service sur la rue Raynouard.

Cette porte, Patrice la trouva fermée à clef. Mais quelqu'un pouvait avoir cette clef.

Le soir, Patrice passa un moment au chevet de Coralie, puis, à neuf heures, se retira dans sa chambre, laquelle était située un peu plus loin, et sur le même côté. C'était auparavant une pièce qu'Essarès bey se réservait comme fumoir.

Comme il n'attendait pas l'attaque, dont il espérait de si bons résultats, avant le milieu de la nuit, Patrice s'assit devant un bureau-cylindre placé contre le mur, et en sortit le registre sur lequel il avait commencé le journal détaillé des événements.

Durant trente à quarante minutes, il écrivit, et il était près de fermer ce registre lorsqu'il crut entendre comme un frôlement confus, qu'il n'eût certes pas perçu si ses nerfs n'avaient été tendus au plus haut point. Cela venait de la fenêtre, du dehors. Et il se rappela le jour où l'on avait déjà tiré sur Coralie et sur lui. Cependant la fenêtre n'était pas entr'ouverte ni même entre-bâillée.

Il continua donc d'écrire sans tourner la tête et sans que rien pût laisser croire que son attention eût été mise en éveil, et il inscrivait, pour ainsi dire à son insu, les phrases mêmes de son anxiété.

« Il est là, il me regarde. Que va-t-« il faire? Je ne pense pas qu'il brise « une vitre et qu'il m'envoie une balle. « Le procédé est incertain et ne lui a « pas réussi. Non, son plan doit être « établi de façon différente et plus in-« telligente. Je suppose plutôt qu'il « guette le moment où je me couche-« rai, qu'il épiera mon sommeil, et « que seulement alors il entrera, par « quelque moyen que j'ignore.

« D'ici là, j'éprouve une véritable « volupté à me sentir sous ses yeux. « Il me hait, et nos deux haines vont « à l'encontre l'une de l'autre, comme « deux épées qui se cherchent et qui « battent le fer. Il me regarde, comme « une bête fauve, tapie dans l'ombre, « regarde sa proie et choisit la place « où ses crocs mordront. Mais moi, je « sais que c'est lui qui est la proie, « vouée d'avance à la défaite et à « l'écrasement. Il prépare son couteau « ou sa cordelette rouge. Et ce sont « mes deux mains qui termineront la « bataille. Elles sont fortes, vigou-« reuses déjà. Elles seront implaca-« bles... »

Patrice rabattit le cylindre. Puis il alluma une cigarette, qu'il fuma tranquillement, comme chaque soir. Puis il ôta ses habits, les plia avec soin sur le dossier d'une chaise, remonta sa montre, se coucha, éteignit l'électricité.

« Enfin, se disait-il, je vais savoir. Je vais savoir qui est cet homme. Un ami d'Essarès? Le continuateur de son œuvre? Mais pourquoi cette haine contre Coralie? Il l'aime donc, puisqu'il cherche à m'atteindre, moi aussi? Je vais savoir... je vais savoir... »

Une heure s'écoula pourtant, puis une autre heure, et rien ne se produisit du côté de la fenêtre. Un seul craquement, qui eut lieu du côté du bureau. Mais c'était sans doute un de ces craquements de meuble, que l'on entend la nuit dans le silence.

Patrice commença à perdre le bel espoir qui l'avait soutenu. Au fond, il se rendait compte que toute sa comédie relativement à la mort supposée de maman Coralie était de valeur médiocre, et qu'un homme de la taille de son ennemi avait bien pu ne pas s'y laisser prendre. Assez déconcerté, il était sur le point de s'endormir, lorsque le même craquement eut lieu au même endroit.

Le besoin d'agir le fit sauter du lit. Il alluma. Tout semblait dans le même ordre. Nulle trace d'une présence étrangère.

« Allons, se dit Patrice, décidément je ne suis pas de force. L'ennemi aura deviné mes desseins et flairé le piège qui lui était tendu. Dormons, il n'y aura rien cette nuit. »

Il n'y eut, en effet, aucune alerte.

Le lendemain, en examinant sa fenêtre, il remarquait que tout le long de la façade du jardin une corniche de pierre courait au-dessus du rez-de-chaussée, assez large pour qu'un homme pût y marcher en se retenant aux balcons et aux gouttières.

Il visita toutes les pièces auxquelles cette corniche donnait accès. L'une d'elles était la chambre du vieux Siméon.

« Il n'a pas bougé de là? demanda-t-il aux deux soldats chargés de la surveillance.

— C'est à croire, mon capitaine. En tout cas, nous ne lui avons pas ouvert la porte. »

Patrice entra, et, sans s'occuper du bonhomme, lequel fumait toujours sa pipe éteinte, il fouilla la chambre, avec cette arrière-pensée qu'elle pouvait servir de refuge à l'ennemi.

Il n'y trouva personne. Mais il découvrit dans un placard plusieurs objets qu'il n'y avait point vus dans les perquisitions effectuées en compagnie de M. Desmalions : une échelle de corde, un rouleau de tuyaux en plomb qui semblaient être des tuyaux de gaz, et une petite lampe à souder.

« Tout cela est bougrement louche, pensa-t-il. Comment ces objets sont-ils entrés ici? Est-ce Siméon qui les a rassemblés sans but précis, machinalement? Ou bien dois-je supposer que Siméon n'est que l'instrument de l'ennemi? Avant de perdre la raison, il le connaissait, cet ennemi, et aujourd'hui il subit son influence. »

Siméon, assis devant la fenêtre, lui tournait alors le dos. Patrice s'approcha de lui et tressaillit. Le bonhomme tenait entre ses mains une couronne mortuaire en perles noires et blanches. Elle portait comme date: 14 *avril* 1915. C'était la vingtième, celle que Siméon devait mettre sur la tombe de ses amis morts.

« Il la mettra, dit Patrice à haute voix. Son instinct d'ami et de vengeur, qui l'a conduit toute sa vie, persiste à travers la démence. Il la mettra. N'est-ce pas, Siméon, que vous irez la porter demain? Car c'est demain, le 14 avril, l'anniversaire sacré... »

Il se pencha vers l'être incompréhensible en qui venaient se rencontrer, comme des chemins qui aboutissent à un carrefour, toutes les intrigues bonnes ou mauvaises, favorables ou perfides, dont se composait l'inextricable drame. Siméon crut qu'on voulait lui prendre sa couronne, et la serra fortement contre lui, d'un geste farouche.

« N'aie pas peur, dit Patrice, je te la laisse. A demain, Siméon, à demain. Coralie et moi, nous serons exacts au rendez-vous que tu nous as donné. Et demain peut-être le souvenir de l'horrible passé délivrera ton cerveau. »

La journée parut longue à Patrice. Il avait tellement hâte d'arriver à quelque chose qui fût comme une lueur dans les ténèbres! Et cette lueur n'allait-elle pas justement jaillir des circonstances que ferait naître ce vingtième anniversaire du 14 avril?

Vers la fin de l'après-midi, M. Desmalions passa rue Raynouard et dit à Patrice :

« Tenez, voici ce que j'ai reçu, c'est assez curieux... une lettre anonyme à écriture déguisée... Ecoutez cela : « *Monsieur, vous êtes prévenu que l'or* « *va s'en aller. Faites attention. De-*

« main soir les dix-huit cents sacs au-« ront pris le chemin de l'étranger. — « Un ami de la France. »

— Et c'est demain le 14 avril, dit Patrice, qui fit aussitôt le rapprochement.

— Oui. Pourquoi cette remarque?

— Oh! rien... une idée... »

Il fut près de raconter à M. Desmalions tous les faits qui se rapportaient à cette date du 14 avril, et tous ceux qui concernaient l'étrange personnalité du vieux Siméon. S'il ne parla pas, ce fut pour des raisons obscures, peut-être parce qu'il voulait mener seul et jusqu'au bout cette partie de l'affaire, peut-être aussi par une sorte de pudeur qui l'empêchait d'initier M. Desmalions à tous les secrets du passé. Il garda donc le silence à ce propos et dit :

« Alors, cette lettre?

— Ma foi, je ne sais que penser? Est-ce un avertissement justifié? ou bien un stratagème pour nous imposer une conduite plutôt qu'une autre? J'en causerai avec Bournef.

— Toujours rien de spécial de ce côté?

— Non, et je n'attends rien de plus. L'alibi qu'il m'a fourni est réel. Ses amis et lui ne sont que des comparses dont le rôle est terminé. »

De cette conversation, Patrice ne retint qu'une chose : la coïncidence des dates.

Les deux directions que M. Desmalions et lui suivaient dans cette affaire se rejoignaient tout à coup en cette date depuis si longtemps marquée par le sort. Le passé et le présent allaient se réunir. Le dénouement approchait. C'était le jour même du 14 avril que l'or devait disparaître à jamais, et qu'une voix inconnue convoquait Patrice et Coralie au même rendez-vous que leurs parents avaient pris vingt ans auparavant.

Et le lendemain, ce fut le 14 avril.

Dès neuf heures, Patrice demandait des nouvelles du vieux Siméon.

« Sorti, mon capitaine, lui répondit-on. Vous aviez levé la consigne. »

Patrice entra dans la chambre et chercha la couronne. Elle n'y était plus. Mais les trois objets du placard, l'échelle de corde, le rouleau de plomb et la lampe à souder n'y étaient plus non plus. Il interrogea :

« Siméon n'a rien emporté?

— Si, mon capitaine, une couronne.

— Pas autre chose?

— Non, mon capitaine. »

La fenêtre était ouverte. Patrice en conclut que les objets avaient pris ce chemin, et son hypothèse d'une complicité inconsciente du bonhomme en fut confirmée.

Un peu avant dix heures, Coralie le rejoignit dans le jardin. Patrice l'avait mise au courant des derniers incidents. La jeune femme était pâle et inquiète.

Ils firent le tour des pelouses et gagnèrent sans être vus les bosquets de fusains qui dissimulaient la porte de la ruelle. Patrice ouvrit cette porte.

Au moment d'ouvrir l'autre, il eut une hésitation. Il regrettait de n'avoir pas prévenu M. Desmalions, et d'accomplir, seul avec Coralie, ce pèlerinage que certains symptômes annonçaient comme dangereux. Mais il secoua cette impression. Il avait eu soin de prendre deux revolvers. Qu'y avait-il à craindre?

« Nous entrons, n'est-ce pas, Coralie?

— Oui, dit-elle.

— Cependant, vous semblez indécise, anxieuse...

— C'est vrai, murmura la jeune femme, j'ai le cœur serré.

— Pourquoi? Vous avez peur?

— Non... ou plutôt si... Je n'ai pas peur pour aujourd'hui, mais en quelque sorte pour autrefois. Je pense à ma pauvre mère qui a franchi cette porte comme moi, par un matin d'avril. Elle était tout heureuse, elle allait vers l'amour... Et alors c'est comme si je voulais la retenir et lui crier : « N'avance pas... la mort te guette... n'avance pas... » Et, ces mots d'effroi, c'est moi qui les entends... ils bourdonnent à mon oreille... et c'est moi qui n'ose plus avancer. J'ai peur...

— Retournons, Coralie. »

Elle lui saisit le bras, et la voix ferme :

« Marchons. Je veux prier. La prière me fera du bien. »

Hardiment, elle suivit le petit sentier transversal que sa mère avait suivi et monta parmi les herbes folles et les branches envahissantes. Ils laissèrent le pavillon sur leur gauche et gagnèrent le cloître de verdure où reposaient leurs parents. Et tout de suite, au premier regard, ils virent que la vingtième couronne était là.

« Siméon est venu, dit Patrice. L'instinct, plus fort que tout, l'a obligé à venir. Il ne doit pas être loin d'ici. »

Tandis que Coralie s'agenouillait, il chercha autour du cloître, et descendit jusqu'à la moitié du jardin. Mais Siméon demeurait invisible. Il ne restait plus qu'à visiter le pavillon, et c'était évidemment un acte redoutable dont ils retardèrent l'accomplissement, sinon par crainte, du moins par l'espèce de frayeur sacrée que l'on éprouve à pénétrer dans un lieu de mort et de crime.

Ce fut encore la jeune femme qui donna le signal de l'action.

« Venez », dit-elle.

Patrice ne savait comment ils entreraient dans le pavillon dont les fenêtres et les issues lui avaient toutes paru fermées. Mais, en approchant, ils constatèrent que la porte de derrière, sur la cour, était grande ouverte, et ils pensèrent aussitôt que Siméon les attendait à l'intérieur.

Il était exactement dix heures quand ils franchirent le seuil du pavillon. Un petit vestibule conduisait d'un côté à une cuisine, de l'autre à une chambre. En face, ce devait être la pièce principale. La porte en était entre-bâillée et Coralie balbutia :

« C'est ici que la chose a dû avoir lieu... autrefois.

— Oui, dit Patrice, nous y trouverons Siméon. Mais, si le cœur vous manque, Coralie, il vaut mieux renoncer. »

Une volonté irréfléchie soutenait la jeune femme. Rien n'eût arrêté son élan. Elle avança.

Quoique grande, la pièce donnait une impression d'intimité par la façon dont elle était meublée. Divans, fauteuils, tapis, tentures, tout concourait à la rendre confortable, et l'on eût dit que l'aspect n'en avait pas changé depuis la mort tragique de ceux qui l'habitaient. Cet aspect était plutôt celui d'un atelier, à cause d'un vitrage qui occupait le milieu du très haut plafond, à l'endroit du belvédère, et par où le jour descendait. Il y avait bien deux fenêtres, mais des rideaux les masquaient.

« Siméon n'est pas là », dit Patrice.

Coralie ne répondit pas. Elle examinait les choses avec une émotion qui contractait sa figure. C'étaient des livres qui tous remontaient au siècle dernier. Quelques-uns portaient sur leur couverture, jaune ou bleue, une signature au crayon : Coralie. C'étaient des ouvrages de dame inachevés, un canevas de broderie, une tapisserie d'où pendait l'aiguille au bout du brin de laine. Et c'étaient aussi des livres avec la signature : Patrice, et une boîte de cigares, et un sous-main, et des porte-plume, et un encrier. Et c'étaient deux petites photographies dans leurs cadres, celles de deux enfants, Patrice et Coralie.

Et ainsi toute la vie de jadis continuait, non point seulement la vie de deux amoureux qui s'aiment d'un amour violent et passager, mais de deux êtres qui se retrouvent dans le calme et dans la certitude d'une longue existence commune.

« Oh! maman, maman », chuchota Coralie.

Son émotion croissait à chacun des souvenirs recueillis. Elle s'appuya toute palpitante sur l'épaule de Patrice.

« Allons-nous-en, dit-il.

— Oui, oui, cela vaut mieux, mon ami. Nous reviendrons... nous revivrons auprès d'eux... nous reprendrons ici l'intimité de leur vie brisée. Allons-nous-en. Aujourd'hui je n'ai plus de forces. »

Mais à peine avaient-ils fait quel-

ques pas qu'ils s'arrêtèrent, confondus. La porte était close.

Leurs yeux se rencontrèrent, chargés d'inquiétude.

« Nous ne l'avions pas fermée, n'est-ce pas? dit-il.

— Non, dit-elle, nous ne l'avions pas fermée. »

Il s'approcha pour ouvrir et s'aperçut que la porte n'avait pas de poignée ni de serrure.

C'était une porte à un seul battant, de bois plein, qui semblait dur et massif. On eût dit qu'elle était faite d'un morceau et prise dans le cœur même d'un chêne. Nul vernis, nulle peinture. Çà et là, des éraflures, comme si on l'eût frappée à l'aide d'un instrument.

Et puis... et puis... vers la droite, ces quelques mots au crayon :

Patrice et Coralie — 14 *avril* 1895
Dieu nous vengera.

Au-dessous une croix, et au-dessous de cette croix une autre date, mais d'une écriture différente et plus fraîche :

14 *avril* 1915

« 1915!... 1915!... prononça Patrice. C'est effrayant!... La date d'aujourd'hui! Qui a écrit cela? Cela vient d'être écrit. Oh! c'est effrayant!... Voyons... Voyons... nous n'allons pourtant pas... »

Il s'élança jusqu'à l'une des fenêtres, d'un coup tira le rideau qui la voilait, et ouvrit la croisée.

Un cri lui échappa.

La fenêtre était murée, murée avec de gros moellons qui s'interposaient entre les vitres et les volets.

Il courut à l'autre : même obstacle.

Il y avait deux portes, qui devaient donner, à droite, dans la chambre, à gauche sans doute dans une salle attenante à la cuisine.

Il les ouvrit rapidement.

L'une et l'autre étaient murées.

Il courut de tous côtés, en une minute d'effarement, puis se précipita sur la première des trois portes qu'il essaya d'ébranler.

Elle ne bougea pas. Elle donnait l'impression d'un bloc immuable.

Alors, de nouveau, ils se regardèrent éperdument, et la même pensée terrible les envahit. La chose d'autrefois se répétait. Le drame recommençait dans des conditions identiques. Après la mère et le père, c'étaient la fille et le fils. Comme les amants de jadis, ceux d'aujourd'hui étaient captifs. L'ennemi les tenait sous sa griffe puissante, et sans doute allaient-ils connaître la façon dont leurs parents étaient morts par la façon dont eux-mêmes allaient mourir...14 avril1895... 14 avril 1915...



nt!... La date d'au-
crit cela? Cela vient
c'est effrayant!...
s... nous n'allons

qu'à l'une des fe-

jadis, ceux d'aujo
tifs. L'ennemi les
puissante, et san
connaître la façon
étaient morts par
mêmes allaient mo
14 avril 1915...



...nça Pa-
...yant!... La date d'au-
... écrit cela? Cela vient
...! c'est effrayant!...
...ons... nous n'allons

...usqu'à l'une des fe-

... Comme l...
jadis, ceux d'aujourd'hu...
tifs. L'ennemi les tenait...
puissante, et sans do...
connaître la façon don...
étaient morts par la ...
mêmes allaient mourir. ...
14 avril 1915...

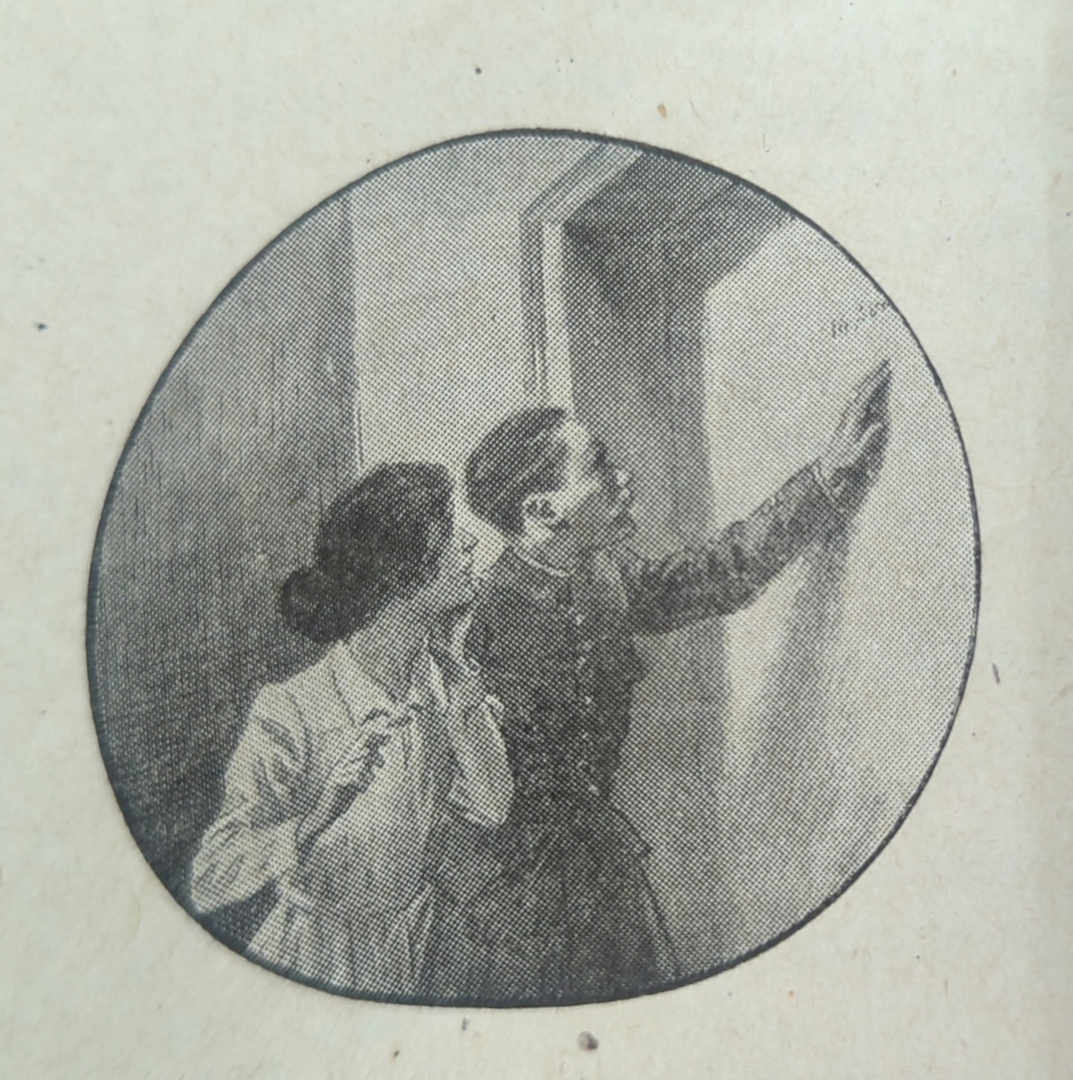
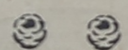




TABLE DES MATIÈRES



Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 3045-10-23.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE, à 3 fr. le volume

ADAM (Paul)........	Visages du Brésil.
AIMERY (Christiane)..	Pas à Pas dans la nuit.
APPLIN...	Le Collier de perles.
BARTHOU (Louis).....	Lettres à un jeune Français
BASSET (Serge)......	Le Premier Amour.
BERNARD (Tristan)....	Auteurs, Acteurs, Spectateurs.
BERTHEROY (Jean)....	Le Frisson sacré.
»	Entre la conscience et le cœur.
»	Vers la Gloire.
»	Les Voix du Forum.
BERTON (P.).........	Souv. de la vie de Théâtre.
BIGOT (Raoul)........	Nounlegos
BOISSIÈRE (Albert)...	La Vie malheureuse de l'heureux Stevenson.
»	L'Extravagant Teddy de la Croix Rouge Anglaise.
»	Le Neveu de l'Oncle Sam.
BOULENGER (Marcel)..	Le Pavé du Roi.
»	Le Marché aux fleurs.
BRINGER (Rodolphe)..	N° 30, série 10.
BRUNO-RUBY..	Madame Cotte.
CHEBRAC (H. de)..... (*Trad. par Bernard-Derosne*)	Petites Princesses.
CLARETIE (Jules)......	L'Obsession.
CLÉMENTEL (E.)......	Un Drame économique.
CORPECHOT (Lucien)..	Souvenirs sur la reine Amélie de Portugal.
CORTHIS (André).....	Petites vies dans la tourmente.
COUVREUR (André)...	Une Invasion de Macrobes.
DOMBRES (Georges)...	L'Enigme de la rue Cassini.
DU ROURE (Henry)...	Le Secret de l'Or.
FLAMENT (Albert) ...	Aux Jardins d'Espagne.
FLERS (Robert de)....	Sur les Chemins de la Guerre.
FOLEY (Charles).....	Un Roi de Prusse voleur de géants.
FRANC-NOHAIN	Le Journal de Jaboune.
GALIPAUX (Félix).....	La Tournée Ludovic.
GÉNIAUX (Charles)...	Notre petit Gourbi.
»	Les Fiancés de 1914.
GÉNIAUX (Cl. et Ch.).	Le Cyprès.
GHEUSI (P.-B.)..	Les Pirates de l'Opéra.
»	L'Opéra romanesque.
GINISTY (M.) et QUATRELLES L'EPINE.	Les Six derniers mois d'Empire.
GODFREY (H).........	L'Eau de Jouvence.
GOLSWORTHY.........	Les Déments tragiques.
GOUVIEUX (Marc).....	Haut les Ailes.
»	Notes d'un Officier observateur en avion.
GROC (Léon)	L'Autobus évanoui.
HERZOG (R)...... ..	Le Chant du Travail.
JOSEPH-RENAUD (J.)..	L'Enlizé du Mont Saint-Michel.
KEYSER (Edouard de)	A l'Ombre du Carmel.
»	Le Compagnon de route.
LA FAYETTE (Mme de).	La Princesse de Clèves.
LAPAUZE (Henry)....	Le Roman d'amour de M. Ingres.
LARISSON (Alexandre)	Bouyssol le Marin.
LEMAITRE (Claude).	Le bon Samaritain.
LEMONNIER (Camille).	La Chanson du Carillon.
LESUEUR (Daniel).....	Une Ame de vingt ans.
MAGOG (H.-J.)...	L'Attentat de la rue Royale.
MANDELSTAMM (V.)..	L'Empire du Diamant.
»	L'Affaire du Gr. Théatre.
MARNI (Jane)........	L'Une et l'Autre.
MASON	La Route interrompue.
MASSENET.	Mes Souvenirs.
MONTEGUT (Maurice).	La Grande Nuit du Pôle.
MOREAU (Emile).....	Le Fils de Mme Sans-Gêne.
»	La Nièce de Bonaparte.
MORTANE (Jacques)...	Les Vols émouvants de la guerre.
MOUNET-SULLY.......	Souvenirs d'un Tragédien.
NORTON (Roy)........	Les Flottes évanouies.
NOZIÈRE	Les Liaisons Dangereuses
PONS (Paul)..........	Vingt-cinq ans de lutte.
QUILLER-COUCH	L'Ile au Poison.
RÉMON et LAURENT...	Le Mot qu'il fallait dire.
RICHEPIN (Jean)	L'Aile.
RIVIÈRE (L.)	Poh Dengh.
ROLAND (Marcel)	La Conquête d'Anthar.
SAINT-SAENS.	L'École buissonnière.
SHIEL (M.-P.).......	Le Nuage pourpre.
SOMERSET-VAUGHAN.	L'Explorateur.
STORER-CLOUSTON ...	Le Fou en liberté.
TEMPLE-THURSTON ..	La Cité des Mirages.
TERAMOND (Guy de).	Maisons de Sciences.
TRACY (Louis)......	Roi d'Amérique.
VAUCAIRE (Maurice)...	La Demoiselle du Cinéma
VAUCAIRE et LUGUET..	Jaune et blanche.
»	Une vraie jeune fille.
VIGNAUD (Jean)	Notre Maître.
WARD.......	Elizabeth à la guerre.
WALKER	La Vengeance du Kaiser.
WETTERLÉ (Abbé). ...	Propos de guerre.
WHITE (F.-M.).....	Le Vase du Dragon.
»	Les Quatre doigts.

2729-10-23. — IMPRIMERIE HENRY MAILLET, PARIS.